Digitized by the Internet Archive
in 2025

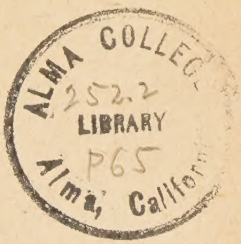
https://archive.org/details/jesusetlhistoire0000unse

JÉSUS ET L'HISTOIRE

H. PINARD DE LA BOULLAYE, S. J.

JÉSUS ET L'HISTOIRE

CONFÉRENCES
DE NOTRE-DAME DE PARIS
(*Année 1929*)



ÉDITIONS SPES
*17, rue Soufflot, Paris V^e^*
MCMXXIX

30184

Nihil obstat
P. DUMONT

Cum permissu Superiorum
F.-X. THOYER, S. J.

Imprimatur
† LOUIS, CARDINAL DUBOIS
Archevêque de Paris

Tous droits de reproduction et de traduction réservés.
Copyright by Editions Spes, 1929.

I^re^ CONFÉRENCE

LA CONFUSION DE BABEL

17 Février 1929

Dans le texte des conférences, divers passages ont été rétablis qui avaient été omis, pour plus de brièveté.

Les petites lettres renvoient aux textes de la Bible cités au bas des pages, les chiffres arabes aux notes qui suivent chaque conférence.

On a ajouté, sur chaque sujet, une courte bibliographie.

Eminence,
Messeigneurs,
Messieurs,

A cent lieues d'ici, l'an dernier, j'écoutais les conférences de Notre-Dame. Comme vous le faisiez vous-mêmes, j'admirais ce résumé magistral de notre histoire, la fermeté et la délicatesse tout ensemble avec lesquelles vous étaient exposées les relations qui doivent exister entre les nations et l'Eglise, et notre devoir, plus évident que jamais, de répondre à une vocation séculaire, en demeurant les fils très dociles de celui que notre foi désigne d'un nom sacré entre tous : le Saint-Père[1].

C'est vous dire combien je regrette, avec vous, que Monseigneur de Mélitène n'ait pu poursuivre un enseignement si autorisé que le temps strictement nécessaire pour que cette chaire fût en droit d'ajouter son nom, un nom glorieux déjà, à la liste des orateurs qui l'ont tour à tour illustrée.

1. S. G. Mgr Baudrillart, *La vocation catholique de la France*, in-8°, Paris, Editions Spes, 1928.

Eminence,

Votre invitation est venue m'arracher aux travaux que je préparais dans le silence; le talent de mes prédécesseurs rend plus difficile encore la mission que vous me confiez; il n'importe. Vous avez trop donné, vous-même, l'exemple de l'abnégation; vous avez trop mérité de l'Eglise de France, pour qu'on ne cède pas à vos désirs. J'obéis. Le peu que je sais, le peu que je puis, je le mets à votre service.

C'est de Notre-Seigneur Jésus-Christ, Messieurs, que j'ai dessein de vous parler.

Quelques-uns d'entre vous, sachant à quel ordre de recherches je m'étais consacré, s'attendaient peut-être à me voir traiter ici de l'histoire des religions, des problèmes qu'elle soulève, des solutions que leur donnent la science impartiale et la théologie. Je leur dois un mot d'explication.

Certainement, je ferai appel à l'histoire des religions, lorsqu'il sera opportun; mais je ne veux, je ne puis, ce me semble, faire de la comparaison des religions l'objet principal et immédiat de ces conférences.

Cela pour deux raisons.

Tout d'abord, Messieurs, parce que vous méritez mieux. Croyants ou incroyants, ce qui peut vous assurer, avec la claire vue du devoir, la force de l'accomplir tout entier, ce n'est pas d'étudier les unes après les autres les lumières indécises qui scintillent çà et là dans les religions d'origine humaine; c'est de remplir vos yeux et vos cœurs de cette lumière qui est à la fois clarté et chaleur, vérité et amour : l'Homme-Dieu.

Et voilà la seconde raison qui me presse.

J'avais cru jusqu'ici que la Providence m'assignait pour tâche de parler le langage austère de la science, d'éclairer quelque peu ces méandres de l'histoire des religions encombrés aujourd'hui de tant d'hypothèses et de principes erronés. Je l'avais cru; mais, puisqu'on m'invite à m'adresser à un auditoire d'élite, je désire vous exposer tout de suite ce que j'ai rencontré de meilleur au cours de mes études. Je rêve de vous mener à Celui en qui j'ai trouvé, comme tant d'autres, non seulement l'apaisement de l'esprit, mais encore, je pense, tout ce qu'on peut goûter de bonheur ici-bas : le Christ qu'ont adoré vingt siècles de catholicisme et que l'Eglise de Pierre, l'Eglise de Rome, adorera jusqu'à la fin des temps. Pour votre bien comme pour ma consolation, laissez-moi vous parler d'abord de Jésus-Christ, de sa vie terrestre, de sa mission surnaturelle, de sa divinité, de son œuvre.

Hélas, une tâche ingrate s'impose à nous au préalable! Il nous faut constater le désaccord extrême des opinions sur sa personne et, pour nous dispenser de revenir sans cesse sur ce sujet, en rechercher les causes. Ce sera l'objet de notre premier entretien.

Ce prologue de la première conférence peut servir de préface au livre entier. Au moment d'éditer ce volume, j'ajoute seulement quelques mots.

En règle générale, il m'a semblé plus digne de la chaire chrétienne de réfuter les thèses des adversaires de la foi catholique sans mettre en cause les auteurs encore vivants.

Sur ces thèses, notamment sur celles qui font dériver le christianisme des religions païennes, le lecteur trouvera des indications précises dans mon ouvrage *L'Etude comparée des religions*[3] (en particulier, t. I, § 239 sq.; t. II, § 365 sq.).

Il m'a paru de même indispensable de ne prêter attention à ces théories que dans la mesure où elles le méritent et de m'appliquer, avant tout, à fournir une démonstration directe, car, d'une part, réfuter n'est pas encore prouver; or, c'est la justification de la foi catholique que demandent les auditeurs de Notre-Dame; d'autre part, établir solidement les fondements de cette foi, c'est réfuter, sans même en parler, les hypothèses aventureuses qui négligent des arguments capitaux, soit historiques, soit psychologiques ou moraux.

Les conférences suivantes sur la messianicité de Jésus et sur sa divinité fourniront l'occasion de discuter certaines théories « comparatistes » ou « syncrétistes » mentionnées très brièvement cette année. Encore n'ai-je pas l'intention de me départir, fût-ce pour paraître plus « à jour », des principes que je viens d'indiquer. « Etre à jour », on en conviendra, ne consiste pas à passer en revue toutes les opinions « du jour », mais, avant tout, à mettre en œuvre les derniers résultats de la science et à n'utiliser que des méthodes mises au point par les critiques les plus judicieux du temps présent. Si j'avais agi d'autre sorte, les conférences que je livre au public seraient d'ores et déjà « vieillies », car les thèses arbitraires auxquelles je fais allusion ont été déjà réfutées tant par les catholiques que par des rationalistes notoires. En présentant des arguments positifs, les uns classiques, les autres plus neufs ou tout neufs, j'ai quelque espoir d'avoir fait œuvre plus utile et plus durable.

Vocatum est nomen eius Babel, quia ibi confusum est labium universae terrae.

On nomma ce lieu Babel, car c'est là que se produisit, pour la terre entière, la confusion des langues.

Genèse, XI, 9.

Eminence,
Messeigneurs,
Messieurs,

Jamais peut-être, comme de nos jours, on n'a formulé sur le Christ tant de jugements opposés. On n'ose plus, il est vrai, le traiter d'imposteur; on l'admire plutôt, pour une raison ou pour une autre. Des socialistes, des communistes le citeront à l'occasion, comme un précurseur, parce que ses anathèmes ont cinglé en plein visage toutes les injustices, tous les orgueils, toutes les hypocrisies. Pour nombre de philosophes et d'historiens, c'est un génie religieux, un moraliste incomparable, le plus grand peut-être des enfants des hommes, mais un homme après tout, un homme de son temps, dont les idées appellent quelque révision. Des centaines de sectes se réclament de lui; mais, si vous leur répétez la question que le Sauveur adressait à ses disciples, sur le chemin de Césarée : « Et vous, qui dites-vous que je suis? », leurs réponses accusent des divergences singulières. Beaucoup lui re-

fusent catégoriquement le titre de Fils de Dieu. D'autres le retiennent, comme un terme traditionnel, en évitant avec soin d'en préciser la signification. La divinité de Jésus, que Luther, Calvin, Henri VIII, acceptaient encore de toute leur âme, aujourd'hui est à peine professée, au sens strict, par quelques fractions des églises qu'ils ont fondées. L'Eglise russo-grecque elle-même, si conservatrice, voit certains de ses théologiens abjurer son antique croyance ou tout au moins hésiter. Trois cents millions de catholiques, disséminés sur la surface de la terre, sont bien là pour reprendre, dans la plénitude de son sens, avec tout l'élan de la foi et de l'amour, la réponse de l'apôtre Pierre : « Vous êtes le Christ, fils du Dieu vivant! »; mais leurs voix peuvent-elles couvrir tant de clameurs discordantes! En chaque pays, religions, sectes, écoles s'entremêlent et s'entredisputent. On l'a dit très justement : le monde actuel est une autre Babel.

De cette confusion lamentable les sceptiques triomphent. A quelque église qu'ils appartiennent, les croyants en sont parfois troublés. La foi en Jésus-Christ ne serait-elle qu'une illusion? Dieu aurait-il laissé nos âmes dans la nuit, sans répondre jamais à leur appel angoissé, sans leur apprendre jamais, par lui-même, ce qu'il est, ce qu'il veut, comment retourner à lui! Ou bien la Sagesse éternelle aurait-elle disposé de telle sorte les preuves de son intervention dans l'histoire, qu'on puisse les interpréter à sa guise, comme les balbutiements d'un enfant?

Non, Messieurs, non! Dieu a parlé à l'humanité. Il a parlé assez clair, pour qu'il soit impossible,

lorsqu'on en considère les preuves authentiques, de révoquer en doute sa révélation ou de se méprendre sur son sens précis. Le désaccord actuel des opinions sur la personne du Christ a d'autres causes, les unes générales, communes à tous les temps : ce sont les tendances différentes des volontés, — les autres plus spéciales à notre époque : ce sont surtout certaines conceptions philosophiques et divers procédés de travail dépourvus de valeur critique.

Etudier, comme nous allons le faire, cette triple influence des dispositions morales, des philosophies, des méthodes scientifiques, ce sera déblayer en quelque sorte le terrain sous nos pas et nous préparer à mieux voir de quelles erreurs il convient de nous garder.

Permettez-moi seulement, Messieurs, de mettre ces conférences sous la protection de celle de qui ma faiblesse attend la lumière, pour discerner la vérité, la force, pour vous la proposer sans réticences, la charité, pour traiter vos âmes, s'il se peut, comme les eût traitées le Sauveur lui-même.

Je vous salue, Marie, Mère de Dieu.

I. LES DISPOSITIONS MORALES

Dans tous les problèmes dont la solution a quelque relation avec nos intérêts et nos goûts, quelque répercussion sur la conduite de notre vie, comme les questions d'histoire, de morale, de philosophie religieuse, la diversité des opinions s'explique, dans une large mesure, par les dispositions

intimes qui commandent nos antipathies et nos sympathies : un Allemand et un Français se trouvent portés à interpréter les mêmes documents de manière différente; un homme épris d'idéal et un vulgaire jouisseur jugeront diversement une même théorie sur la vie future.

Cette influence est communément admise par les psychologues modernes. Certains même l'exagèrent étrangement, lorsqu'il s'agit des convictions religieuses. Ils cherchent à expliquer la foi, toute foi, même celle des sociétés les plus soucieuses de démonstration rationnelle, comme l'Eglise romaine, par « la volonté de croire ». Telles prédispositions affectives, estiment-ils, inclinent vers certain idéal; elles font désirer que la réalité lui soit conforme; on voit les choses comme on les souhaite : on croit.

La thèse est certainement juste, au moins en ce sens que nul ne croit, s'il ne veut croire : « *Credere non potest nisi volens* », disait saint Augustin [1]; mais elle a besoin d'être complétée. Bornons-nous à signaler ici un point unique, d'ailleurs capital. Si la nature humaine est capable d'amours, il faut nécessairement reconnaître qu'elle est capable d'aversions et de haines toutes contraires. A côté de « la volonté de croire », il convient donc de placer « la volonté de ne pas croire ».

Son rôle est manifeste, en effet.

Celui dont le corps lacéré saigne sur les croix de nos autels, Celui dont les lèvres, quelques heures avant son agonie, ont prononcé ces paroles terribles : « Je ne prie pas pour le monde », le Christ, est bien la plus éloquente condamnation

d'un idéal aussi contraire au sien que le jour l'est à la nuit : indépendance absolue de l'intelligence, autonomie totale de la volonté, droit de jouir sans réserve, réputation et gloire humaines comme biens suprêmes. S'il faut la sympathie pour comprendre, tout au moins l'impartiale sérénité du cœur, jamais, au grand jamais, l'individu que fascinent de telles maximes ne pourra discerner l'auréole mystérieuse qui nimbe le front de la divine victime. S'il l'entrevoit, jamais du moins il n'en croira cette vision passagère. Sans distinguer forcément les influences instinctives qui l'y portent, il retournera les textes et les faits pour en découvrir les points obscurs. Il accumulera les difficultés réelles ou apparentes. A force de fixer l'ombre, un moment viendra où, regardant à nouveau le Crucifié, il pourra se dire : « Ce n'est qu'un homme, rien de plus! » Selon sa tournure d'esprit, il le dédaignera, comme un rêveur, ou le haïra lui et ses disciples, comme un ennemi, adoptant au besoin la devise qu'employait Voltaire en guise de signature : « Ecrasons l'infâme! »

Entre le dédain et la haine bien des attitudes se présentent. Toutes chercheront à se justifier. Comme la seule justification possible, contre des opinions qu'on attribue à la crédulité ou à l'imagination, doit se tirer de « la science », on pourra donc voir proposées comme « scientifiques », sur le Christ et sur les origines du christianisme, les thèses les plus disparates et chacune d'elles, en des milieux divers, accueillie par des applaudissements enthousiastes, précisément parce qu'elle apporte à telle catégorie de lecteurs la solution qu'ils attendaient.

Vous m'accuserez d'exagérer, Messieurs, si vous n'avez lu qu'un seul livre ou si vos regards ne s'étendent pas au delà d'une ville ou d'une région; mais je ne crains guère ce reproche, si vous connaissez au moins l'histoire religieuse des deux derniers siècles. Cette courte période suffirait à prouver qu'on se passionne pour l'impiété comme pour les formes les plus diverses de la piété et que l'irréligion, voire l'athéisme, ont aussi, en un sens très large, leur mysticisme. C'est ce qui a conduit certains modernes à prétendre que la religion était essentiellement un sentiment et qu'elle pouvait se porter sur n'importe quel objet, fût-il, comme l'évolutionnisme rigide et le monisme allemand, la négation de tout ce que nos pères ont adoré.

La conclusion est manifestement excessive; mais un fait reste indubitable, à savoir l'influence considérable des poussées affectives et des instincts sur le choix des opinions religieuses.

Vous en conviendrez sans doute, Messieurs, et peut-être vous inquiéterez-vous de ces réflexions, car vous vous attendez à cette conséquence que j'attribue aux dispositions mauvaises de la volonté tout jugement sur Jésus et son Eglise qui s'écarte de l'orthodoxie catholique. Loin de moi pareille pensée! Ce jeu obscur de nos goûts et de nos appétits, je devais à la Vérité de le rappeler ici et la logique interdit aux psychologues dont j'ai parlé de le nier; mais les responsabilités individuelles, entendez bien, même dans les cas extrêmes de haine déclarée, nous demeurent impénétrables. Rien ne nous permet, ou plutôt tout nous interdit à nous catholiques de juger, à plus forte raison

de condamner, ceux qui ne partagent pas nos convictions.

Pourquoi cela?

Tout d'abord, parce que les passions ou, de façon plus générale, les dispositions de la volonté ne sont pas seules à influer sur le choix des opinions. Nous l'expliquerons tout à l'heure.

C'est ensuite que les idéals vers lesquels nous portent nos goûts et nos désirs, sans déterminer de façon irrévocable l'orientation de notre vie, puisqu'en bien comme en mal nous pouvons nous en déprendre, nos idéals, dans une large mesure, nous sont donnés et provisoirement imposés. Pénétrés par l'esprit de l'Evangile ou par l'esprit du monde, la famille, l'école, la communauté religieuse au milieu de laquelle nous vivons les façonnent en nous. Religieux ou irréligieux, notre entourage décide pour une part de leur emprise et de leur vitalité. Bref, comme le goût littéraire et le goût artistique, le sens moral et le sens religieux dépendent, pour une large part, de l'éducation.

Il en va de même de la manière dont sont présentées l'histoire de Jésus et celle de sa religion. En des pays où les polémiques les plus vives se trouvent déchaînées, soit entre l'enseignement de l'Etat et celui de l'Eglise, soit entre les églises et les écoles philosophiques de toutes nuances, pensez-vous que la Vérité puisse arriver tout droit et toute pure aux âmes qui la cherchent? Pour répondre, il vous suffit de considérer l'extrême diversité des thèses que couvre l'étiquette de « publication scientifique ».

Dans ces conditions, quel heureux concours de circonstances, quels patients efforts ne faudra-t-il

pas pour que toutes ces âmes puissent retrouver le Christ authentique et notamment ce dogme capital : la divinité de Jésus? Comment dès lors pourrions-nous les accuser sans discernement?

Nous le pouvons d'autant moins, Messieurs, que bien des opinions inconciliables avec l'orthodoxie catholique sont conciliables avec des vertus très réelles : soumission à Dieu, piété, justice et charité envers le prochain, loyauté. Je viens déjà de le laisser entendre. Ce Fils de Dieu que nombre de sectes repoussent et que repoussent avec elles les esprits formés à l'école du rationalisme, combien d'âmes l'appellent sans s'en rendre compte! Combien sont dignes de le connaître, plus dignes que nous peut-être, qui n'avons eu bien souvent que la peine de naître pour le voir, dans le rayonnement tout aimable de sa divinité, sourire près de notre berceau, et à qui il pourrait dire, comme à ses apôtres, si jamais nous tirions vanité de notre orthodoxie : « *Non vos me elegistis, sed ego elegi vos.* Ce n'est pas vous qui êtes venus à moi; c'est moi qui suis venu à vous[a]. » Saint Paul, le premier négateur de la divinité de Jésus, le persécuteur acharné des premières communautés chrétiennes, a pu se rendre ce témoignage : « *Ignorans feci;* j'ai agi par ignorance[b] ». Combien d'autres, combien de persécuteurs peut-être n'attendent qu'un rayon de lumière pour tomber à genoux et pour saluer en Jésus leur Seigneur et leur Dieu!

C'est pour de tels motifs assurément que saint Augustin, longtemps ensorcelé par les erreurs mani-

a. Jean, XV, 16.
b. I *Timothée,* I, 13.

chéennes, n'a pas hésité à écrire, après sa conversion, ces paroles émouvantes que je me borne à répéter : « Mes frères, si nous ne devons pas nous enorgueillir à l'égard des Juifs, qui jadis ont été séparés de la souche des patriarches, mais craindre plutôt et dire à Dieu : « Que vos œuvres sont terribles! », combien moins devons-nous nous enorgueillir à l'égard de ceux que des blessures plus récentes ont séparés de nous!... Frères bien aimés, quelle que soit la voix qui vous prêche, fût-ce celle d'un évêque, je vous supplie de prendre garde. N'insultez pas ceux qui sont hors de l'Eglise. Priez plutôt, pour qu'ils entrent eux-mêmes dans l'Eglise[2]! » Et le Pape Pie IX, tout en proscrivant les doctrines qui présenteraient la seule droiture du cœur comme suffisante au salut et toutes les confessions comme équivalentes, prenait soin d'ajouter : « Ceux qui souffrent d'une ignorance invincible à l'égard de la vraie religion ne sont de ce chef chargés d'aucune faute aux yeux de Dieu. Or, qui donc se permettrait une telle arrogance que d'oser définir par lui-même les limites de cette ignorance, selon les caractères et la variété des peuples, des nations et de tant d'autres conditions[3]! »

Voilà donc, Messieurs, notre attitude, en tant que catholiques. Douter de nos croyances, nous ne le pouvons plus, les ayant discutées, contrôlées, avant d'y souscrire; incriminer ceux qui les rejettent, nous nous en abstenons, de peur de commettre une injustice; nous préférer à ceux mêmes qui nous condamnent, c'est un orgueil que nous réprouvons.

Mais vous, laissez-moi vous le demander avec

quelque angoisse, où en êtes-vous? Si votre idéal est celui des enfants du siècle, l'indépendance et la jouissance sans frein, il n'est pas de sagesse ou d'éloquence humaines qui puissent vous faire reconnaître en Jésus le Fils de Dieu. Comme Paul avant sa conversion, vous avez des écailles sur les yeux. Par contre, si vous cherchez en toute sincérité la Vérité et la Justice, comme il suffit, pour la faire apparaître aux regards, de tirer le voile qui cachait provisoirement une statue, je n'aurai qu'à dissiper quelques erreurs historiques et quelques préjugés philosophiques, pour que ce Maître adorable vous apparaisse tel qu'il fut. Vous n'êtes pas loin du Royaume de Dieu.

II. LES PHILOSOPHIES

Je viens d'indiquer deux séries d'obstacles : les erreurs historiques et les préjugés philosophiques. Nous rectifierons les premières plus tard, petit à petit. Pour les seconds, il est indispensable de les signaler à votre attention dès aujourd'hui, en leur consacrant la seconde partie de cette conférence.

Il est des verres qui laissent aux objets leurs contours et leurs nuances propres; il en est qui fournissent des images déformées, diversement colorées, selon qu'ils sont eux-mêmes diversement teintés. Ainsi en va-t-il des philosophies si disparates de notre temps. Les condamner en bloc, nier par là même tout progrès de l'esprit humain serait évidemment déraisonnable. Chacune d'elles, en tant qu'elle éclaire ou résout tel ou tel problème,

peut avoir son mérite propre. Toujours est-il que toutes ne peuvent être également judicieuses et exactes. Eh bien, Messieurs, pouvez-vous me dire, à quelques unités près, quel est le nombre de celles qui se partagent actuellement les préférences des penseurs? Il en éclôt une nouvelle au moins tous les cinquante ans. L'une des causes principales du désarroi des opinions sur le Christ, à n'en pas douter, c'est la diversité des opinions philosophiques.

Il sera aisé de mettre ce fait capital en pleine lumière.

L'humanité dans son ensemble est irrésistiblement réaliste, objectiviste et supernaturaliste; en d'autres termes, elle s'estime capable de connaître le monde extérieur, les propriétés et par elles la nature des choses, enfin, de degré en degré, des êtres supérieurs, intelligents, libres, dont l'intervention dans les affaires d'ici-bas peut être discernée par ses caractères de puissance, de sainteté ou de perversité. En tous temps et en tous pays, des docteurs et des savants dont on ne saurait sans parti pris contester la pénétration et l'influence profonde, tout en condamnant la crédulité du vulgaire et les multiples erreurs de ses raisonnements, ont parlé de même. Les évangiles sont écrits dans cette langue. Qui la comprend, — je le dirai sans hésitation, — se trouve amené, de manière plus ou moins rapide, à reconnaître, d'abord, les garanties exceptionnelles que présentent ces récits, finalement, l'interprétation qu'en ont donnée les premiers chrétiens, c'est-à-dire la mission surnaturelle et la divinité de Jésus-Christ.

Or, cette philosophie, les trois-quarts des écoles actuelles l'ont répudiée. Le matérialisme nie la spiritualité et la liberté de l'âme, l'existence de Dieu, partant la légitimité de quelque religion que ce soit. Le positivisme écarte comme oiseuses toutes les questions métaphysiques, avec elles toutes les questions religieuses. Le pragmatisme entend n'apprécier la vérité des opinions et des systèmes que par leur utilité, critère tout relatif, qui varie selon le niveau intellectuel et moral de chaque individu. L'idéalisme conduit forcément à transposer toutes les notions communes et donc tous dogmes exprimés dans le langage courant. Le rationalisme rejette ce qui dépasse les forces de la raison, par conséquent tout mystère, toute possibilité d'exception aux lois de la nature.

J'ai nommé le rationalisme. Ce nom évoque l'idée d'une philosophie qui croit à la valeur de la raison et prétend régler par les seules lumières de cette faculté chacune de ses affirmations. De fait, ce fut bien son sens originel; c'est au nom de la raison qu'ont commencé, du XVI^e^ au XVIII^e^ siècle, les grandes luttes contre le christianisme et son divin fondateur. Mais, Messieurs, ce système est mort, peut-on dire. Le nom qu'il porte peut encore servir à désigner une attitude, à savoir l'exclusive donnée *a priori* à tout mystère, à tout miracle; mais, en rigueur, ce nom n'a plus de sens, puisque la foi en la raison a disparu aujourd'hui de presque toutes les écoles, en dehors des écoles catholiques. Dieu, l'âme, l'essence intime des choses sont déclarées inconnaissables à la pensée philosophique : le *rationalisme* est devenu *agnosticisme*, accentuant ainsi une opposition plus radicale entre

lui et ces convictions universelles de l'humanité dont nous parlions à l'instant.

Cette philosophie, il est vrai, ou plutôt les multiples systèmes qui se rallient à l'agnosticisme, essayent bien de substituer à la raison une autre faculté, à la pensée discursive un autre mode de connaissance qui puisse nous renseigner sur Dieu. Tels théoriciens attribuent ce rôle au « sentiment » avec Jacobi ou Schleiermacher, — d'autres au « pressentiment » avec Fries et de Wette, — au « sens commun de l'éternité » avec Oetinger, — à la « raison pratique » avec Kant, — à la « conscience religieuse » avec Sabatier, — à « l'expérience religieuse » avec W. James, — aux intuitions mystiques avec les sectes illuministes... A les entendre, nous pourrions arriver de la sorte à des certitudes plus vives et plus complètes. En fait, pour un esprit quelque peu critique, ces assurances prouvent-elles autre chose que l'insatiable besoin du divin dans l'âme humaine, puisque, par une voie ou par une autre, tous cherchent désespérément à se rattacher à Dieu? Si la raison réfléchie ne suffit pas à cette tâche, comment le cœur, le sentiment ou les émotions de la vie affective, même décorées du nom d'intuitions mystiques, pourraient-ils procurer des convictions au delà de tout soupçon, surtout en un domaine où la multiplicité même des opinions manifeste suffisamment l'arbitraire des théologies appuyées sur de tels fondements et la fréquence des illusions!

Pour nous en tenir au problème qui nous intéresse spécialement, voyez ce que devient forcément la révélation chrétienne dans l'un ou l'autre de ces systèmes.

Puisque le miracle est indiscernable, voire impossible, tout ce que l'histoire évangélique contient de tel doit être rejeté comme légendaire. Puisque toute théologie définie est illusoire, tout enseignement positif attribué au Christ doit être de même ou librement interprété, ou regardé comme une addition plus ou moins tardive, une infiltration de philosophies périmées. On a le choix entre celles de la Grèce, de l'Egypte, de l'Assyro-Babylonie, de l'Inde, de la Perse. On a choisi. Selon les auteurs, les dogmes chrétiens viendraient de l'un ou l'autre de ces pays. Ces retouches achevées, il reste un Christ de tous points acceptable à la pensée moderne, puisque c'est la pensée moderne qui l'a taillé à sa mesure. Plus exactement, il reste, selon les écoles, des images du Christ acceptables pour chacune d'elles, puisque chacune a façonné la sienne selon ses goûts. Jésus sera donc tenu pour un inspiré, si l'on veut, comme tout homme peut l'être ou s'imaginer l'être, à certaines heures d'émotion vive ou d'exaltation. Sa doctrine se réduira, chez quelques-uns, au seul exemple de sa piété, à un pur sentiment, — selon d'autres, à la prédication de la paternité divine, à la loi d'amour et de charité, — selon d'autres, à la simple affirmation du triomphe ultime du bien sur le mal, de l'esprit sur la matière... En fin de compte, on aura presque autant d'histoires du christianisme qu'il est de chefs d'école ou de secte, autant de « variations sur le Christ » qu'il est de virtuoses pour tenter cette fantaisie.

Vous demanderez sans doute, Messieurs, comment ces réductions, ces variations sont possibles, si les documents où se trouve consignée l'histoire

des origines chrétiennes ont vraiment quelque consistance. Des textes, direz-vous, des faits vous résistent sous les doigts! — En connaissez-vous beaucoup, répondrai-je, qui résistent aux idées préconçues? Imaginez la révélation la plus authentique, les miracles les mieux attestés. Que peuvent bien en laisser subsister les philosophies agnostiques dont nous parlons? Avant même que l'enquête ait commencé, le résultat en est irrévocablement déterminé : le doux rabbi de Nazareth a bien pu, par suggestion, guérir quelques malades; son pouvoir ne saurait aller plus loin; — peut-être a-t-il formulé quelques principes de morale utiles à la société; du Dieu inconnaissable qu'aurait-il pu dire qui ait un sens, surtout un sens valable pour tous les temps? L'hypothèse du miracle exclue, celle d'une mission surnaturelle l'est par le fait même, à plus forte raison l'incarnation d'une personne divine. Ces questions étant réglées avant tout examen des textes, la tâche des critiques rationalistes consiste à trouver une manière d'agencer et d'interpréter les documents qui rende leurs conclusions vraisemblables. Ils s'y essayent, Messieurs; mais il faut croire que l'entreprise présente de sérieuses difficultés, car dans toutes les biographies du Christ qui sortent de ces écoles, ces seuls points demeurent stables qui sont par avance commandés. Pendant que l'auteur d'une théorie nouvelle s'illusionne sur sa trouvaille, ses confrères estiment trop criantes les libertés qu'il prend avec les textes; mais, la nécessité d'aboutir au même terme les condamnant à prendre des libertés pareilles, ils prêtent aux mêmes reproches, dès qu'ils risquent pour leur compte une solution.

Ah! Messieurs, quel musée instructif on organiserait, s'il était possible de couler en plâtre chacun de ces systèmes et de les classer sous des vitrines avec les dates de leur naissance et de leur mort! On y verrait, dans la section des antiques, les multiples Christs des Ménandre, des Valentin, des Basilide, des Marcion, puis ceux de Mani, d'Arius, de Nestorius et d'Eutychès, — après une période assez stérile, le moyen âge, les Christs des Cherbury, des Tindal, des Bolingbrocke, des Voltaire, puis ceux des Rousseau et des Lessing, — dans la section moderne, ceux des Baur, des Strauss, des Reuss, des Ritschl, des Renan, des Emerson et bien d'autres; — même si l'on renonçait à concéder une place à ceux des spirites et des théosophes, la galerie réservée aux contemporains témoignerait d'une étonnante fécondité... On comprendrait alors l'exacte valeur d'une distinction très en faveur aujourd'hui : opposant leur messie au « Christ de la foi », que les croyants adorent, certains rationalistes nomment le leur « le Christ de l'histoire ». Gardez vos inventions, ô critiques! Le Christ de l'histoire ces résidus variés de vos analyses et de vos dissections, ces êtres malingres qui ont à peine réuni les hommages de quelques fidèles ou les suffrages de quelques professeurs, alors que le Jésus authentique a transformé le monde, alors qu'il a trouvé de tout temps, et qu'il trouverait encore ici même, s'il en était besoin, des martyrs, allons donc! Ce n'est rien d'autre que le Christ de vos philosophies.

Vous le verrez nettement plus tard, Messieurs, quand je vous aurai montré les faits que négligent et les invraisemblances dont se jouent ces impec-

cables historiens. D'ici là, si quelqu'une de ces philosophies qui rendent *a priori* impossible de rejoindre la foi catholique avait séduit votre pensée, de toute mon âme je vous supplie de réfléchir et de la réviser. Elle aussi vous mettrait des écailles sur les yeux.

III. LES PROCÉDÉS DE TRAVAIL

Les déformations de l'histoire que nous venons d'étudier se trouvent favorisées par certains procédés de travail. C'est la troisième et dernière cause qu'il nous faut considérer.

A elle seule, j'insiste sur ce point, elle peut expliquer bien des erreurs.

Sans doute, Messieurs, des rapports étroits unissent les dispositions morales, les convictions philosophiques et les méthodes critiques dont on fait choix : fréquemment, on adopte une philosophie parce qu'elle cadre avec le programme de vie ou l'idéal qu'on préfère et l'on reçoit aisément comme légitime, voire comme seule scientifique, telle manière de faire qui en facilite la justification. Toutefois, comme il arrive qu'on subisse l'emprise d'une philosophie, du rationalisme par exemple, par influence de l'éducation et du milieu, il peut se faire qu'on accepte certaines méthodes prônées par quelques savants, sans discerner exactement ce qu'elles ont de vicieux. Puisqu'une telle excuse est possible, évitons avec soin des généralisations qui pourraient nous conduire à des accusations injustifiées. L'essentiel pour nous est de bien com-

prendre en quoi sont répréhensibles les deux procédés de travail que voici : l'*abus de la critique interne* et l'*abus de la méthode comparative*.

La critique interne, qui s'applique à apprécier l'authenticité des textes d'après leur contenu et d'après les particularités de leur rédaction, est une science fort utile. Qui pourrait en disconvenir[4]? Très jeune encore, elle a toutefois des audaces excessives, dont la plus grave assurément est de prétendre suffire seule à sa tâche, sans recourir à la critique externe, c'est-à-dire sans interroger les témoignages et les faits solidaires qui pourraient l'éclairer sur l'origine et la valeur des documents qu'elle étudie.

Chercher à discerner, dans un texte, les tendances secrètes de l'auteur, ses sympathies et ses aversions, la cohérence ou les contradictions de son récit, les sources qu'il utilise, la façon dont il les met en œuvre, les motifs des modifications qu'il leur fait subir, les dépendances d'école que trahit son style, les passages qui relèvent directement de lui et ceux qu'ont introduits des mains étrangères, suivre enfin, à travers ses relations diverses, les vicissitudes d'une tradition et déterminer leurs causes, c'est une tâche propre à ravir des érudits; mais quelle perspicacité, quelle prudence extrême elle requiert!

Vous vous rappelez peut-être, Messieurs, ces « jeux de patience » qui charmaient vos loisirs d'enfant. Une carte géographique, un paysage, quelque scène à multiples personnages, collés d'abord sur une planchette de bois, avaient été découpés à l'aide d'une scie très fine en cent mor-

ceaux aux formes bizarres. Le plaisir était de reconstituer l'image. Plus ou moins rapidement vous y réussissiez, parce que chaque fragment ne se laissait placer qu'en un seul endroit; si vous tentiez de l'encastrer ailleurs, il s'y refusait; il se brisait. La critique interne est un jeu de patience analogue; malheureusement les fragments de texte qu'elle découpe, dans un grand nombre de cas, se laissent disposer de vingt ou trente manières différentes, que l'ingéniosité de chaque travailleur peut rendre au moins vraisemblables, bien qu'aucune peut-être ne soit la vraie.

En utilisant uniquement des vers de Virgile ou d'Homère, observaient autrefois saint Irénée[5] et Tertullien[6], on a pu de même composer de petits poèmes sur des sujets tout différents. Plus aisément encore, en combinant d'autre manière les versets des évangiles, on pourra rédiger, sur les origines chrétiennes, les histoires ou les poèmes que l'on voudra, — à moins que constamment l'on ne tienne compte de faits ou indices connus par ailleurs qui interdisent, en tout ou en partie, ces reconstructions arbitraires.

Ces indices et ces faits, Messieurs, c'est la critique externe qui les fournit, c'est-à-dire le témoignage (extérieur aux textes) des gens qui se sont prononcés, à une époque plus ancienne ou contemporaine, sur l'auteur et son œuvre. Négliger les informations de ce genre, c'est donc se priver des secours les plus précieux.

En matière d'histoire littéraire ou politique, on commence à s'en rendre compte; la critique interne s'est donc assagie. Par contre, en matière d'histoire religieuse et tout spécialement d'origines

chrétiennes, il ne semble pas qu'elle montre la même prudence. Elle dissèque les textes du Nouveau Testament, sans tenir compte du milieu dont ils sont issus, des écrivains ecclésiastiques et des communautés qui les ont contrôlés et approuvés. Sur des minuties de style elle appuie des conclusions que dément, — j'espère vous le prouver plus tard, — l'histoire authentique des églises primitives et la psychologie la moins contestable.

Pourquoi ce dédain de la tradition? — Sans doute, par suite d'une illusion dont l'histoire des sciences montre de fréquents exemples : toute méthode nouvelle, dans sa première fièvre, commence par se donner pour suffisante et exclusive. Sans doute aussi, parce que la tradition ici, c'est l'Eglise et l'Eglise est suspecte à la fois aux exégètes protestants et aux exégètes rationalistes, dont le « libre examen » est la première et commune loi. Mais, Messieurs, y aurait-il des principes critiques dont il serait licite de se désintéresser pour quelque société que ce soit? Qu'on n'admette pas, dans cet ordre d'études, avant la foi, l'autorité surnaturelle de l'Eglise, rien de plus légitime; mais ne pas considérer l'autorité *humaine* de la société chrétienne, ne point replacer les écrits du Nouveau Testament dans ce grand mouvement religieux qui a transformé le monde, bouleverser leur ordonnance d'après les indices les plus ténus, ne point consulter sur leur origine et leur sens les communautés qui en ont fait la règle de leur vie, n'est-ce pas s'exposer à substituer à l'histoire la fantaisie? Si vous en doutez, visitez donc, je vous prie, les sections récentes du musée rétrospectif dont je parlais tout à l'heure. Vous serez édifiés.

La méthode comparative, elle aussi, est une conquête précieuse de la science moderne. Comparer les événements pour les mieux comprendre, discerner leurs lois et finalement les expliquer, peut être de la plus grande utilité. C'est à condition toutefois que l'individualité de chaque phénomène ou de chaque fait soit au préalable dûment restituée et que l'on observe à la fois analogies et différences.

Au milieu du siècle dernier, cette méthode appliquée à l'étude des langues et des mythologies a connu les précipitations et les excès de la jeunesse. Le linguiste, écrivait un savant très distingué, « était guidé par des similitudes qui n'existaient qu'à la surface... Il faisait comme le naturaliste qui comparerait et classerait ensemble les feuilles vertes, le papier vert, les ailes vertes des insectes et les minéraux verts [7] ». En d'autres termes, on se contentait de relever des ressemblances purement extérieures, donc trompeuses.

Ces temps sont heureusement passés et la linguistique comparée a réalisé depuis de merveilleux progrès. Dans l'étude des phénomènes religieux au contraire, ces procédés sont encore tolérés. On rapproche textes bouddhiques, mazdéens, hermétiques, chrétiens; on se borne à noter les analogies de forme et de contenu; on assimile, sans plus de peine, prodiges et prodiges, prophéties et prophéties, révélations et révélations. Est-il besoin cependant d'être grand clerc, pour comprendre à quelles erreurs on s'expose en agissant de la sorte? Rien ne ressemble plus à un billet de banque véritable qu'un faux billet de banque, puisque la fraude n'aurait nulle chance de réussir,

si l'imitation n'était pas habile. Tout de même, à en juger par les seules formes des récits qui les relatent, il se peut que rien ne ressemble à la narration d'un miracle authentique comme une pure légende ou une audacieuse mystification, à une révélation réelle comme la narration rédigée par un illuminé ou un imposteur. En de tels cas, les analogies sont commandées; les différences sont tout en nuances et leur appréciation requiert le sens le plus exercé, c'est-à-dire, avec une expérience suffisante de la vie religieuse, un esprit assez pénétrant pour en discerner toutes les modalités. En de tels cas, il peut se faire que le départ correct du vrai et du faux soit rigoureusement impossible, si l'on n'interroge avec le plus grand soin le contexte qui encadre ces relations, les garanties différentes qu'elles présentent, l'ensemble du mouvement religieux dont elles reflètent les idées. « En toute science, écrit un des maîtres de la linguistique contemporaine, la solution de beaucoup de problèmes tient à un degré de précision de plus dans la détermination des faits; les solutions qui semblent acquises deviennent incertaines, quand on serre de près les dépouillements sur lesquels elles reposent et chaque précision obtenue vient poser des problèmes nouveaux [8]. »

Or, cette attention indispensable aux nuances des sentiments et des doctrines, — particularités infiniment plus délicates à noter que celle des formations linguistiques ou des structures anatomiques et infiniment plus importantes, — bref ces précautions critiques sans lesquelles il ne peut être de science véritable sont encore communément négligées dans la science des religions : elle

est la seule aujourd'hui, peut-on dire, où l'on se contente encore d'y regarder en gros. Dès lors, à quoi peut servir, malgré les services qu'elle a rendus en d'autres domaines et ceux qu'elle pourrait rendre dans l'étude des phénomènes religieux, si on l'employait correctement, à quoi peut servir la méthode comparative ainsi comprise, si ce n'est à couvrir d'une trompeuse apparence d'érudition et de science les conclusions les plus décevantes? Identifier des rites, des doctrines, des états d'âme que rapprochent uniquement quelques analogies superficielles, en négligeant des différences capitales, je vous le demande, est-ce autre chose qu'introduire, dans l'étude des problèmes assurément les plus graves, *la confusion*[9]?

Supposez, à présent, que des savants adonnés à ce genre d'études soient imbus de quelque philosophie rationaliste ou agnostique. Admettez chez eux une application au travail singulière, une érudition prodigieuse : de tels hommes se rencontrent, à n'en pas douter. Quelle sera, inévitablement, la conclusion de leur enquête? Celle-ci, je pense : le christianisme n'a rien de plus que les autres religions, sauf peut-être une idée, un sentiment, une attitude que leur conscience estimera inappréciables; — Jésus est un homme divinisé, comme le Bouddha, comme les Ptolémées d'Egypte et les empereurs de l'ancienne Rome; — si l'on veut retenir ce je ne sais quoi qui séduit dans sa prédication ou dans son exemple, il faut du moins nettoyer avec soin sa biographie des légendes qui l'encombrent...

Ainsi, par l'abus d'une méthode légitime en soi et féconde, lorsqu'elle est appliquée avec rigueur,

l'œuvre accomplie par le Père Eternel dans la plénitude des temps se trouve volatilisée. La révélation chrétienne devient un mythe, comme tant d'autres, ou se trouve transposée, déformée au gré des préférences de chacun. Par l'abus de la critique interne on s'est donné le moyen de faire dire aux documents de l'histoire à peu près tout ce qu'on veut, par l'abus de la méthode comparative celui d'assimiler les phénomènes religieux les plus dissemblables par leurs caractéristiques intimes. La science, qui devait tout éclairer, a tout embrouillé; l'humanité reste livrée à des philosophes dont le talent peut être indiscutable, mais dont le tort certain est de l'employer de telle sorte que leurs systèmes, même lorsqu'ils évitent de se présenter comme le dernier mot de l'esprit humain, risquent à tout le moins, dès qu'on observe leurs irréductibles divergences, d'éteindre à jamais dans les âmes l'espérance, voire même le désir d'arriver à la Vérité. Dieu! quelle nuit devant nos pas, s'il n'était possible de retrouver, au prix d'un labeur plus strictement scientifique, ce flambeau divin dont la première lueur illumina Bethléem, Jésus-Christ, docteur et sauveur de l'humanité!

CONCLUSION

Telle est, Messieurs, la situation angoissante de l'heure présente.

Les causes principales en sont manifestes. Chacune de celles que nous avons étudiées, — divergence des idéals, préjugés intellectuels, méthodes

de travail défectueuses, — suffirait seule à rendre méconnaissable la révélation la plus évidente, à rendre par conséquent inefficaces pour beaucoup les plans les plus miséricordieux de la Providence. Chercher à déterminer la part de responsabilité de tout philosophe, historien ou exégète qui s'écarte de la doctrine catholique serait aussi odieux qu'imprudent; mais signaler de manière générale ces influences qui peuvent empêcher toute interprétation correcte de l'histoire, c'est tout ensemble un droit strict et un devoir urgent.

Le désarroi actuel des esprits et le pullulement des sectes chrétiennes entraînent en effet les plus terribles conséquences. Dans les plaines de Sennaar, la confusion des langues dont parle la Bible empêcha les peuples assemblés d'achever la tour gigantesque qu'ils avaient projeté d'élever jusqu'aux nues. Qu'importe l'échec de ce projet insensé! Mais, dans la Babel que nous avons sous les yeux, la confusion s'étend jusqu'au plus intime des cœurs; le désaccord des opinions sur le Christ et sa loi, pour ne rien dire de ses répercussions d'outre-tombe, a pour résultat de diviser les hommes en groupes rivaux et de les empêcher de travailler au vrai progrès de l'humanité, en associant leurs efforts contre un paganisme nouveau, aussi voluptueux que l'ancien et plus impie, puisqu'il rêve « d'éteindre au ciel les dernières étoiles » et de laïciser sans retour la société.

Dans les églises séparées de Rome, les esprits les plus éclairés s'en épouvantent. Leurs appels à l'union, de plus en plus pressants, nous émeuvent jusqu'au fond de l'âme; mais pouvons-nous, Messieurs, nous qui croyons à la divinité du Christ,

parce que ce dogme est imposé par des textes si clairs et des faits si graves que les chefs de la Réforme eux-mêmes n'ont pas osé le rejeter, pouvons-nous accepter qu'on fasse à présent de lui fût-ce le plus grand des philosophes ou des prophètes? Pouvons-nous admettre qu'on découpe à l'amiable sa doctrine et ses préceptes, pour en retenir ce que sanctionnera une majorité humaine? Pouvons-nous retoucher, remanier la formule de vie qu'il est venu apporter au monde et lui dénier, par le seul fait que nous osons y porter la main, le seul caractère qui puisse la faire respecter à la fois par les magnats de l'or et par les affamés, par les puissants de ce monde et par les humbles, je veux dire sa divine autorité? — Non, évidemment non! Bien que nous embrassions dans notre charité tous les hommes et de manière très spéciale tous ceux que le moindre sentiment d'admiration ou d'amour rapproche de notre Maître, nous ne pouvons concevoir d'union que dans le culte de sa personne et dans l'obéissance totale à ses lois, pour cette raison très simple que nous ne saurions imaginer et qu'il ne saurait être de salut en dehors de Lui : « *Non est in alio aliquo salus* [c]. »

Laissez-moi donc, lentement, par degrés, en faisant droit à toutes les exigences légitimes de la critique, vous conduire jusqu'à l'Homme-Dieu.

Nous consacrerons cette année entière à examiner ce que valent les traditions antiques qui nous parlent de lui, en d'autres termes ce que l'histoire peut savoir de sa vie terrestre.

c. Actes, IV, 12.

Pour réagir contre l'abus qui consiste à reconstruire le passé en tenant compte des seuls documents écrits, sans prêter attention à la vie des sociétés et des peuples, nous étudierons d'abord l'ensemble du monde gréco-romain, au début de l'ère chrétienne, puis toutes ces communautés dispersées dans l'Empire, mais unies par une même foi, qui constituent, par opposition aux sectes disparates des hérésies, la « Grande Eglise », « l'Eglise catholique » ; remontant ensuite jusqu'à la première période de leur croissance, nous considérerons la crise douloureuse provoquée par l'apostolat de saint Paul. Alors seulement nous interrogerons les évangiles. Dans une dernière conférence, nous verrons ce qui peut rester de vraisemblance aux altérations prétendues de la tradition.

« Ce ne sont pas des fables que je vous apporte, pour ingénieuses qu'elles soient, disait l'apôtre Pierre. C'est en témoin que je parle [d]. » — Des faits, voilà, Messieurs, ce que je mettrai sous vos yeux.

Accordez-moi votre bienveillance, comme je vous donne mon affection de prêtre, et que vos prières me soutiennent, pour que je puisse vous aider à mieux connaître et à mieux aimer cette beauté et cette bonté sans bornes, cette splendeur et cette douceur incomparables : le Verbe de Dieu fait homme, *Christum Filium Dei vivi!* [e].

d. II *Epître de s. Pierre,* I, 16.
e. Matthieu, XVI, 16.

BIBLIOGRAPHIE

Pour juger de la diversité des opinions sur la personne de Jésus et sur les origines du christianisme, on pourra consulter : l'abbé L.-Cl. Fillion, *Les étapes du rationalisme*, Paris, Lethielleux, 1911; le R. P. M.-J. Lagrange, *Le sens du christianisme d'après l'exégèse allemande*, Paris, Lecoffre, 1918; le R. P. L. de Grandmaison, *Jésus-Christ*, 2 vol., Paris, Beauchesne, 1928, I. IV, c. III, t. II, p. 130-218.

Sur les thèses extrêmes de A. Drews, qui conteste jusqu'à l'existence historique du Christ, L.-Cl. Fillion, même ouvrage, c. VIII, p. 320-346; sur celles de certains protestants d'après qui même la croyance à la personnalité de Dieu n'est pas essentielle à la foi chrétienne, voir l'opuscule du Pasteur E. Doumergue, *Les étapes du fidéisme*, Paris, Fischbacher, s.d.

NOTES

1. S. Augustin, *In Joan. Evang.*, tract. XXVI, n. 2. Sur les attraits surnaturels, *ibid.*, n. 2, 3, 4.

2. S. Augustin, *In Psalmum* LXV, n. 5.

3. Denzinger, *Enchiridion symbolorum*, n. 1647, 1677.

4. L. Laurand, *Progrès et recul de la critique*, in-16, Paris, Klincksieck, 1912.

5. S. Irénée, *Contre les hérésies*, l. I, c. IX, n. 4.

6. Tertullien, *Des prescriptions*, c. XXXIX.

7. Whitney, *La vie du langage*, 2 in-8°, Paris, Germer-Baillière, 1877, c. XV, p. 257.

8. A. Meillet, *Linguistique historique et linguistique générale*, in-8°, Paris, E. Champion, 1921, art. I, p. 5.

9. Dans notre *Etude comparée des religions*[3], Paris, Beauchesne, 1929 (t. II, c. II), nous nous sommes appliqué à montrer les grands services que peut rendre la méthode comparative, si on la dégage de procédés si critiquables.

II[e] Conférence

LA FERMENTATION DU MONDE GRÉCO-ROMAIN

24 Février 1929

Neque enim in angulo quidquam hôrum gestum est.

Rien de tout cela ne s'est passé dans l'ombre d'un petit coin.

Actes, xxvi, 26.

Eminence,
Messeigneurs,
Messieurs,

Avant de considérer en Jésus le Fils de Dieu, il nous faut examiner ce que peut affirmer de sa vie terrestre la sience impartiale. Le récit des évangiles n'est-il qu'une légende? Est-ce au contraire l'exposé ou le résumé fidèle de l'histoire? Telle est la question qui doit nous occuper cette année entière.

De nos jours, nombre de savants prétendent résoudre ce problème par l'étude exclusive ou presque exclusive des textes du Nouveau Testament, spécialement des évangiles. C'est ce que nous avons nommé « l'abus de la critique interne ». Pour vous permettre de voir à quel point de tels procédés sont antiscientifiques, je vous propose, Messieurs, d'agir de façon toute contraire et

de contrôler tout d'abord les points les plus importants de la vie du Christ, en étudiant exclusivement le mouvement général du monde, la vie des églises et des sectes. En ce sens, dans les trois conférences qui vont suivre et qui se compléteront l'une l'autre, nous essaierons d'établir *la substance de l'histoire évangélique* sans les évangiles.

La tentative assurément ne va pas sans difficulté; elle est du moins très légitime : les deux premiers siècles en effet nous ont laissé un bon nombre d'écrits; les faits qu'ils relatent pourraient donc fort bien, au prix d'une critique consciencieuse, nous apporter à eux seuls une lumière suffisante.

Ces faits, les voici en quelques mots.

Au début de l'ère chrétienne, la vieille foi de la Grèce et de Rome languit. Des cultes multiples venus de Phrygie, comme celui d'Attis, d'Egypte, comme celui d'Isis, de la Perse, comme celui de Mithra, ou des régions celtiques, en profitent pour développer leur propagande. Le judaïsme agit de même. Dès que le christianisme commence à se faire connaître, ces rivaux s'émeuvent. Les sacerdoces anciens ou nouveaux, les marchands intéressés au service des temples, les tenants des vieilles coutumes et ceux des rites exotiques se sentent menacés. Des controverses s'engagent; des conjurations s'ourdissent; des édits de persécution sont portés par les empereurs. Dans l'Eglise même ou près d'elle, presque dès la première heure, des sectes se forment et lui font bientôt concurrence. De la Samarie surgissent coup sur coup de prétendus messies, qui lui disputent aussi la conquête des âmes. A bref délai, tous les peuples qui bordent

le bassin méditerranéen sont en pleine fermentation. Voilà le drame dont il nous faut considérer, non pas telle ou telle partie, mais toutes les parties et l'ensemble, drame captivant en vérité, puisque le christianisme fait front contre tant d'adversaires et puisqu'en écoutant tour à tour les voix qui l'accusent, les voix qui le défendent, nous pourrons vraisemblablement apprendre la vérité sur Jésus-Christ.

Ainsi procède-t-on en toute enquête judiciaire.

Plus grave est l'objet du litige, plus les juges s'appliquent, au lieu de ne citer à leur barre qu'une série exclusive de témoins, à interroger amis, ennemis, indifférents, tous ceux qui ont pu connaître quelque phase des événements. De la confrontation des témoignages peut en effet résulter une évidence qu'aucun d'eux pris à part ne pourrait procurer : les affirmations concordantes des partis opposés se renforcent; les dissimulations et les mensonges qu'explique la haine ou l'intérêt se tournent en confirmations manifestes; finalement, même lorsque certains détails demeurent obscurs, *la substance des faits* peut se dégager très nette.

Eh bien, Messieurs, dans ce grand débat qui nous occupe, débat mille et mille fois tranché, mais que chaque croyant a le droit et, dans une certaine mesure, le devoir de reprendre pour son compte, n'agissons pas d'autre manière.

Nous commencerons par interroger indifférents, amis, ennemis, tous les témoins de premier plan, de la mort du Christ à celle de Marc-Aurèle, en l'an 180. Nous examinerons ensuite quelles conclusions peuvent se déduire de leurs dépositions, quant à ces points précis : les événements majeurs

de la vie du Christ, ses œuvres principales, les grands traits de son enseignement, bref quant à l'essentiel.

I. CONFRONTATION DES TÉMOINS

Passons en revue, tout d'abord, les témoignages les plus indiscutables.

Ceux des indifférents, c'est-à-dire des païens, qui assistent en quelque sorte du dehors aux démêlés des sectes chrétiennes, sont peu nombreux [1].

Vers l'an 178, le philosophe néo-pythagoricien Celse, le Voltaire du IIe siècle, publie contre les chrétiens le plus violent des pamphlets. Très érudit, renseigné manifestement par des Juifs, il est cependant incapable de produire contre ses adversaires aucun document, de faire valoir aucune tradition ferme. Il triomphe surtout des contradictions qu'il croit découvrir dans les évangiles, attribue les miracles du Christ à la magie, leur oppose les prodiges des autres religions et formule en somme à peu près toutes les objections philosophiques du rationalisme moderne. Rien n'excite aussi fréquemment sa verve que le dogme d'un dieu incarné [2].

Vers le même temps, un écrivain brillant et superficiel, le sophiste grec Lucien, raille aussi ces chrétiens auxquels on a persuadé de renier les dieux de la Grèce et d'adorer un homme condamné au tourment de la croix [3].

Entre 73 et 160, le Syrien Mara, dans une lettre à son fils Sérapion, écrit en propres termes :

« Qu'a-t-il servi aux Athéniens de mettre à mort Socrate, aux Samiens de brûler Pythagore, aux Juifs de supplicier leur sage roi? En toute justice, Dieu a vengé ces trois sages [4] ».

Ces auteurs, vous le voyez, reconnaissent comme des faits avérés l'existence de Jésus, sa fin ignominieuse, son rôle de législateur, l'adoration dont il est l'objet.

Dans toutes les églises catholiques, Messieurs, aux messes solennelles, vous pouvez entendre résonner sous les voûtes le chant majestueux du Credo : « Je crois en Jésus-Christ, qui a souffert sous Ponce-Pilate ». Ces mots, ce nom du magistrat dont la timidité a permis aux Juifs de perpétrer leur forfait, se retrouvent chez le grand historien de Rome, Tacite. « L'auteur de la secte, écrit-il vers l'an 117, avait été condamné au supplice, sous le règne de Tibère, par le procurateur Ponce-Pilate ». Voilà certes une autorité de premier ordre. Toutefois, ce renseignement bien d'autres nous le fourniraient, si Tacite l'avait omis. Ce qu'il y a de plus précieux dans le célèbre passage de ses Annales, c'est plutôt ce détail qu'il est seul à nous transmettre : lors de la première persécution, décidée par Néron, à l'occasion de l'incendie de Rome, une immense multitude de fidèles furent condamnés à d'atroces supplices, « *multitudo ingens* ». Ainsi donc, en l'an 61, la communauté romaine était si florissante qu'elle pouvait offrir aux bourreaux « une multitude immense »; elle était si attachée à sa foi, qu'une telle épreuve ne put arrêter sa croissance [5].

Tel est aussi l'intérêt que présente la déposition de Pline le jeune, gouverneur de Bithynie, entre

111 et 113. Dans une lettre à l'empereur Trajan, il lui expose le déclin du culte officiel et l'angoissante nécessité dans laquelle il se trouve d'envoyer à la mort des hommes dont le seul crime est de professer la foi chrétienne et de « chanter des hymnes au Christ comme à un Dieu [6] ».

L'énumération de ces quelques textes, si importants qu'ils soient, vous cause peut-être, Messieurs, quelque déception. Vous vous attendiez à voir les historiens de cette époque mentionner dans leurs écrits l'apparition de la religion nouvelle, décrire ses origines, noter les mesures de rigueur édictées contre elle, enregistrer ses progrès et la menace croissante qu'elle accentua d'année en année à l'égard des dieux païens. Il n'en est rien. Sur ce silence divers polémistes insistent avec complaisance. Nous examinerons tout à l'heure ce qu'il en faut penser.

Si du camp des indifférents nous passons à celui des amis, c'est-à-dire des fidèles de la Grande Eglise, les témoignages deviennent aussi abondants que clairs [7].

Ce qu'ils disent, Messieurs, c'est précisément ce qu'affirment aujourd'hui les catholiques. Nous pouvons donc nous dispenser de les soumettre ici à une analyse détaillée. Il suffira de noter brièvement leurs caractères les plus marquants.

Les voici.

Tous ces écrits présentent la vie, les miracles, la mort, la résurrection de Jésus comme des faits d'histoire tout récents. Polycarpe de Smyrne a d'ailleurs connu saint Jean, Ignace d'Antioche, assez probablement, certains apôtres; Papias

d'Hiérapolis a interrogé des fidèles qui avaient été en relation avec divers apôtres et quelques-uns des premiers disciples. Ces auteurs, au surplus, ont vécu en un temps où les premières traditions étaient encore vivaces et faciles à vérifier.

L'un d'eux, Quadratus d'Athènes, vers 124, affirme que des individus rappelés à la vie par le Christ ont vécu jusqu'au temps de Trajan [8].

Si vous voulez juger de leur conviction, lisez les lettres brûlantes qu'écrivait saint Ignace d'Antioche, quand il se rendait à Rome, pour y être jeté aux bêtes : « Bouchez-vous les oreilles, dit-il, si l'on vous prêche en s'écartant du Christ, fils de David, fils de Marie, qui en toute vérité est né, a mangé, a bu, en toute vérité a souffert sous Ponce-Pilate, en toute vérité a été crucifié... en toute vérité est ressuscité d'entre les morts... S'il n'a souffert qu'en apparence, c'est donc pour rien que je meurs! En vous parlant du Seigneur, je mens [9]! » Lisez celle que Polycarpe adressait dans le même temps aux Philippiens et voyez comment il leur recommande de garder la foi des premiers jours, de se confier à celui que le Père a rappelé à la vie, « Notre-Seigneur Jésus-Christ, pontife éternel, Fils de Dieu », et de souffrir au besoin pour lui, comme Paul, Ignace et tant d'autres [10].

Voyez ces textes de la Bible, soigneusement réunis par le pseudo-Barnabé, saint Justin, saint Irénée, dans le but de prouver aux Juifs, non pas que Jésus a fait et dit tout ce qu'avaient annoncé les prophètes, puisqu'ils l'avaient annoncé, — l'argumentation aurait été sans force à l'égard de tels adversaires, — mais que Jésus, ayant réalisé toutes les prophéties, doit être reconnu pour le Messie

promis au peuple élu. Ces auteurs supposent donc que les faits et gestes du Christ sont de notoriété publique et que leur interprétation seule est contestée [11].

Remarquez, encore, je vous prie, cette audace toute nouvelle dans l'histoire des religions. Raillant sans pitié les légendes inconsistantes et sensuelles du paganisme, convaincus pour leur part que les faits chrétiens, ne s'étant pas déroulés dans un recoin obscur mais au grand jour, n'ont rien à craindre de la pleine lumière, Quadratus, Aristide, Justin, Miltiade, Appollinaire, Méliton, Athénagore adressent leurs apologies directement aux empereurs.

Observez enfin que ces textes venus de Syrie, de Phrygie, de Grèce, d'Alexandrie et de Rome, ne sont pas seulement le témoignage individuel des auteurs qui les ont signés, mais en quelque sorte, puisqu'ils prétendent exposer les croyances communes et leurs preuves, *le témoignage collectif des églises* et, puisque les églises les plus anciennes les ont elles-mêmes reçus et approuvés, *l'écho fidèle de leurs propres traditions.*

Ces écrivains sont des orthodoxes, direz-vous; à ce titre, ils demeurent suspects! — Eh bien, Messieurs, quitte à vous montrer plus tard, du seul point de vue critique, ce que cette objection a d'injuste, je n'insisterai pas. Pour répondre à votre désir, je vais interroger leurs rivaux.

Dès longtemps, les grands problèmes métaphysiques préoccupaient les penseurs, dans l'Orient gréco-romain, spécialement à Alexandrie, comme à Babylone et en Perse. Quelle est l'origine du

mal? D'aucuns, à la suite de Platon, l'attribuaient à la matière. — Quelle est la nature du Dieu suprême? On inclinait de plus en plus à accentuer sa transcendance. — Comment se peut faire le passage de l'Infini au fini? Sans comprendre qu'entre le plus parfait des êtres qu'on puisse imaginer et l'Infini, il subsistera toujours une distance infinie, certains croyaient résoudre l'énigme en imaginant une série d'êtres en perfection croissante dont les derniers termes seraient tout proches de Dieu.

Comme si le monde lassé de ses mythologies incohérentes n'eût attendu qu'une excitation, une mise en branle, pour reconstruire toute sa théologie, quand le christianisme survint et prêcha l'incarnation du Fils de Dieu, la rédemption de l'humanité, l'adoption divine, beaucoup crurent trouver dans ces doctrines un appui pour leurs spéculations et s'appliquèrent à interpréter à leur manière la foi nouvelle. Telle fut l'origine du gnosticisme. Bientôt les sectes pullulèrent. Les dernières venues s'abandonnèrent à toutes les fantaisies. Les plus anciennes, les seules dont nous ayons à nous occuper, sont toutes pénétrées par les idées chrétiennes. Les travaux les plus récents ont contribué à mettre ce point en pleine lumière [12].

Basilide dogmatise dans la capitale de l'Egypte, vers 120-140. Il est aussi difficile de dégager sa propre théologie des modifications que lui ont fait subir ses disciples, qu'il est inutile pour nous de le tenter ici. Le fait capital est que saint Hippolyte a pu dire de lui et de ses adeptes : « Pour ce qui concerne le Sauveur, d'après eux, tout s'est passé comme il est écrit dans les évangiles [13]».

Valentin, venu des mêmes régions, enseigne à Rome de 135 à 160. Il reconnaît lui aussi la valeur historique des évangiles et s'interdit par conséquent de les mutiler. Il n'a pas tailladé l'évangile pour l'accommoder à ses vues personnelles, observe Tertullien; mais il a librement brodé sur le texte [14], en d'autres termes il a cherché seulement à insinuer dans le récit ses propres inventions : il affirme en effet que le Christ est exactement le trente et unième des éons; il le fait supérieur pourtant au dieu de l'Ancien Testament et déclare qu'il est descendu dans le corps de Jésus uniquement de sa naissance à sa passion.

Des doctrines qu'on attribue à un certain Carpocrate sont apportées à Rome vers 160 par Marcellina. Elles brodent de même sur le texte des évangiles, en s'inspirant pour une bonne part de la philosophie platonicienne.

Ce que ces hérétiques n'ont pas osé, Marcion l'entreprend. Né en 85, dans la Province du Pont, il rompt avec l'Eglise romaine en 140. Déformant la pensée de saint Paul sur l'opposition de la loi mosaïque et de la loi chrétienne, il établit une antithèse violente entre le dieu de l'Ancien Testament et celui du Nouveau, dont Jésus serait l'envoyé. Retenant seulement le texte de saint Luc et les épîtres de saint Paul, il élague impitoyablement, comme une corruption de la tradition primitive, tout ce qui peut suggérer une conciliation entre l'économie nouvelle et l'ancienne. Quelle preuve apporte-t-il, demanderez-vous? Comme Luther rejetant l'épître de saint Jacques, Marcion n'en donne aucune autre que sa conception personnelle de la foi chrétienne. La philosophie dualiste, qu'il tient

de Cerdon, l'amène de plus à n'attribuer au Christ qu'un corps apparent. Par ailleurs, dans ces textes mutilés qui deviennent pour les nombreuses communautés ralliées à sa doctrine les seules Ecritures canoniques, il laisse subsister les miracles, la passion, la résurrection, la prédication du salut, la rédemption par la Croix.

Voilà le fait dont je vous invite à apprécier la portée : sur aucun de ses points essentiels, ces hérésiarques n'ont cru pouvoir contester la vérité de l'histoire évangélique.

N'objectez pas, je vous prie, Messieurs, qu'après tout, sortis des communautés chrétiennes, ils ont dû simplement adopter les légendes communes. — Non vraiment, ces hommes assez indépendants pour rompre ouvertement avec la Grande Eglise, assez originaux pour créer une théologie nouvelle et pour entraîner à leur suite de nombreux disciples, assez proches des événements d'ailleurs pour pouvoir vérifier les grandes lignes de la vie du Christ et les grands traits de sa prédication, ces hommes n'étaient point de dociles néophytes prêts à recevoir aveuglément les leçons de leurs prêtres, moins encore des rêveurs disposés à accepter sans contrôle les racontars des cercles dévots! Si vous voulez trouver à qui les comparer, cherchez plutôt parmi ces chrétiens des âges postérieurs, averroïstes du XIII^e^ siècle, cartésiens du XVII^e^, hermésiens du XIX^e^, que la philosophie de leur temps conduisit à une interprétation nouvelle du christianisme : ils n'ont pas cru pouvoir révoquer en doute le récit des livres canoniques ou tout au moins leurs assertions principales; par contre, ils ont transposé la théologie traditionnelle dans les

sens les plus divergents. Ainsi firent gnostiques et marcionites. Puisqu'il s'agit uniquement, pour l'instant, d'histoire empirique, puisque nous écartons provisoirement les interprétations aussi bien des orthodoxes que des hétérodoxes, ne devons-nous pas conclure que le témoignage de ces rivaux en faveur des faits évangéliques est d'autant plus grave que leur indépendance d'esprit est plus accusée?

Avec quelque impatience peut-être, vous désirez savoir, Messieurs, ce qu'ont pu dire les pires ennemis du nom chrétien, les Juifs.

— Il importe en effet de les interroger à leur tour. C'est de Jérusalem que la foi nouvelle s'est répandue dans le monde, avec l'annonce de la résurrection. Des communautés florissantes se sont fondées en Judée. Dans la ville sainte même, deux parents de Jésus, Jacques le mineur et Siméon, exercèrent successivement la charge d'évêque. Plusieurs de ses proches furent préposés à d'autres églises. Ces Nazaréens, il est vrai, restaient fidèles aux rites mosaïques; mais leurs frères de la Gentilité les rejetaient comme périmés. De plus, suprême scandale, les uns et les autres adoraient comme Fils de Dieu le crucifié. Des polémiques passionnées étaient donc inévitables. S'il est des documents ou des traditions aptes à confondre les chrétiens, c'est bien des Juifs que nous pouvons les attendre [15].

Eh bien, Messieurs, ces réfutations irréfragables, ces adversaires obstinés sont incapables de les produire. Leur historien, Flavius Josèphe, aurait même consigné contre eux un témoignage de pre-

mière importance, puisqu'il mentionne les miracles de Jésus, sa mort, sa résurrection; toutefois, ce passage, interpolé peut-être par des chrétiens, est trop contesté pour que je veuille en faire usage [16].

Juste de Tibériade, qui vivait à la même époque, garde un silence absolu.

Les Talmud, à peu de frais, se contentent de nier ce qu'affirme la prédication chrétienne. « Si quelqu'un te déclare : « Je suis dieu », porte un des textes les plus anciens, qui peut remonter au IIe siècle, il s'en repentira; s'il t'annonce : « Je monte au ciel », il l'a dit; il ne le fera pas [17] ». Ce court exemple peut vous renseigner sur le genre de leurs assertions.

Les arguments employés par les Juifs dans les premières controverses laissent une impression plus défavorable encore.

D'après saint Justin, ces gens avaient envoyé partout des émissaires, pour dire que le corps de Jésus avait été enlevé par ses disciples. — Comme si la haine des pharisiens avait pu négliger de veiller auprès du tombeau [18]!

Ils attribuaient les miracles du Christ à la magie [19]. Enregistrez avec soin cet aveu, je vous prie : Jésus a réellement accompli des œuvres extraordinaires. Admirez ensuite la vraisemblance de l'accusation : cet homme d'une piété si rare devait son pouvoir aux sciences occultes, à l'intervention des démons!

Il est né d'une vierge, disaient les chrétiens. — Non, répliquaient les Juifs. D'une femme adultère [20]! La réponse était cinglante en effet; mais elle concédait déjà que le Christ n'était pas le fils de Joseph; elle avait en outre le tort d'être

suspecte par elle-même, parce que la pensée de dénigrement qui l'inspirait est trop évidente, et le tort plus grave d'être sans fondement certain, puisque les uns désignaient comme père Panthère, les autres Stada. Les calomniateurs n'ont même pas pris la peine de se mettre d'accord!

— Israël, on te demande contre les chrétiens des faits et des preuves. Nul ne saurait être ni plus apte, ni plus intéressé que toi à les fournir, et tu ne présentes que des négations gratuites, des niaiseries et de la boue! Tu confesses malgré tout l'existence de Jésus, ses prodiges ou ses prestiges, comme tu voudras, sa mort ignominieuse, ses prétentions à la divinité. C'est peu et c'est trop, puisque cela suffit à expliquer ta haine et tes dissimulations. Tais-toi! La vérité que tu nous caches, tes voisins, les Samaritains, nous aideront à la découvrir.

De longues inimitiés, Messieurs, séparent les deux peuples. Si la Judée se vante d'avoir produit un réformateur religieux d'une puissance et d'une dignité extraordinaires, la jalousie pourra porter la Samarie à revendiquer une gloire égale. Les Juifs ont eu leur messie; les Samaritains auront le leur! « Le Fils de Dieu s'est incarné chez nous », disent les Juifs; les Samaritains ne voudront rien avoir à leur envier.

De fait, au début même de l'ère chrétienne, Dosithée se donne pour le Messie annoncé par les prophètes [21]. S'il s'en fût tenu là, on pourrait croire, qu'en agissant de la sorte, il exploitait simplement à son profit les espérances messianiques communes à cette époque. Mais Dosithée ajoutait qu'il était

lui-même le propre Fils de Dieu [22]. Comme il lui était aussi difficile qu'aux Juifs de dégager cette idée des Livres Saints, il devient assez vraisemblable qu'elle lui fut suggérée par ce qu'on rapportait de Jésus. L'hypothèse d'une imitation devient d'autant plus probable que ses disciples le disaient toujours en vie dans quelque région lointaine : ne pouvant le faire passer pour ressuscité, comme le Christ, ils l'ont fait du moins immortel [23].

Simon le magicien, contemporain des apôtres, obtint un succès plus considérable, qu'expliquent en partie ses prestiges. Saint Justin, originaire du même pays, affirme expressément que presque tous ses compatriotes l'adorèrent comme le dieu suprême [24]. Puisqu'il apportait aux Samaritains, en sa propre personne, une telle gloire, Simon pouvait se montrer libéral à l'égard des Juifs et reconnaître la divinité de leur messie. Il la reconnut en effet, mais voici de quelle manière. Il prétendait, rapporte saint Irénée, qu'il était Jésus lui-même : Simon, dieu ineffable, était apparu en Judée comme Fils, en Samarie comme Père [25]. Admettez, si vous le voulez, que cette affirmation audacieuse soit plutôt le fait de ses partisans, au cours du second siècle. Leur pensée se comprend aisément : ils confisquaient en quelque sorte les miracles du Christ, en les attribuant à leur maître, et pouvaient décliner toute obligation d'accepter la foi chrétienne, puisque eux-mêmes avaient reçu une révélation équivalente ou supérieure. En tout cas, c'est le point qui nous importe, soit Simon, soit ses disciples admettaient les miracles, la prédication et la divinité de Jésus [26].

Le magicien disparu, un autre Samaritain, Mé-

nandre, reprit à peu près ses doctrines, mais s'abstint de réclamer pour lui-même le titre de rédempteur.

Ses disciples, Saturnin ou Satornil, Syrien de naissance, et Basilide, dont nous avons déjà parlé, modifièrent son enseignement : ils présentèrent comme Sauveur unique Jésus de Nazareth, manifesté sous les apparences d'un homme. Ces deux traits sont fort remarquables. Ainsi ces hérétiques se font du Christ une idée si haute, qu'à leur avis il n'a pu consentir à se souiller par le contact de la matière; son corps, pensent-ils, ne pouvait donc être qu'apparent; de plus, ils le regardent seul comme le Messie : c'est en quelque sorte une capitulation; les réformateurs de la Samarie s'effacent devant le réformateur de la Judée, comme devaient disparaître l'une après l'autre tant de sectes changeantes devant la Grande Eglise, immobile dans le culte de sa tradition [27].

Voix des païens, voix des fidèles de la Grande Eglise, voix des gnostiques et des marcionites, voix des Juifs, voix des Samaritains, voilà, Messieurs, si nous omettons quelques textes et quelques faits trop obscurs ou trop controversés, la série des témoignages que nous pouvons recueillir sur le fondateur du christianisme, durant les quelque cent quatre-vingts premières années de notre ère.

Il nous reste à en examiner la portée.

II. RÉSULTATS DE L'ENQUÊTE

Lorsqu'une pierre est jetée dans une eau dormante, toute la nappe est ébranlée. De grands cer-

cles se forment, se propagent de proche en proche et vont agiter jusqu'aux couches les plus lointaines. Que s'est-il donc passé pour que le monde gréco-romain soit remué de la sorte? Des prédications ardentes secouent la torpeur des âmes; elles séduisent les uns, exaspèrent les autres. Sous Néron, sous Domitien, sous Trajan, sous Marc-Aurèle, la persécution ensanglante les cités. Partout, des enthousiasmes et des fureurs inconnus aux siècles passés... Regardez. Le centre d'où vient l'ébranlement est la Judée. De là les ondes s'étendent vers Alexandrie, la Samarie, l'Asie mineure, la Grèce, l'Italie; elles atteignent les côtes de l'Afrique proconsulaire, la Provence, la Gaule lyonnaise et jusqu'aux peuples barbares campés sur les confins de l'Empire. Quelle pierre détachée soudain des montagnes, comme parle Daniel, a déterminé ces bouillonnements et ces remous, *abscissus lapis de monte sine manibus* [a]?

D'après quelques auteurs, ce ne saurait être le Christ : il n'a jamais existé; son histoire n'est qu'un mythe... En matière de critique religieuse, vous le voyez, tout peut s'écrire...

Laissons ces rêveries, Messieurs. Le silence des historiens grecs, latins et juifs, silence d'ailleurs tout relatif, ne leur donne même pas une ombre de justification, car il s'explique de façon fort naturelle.

Pour s'intéresser à une société, en effet, il faut comprendre son importance. Or, au milieu de cette concurrence des cultes latins, grecs, égyptiens, iraniens, phrygiens, celtes, juif, chrétien,

a, Daniel, II, 34.

que nous avons rappelée, les païens avaient certes quelque difficulté à soupçonner que la secte chrétienne, ou plutôt, parmi les sectes chrétiennes, celle dont l'intransigeance les rebutait davantage devait conquérir le monde et que son messie crucifié allait bientôt chasser de leurs temples les empereurs divinisés et les dieux séculaires de la Grèce et de Rome.

De plus, dans les premiers temps, cette secte apparaissait non seulement négligeable, mais méprisable. Née en Judée, elle participait au discrédit des Juifs. Recrutée surtout parmi les humbles, affirmant une fraternité déplaisante entre patriciens et esclaves, sans rhéteurs, sans philosophes qui pussent rendre sa doctrine séduisante aux lettrés, elle n'avait d'intérêt que pour ses adeptes.

Un peu plus tard, quand s'affirma son étonnante vitalité, les partisans des anciens cultes inaugurèrent « la conspiration du silence » : ignorer le christianisme devint, chez les gens de la bonne société, la toute première loi de l'urbanité.

Ces raisons ont paru décisives même à des rationalistes; mais, à leur défaut, ne suffirait-il pas de considérer l'ampleur, la vigueur et l'originalité du mouvement chrétien?

N'avez-vous pas observé, Messieurs, la stérilité étonnante des idées? Subversives ou fécondes, utopiques ou géniales, au plein sens du mot, elles sommeillent dans la poussière des bibliothèques ou se perdent dans le vacarme des assemblées, tant qu'elles n'ont pas rencontré un homme dont le prestige les fasse pénétrer dans les âmes et contraigne en quelque sorte à les traduire en actes.

Et cette morale évangélique si austère, si neuve, cette foi qui répudie, sans exception, toutes les divinités du monde païen, cette persuasion d'une rédemption apportée au monde, non pas dans la brume des âges mythologiques, mais en des temps tout proches, non pas dans l'antre d'une sibylle ou dans la retraite mystérieuse de quelque voyant, mais sur les places publiques, au cœur de Jérusalem, cette conviction inébranlable des martyrs, dont Néron, Domitien, Trajan, Marc-Aurèle n'ont pu avoir raison, ce pullulement extraordinaire de sectes, tout cela s'expliquerait sans que soit entré en scène un talent ou un génie de premier ordre? Qui le croira, s'il a quelque connaissance de l'histoire ou quelque prudence? Renan, pour sa part, n'a pas hésité à écrire : « Pour s'être fait adorer à ce point, il faut que Jésus ait été adorable. Nous ne saurions rien de lui, si ce n'est la passion qu'il inspira à son entourage, que nous devrions affirmer encore qu'il fut grand et pur. La foi, l'enthousiasme, la constance de la première génération chrétienne ne s'expliquent, qu'en supposant, à l'origine de tout le mouvement, un homme de proportions colossales [28] ».

Nous retiendrons cette conclusion, Messieurs, avec d'autant plus de droit que nous avons interrogé, pour notre part, non les seules églises orthodoxes, mais toutes les sectes rivales. Ces témoignages non concertés et cependant concertants ou concordants nous permettent d'énumérer de suite quelques points sur lesquels toute discussion semble d'ores et déjà superflue : un homme de Nazareth, en compagnie de douze disciples ou apôtres, a inauguré une forme nouvelle de piété; il fut mis

à mort sous Ponce-Pilate; par sa doctrine morale, il réagit à la fois contre le formalisme juif et contre la luxure païenne; il insista de manière spéciale, dans son enseignement, sur la bonté du Tout-Puissant et sur sa paternité.

Voici des points plus délicats et d'une importance souveraine : la mission surnaturelle et la divinité de Jésus.

Evidemment, puisque l'enquête que nous avons entreprise aujourd'hui doit demeurer sur le terrain empirique ou critique, nous n'avons pas à décider si c'est à tort ou à raison que les deux titres de Messie et de Fils de Dieu ont été attribués au Christ : ces deux problèmes en effet sont d'ordre philosophique; mais c'est une question strictement historique de savoir si ces deux titres *lui ont été donnés dès l'origine* et *si lui-même les a revendiqués*. Cela seul nous intéresse pour l'instant.

Sous cette réserve, aux conclusions que nous avons enregistrées, nous pouvons ajouter les suivantes : cet homme enseigna qu'il apportait aux âmes un moyen nouveau de salut, une rédemption réalisable, non pas à la fin des temps, mais dès cette vie, par les voies qu'il indiquait et donc, en ce sens au moins, par son entremise.

Bien plus, cet homme s'est donné comme ayant avec Dieu des relations toutes spéciales; — il s'est dit, en un sens qui restera à préciser, son Fils; — dès la première période du christianisme, il a été adoré comme dieu.

Oui, Messieurs, les témoins que nous avons consultés, de diverse manière, nous conduisent à

cette conclusion. Toutes les églises chrétiennes affirment que Jésus s'est proclamé le Messie promis aux patriarches, qu'il s'est révélé Fils unique du Père, que c'est toute la raison de leur foi et de leur espérance. Les basilidiens, les valentiniens, les carpocratiens, en présentant le Christ comme un éon, un être divin envoyé par le Père ineffable, les marcionites, en déclarant qu'il a été chargé par le dieu suprême d'arracher les hommes au joug du dieu créateur, les disciples de Simon le mage, en disant que Simon a effectué en Samarie, comme Père, la rédemption que Jésus a réalisée en Judée comme Fils, confirment, comme primitive, cette double opinion sur la mission du Christ et sur son exceptionnelle dignité. Dosithée, en s'attribuant en Samarie le rôle de rédempteur, confirme au moins que le réformateur récemment apparu chez les Juifs a été considéré comme tel.

Il fut un temps où les écrivains rationalistes osaient prétendre que la divinisation du Christ était le résultat d'une longue évolution. La thèse est insoutenable, pour les raisons que vous venez de voir.

D'autres critiques ont essayé d'établir que, bien avant l'apparition de Jésus, le Christ avait été l'objet d'un culte. Fantaisies et hypothèses que la science n'a pu prendre au sérieux. Admettez plutôt, ce qui semble prouvé, que les spéculations sur l'ineffabilité du dieu suprême, sur les puissances, les éons, les intermédiaires, telles que nous les avons rencontrées chez les Samaritains, les Alexandrins, les marcionites, aient commencé avant l'ère chrétienne. Il n'en est pas moins étrange que des sectes, si divisées entre elles à tant

d'égards, aient attribué à un homme mort de la veille une place suréminente dans la hiérarchie des êtres divins, et qu'au lieu de présenter leur doctrine comme une interprétation philosophique de sa vie et de son œuvre, elles l'aient donnée comme l'objet même de sa révélation. Il l'est plus encore que les communautés de la Grande Eglise, les plus intransigeantes à l'égard du polythéisme et du culte des souverains, soient allées précisément jusqu'à lui reconnaître toutes les prérogatives de Jahvé, le dieu unique de l'Ancien Testament. Qu'un homme, un Juif, un crucifié, à pareille date, ait été l'objet d'une telle croyance, ce peut être une énigme; mais c'est un fait attesté comme bien peu le sont.

A ce Juif dont le succès paraît si extraordinaire la plupart des sectes attribuent de nombreux miracles. Que devons-nous en penser?

— Ici encore, Messieurs, il convient de distinguer deux ordres de jugements, les uns historiques, qui portent sur la réalité des prodiges, les autres philosophiques, qui prononcent sur leur caractère naturel ou surnaturel : on peut en effet reconnaître un événement plus ou moins merveilleux comme réel, tout en niant qu'il soit miraculeux. Le lien qui unit ces deux ordres de jugements est toutefois si intime, si manifeste, que certaines philosophies, contre tout droit, peuvent tenter de faire violence à l'histoire, en écartant comme irréels les faits qui risquent de contredire leurs postulats. C'est pour me dispenser de revenir sans cesse sur ce sujet, que j'ai cru devoir, dans notre première conférence, éclairer cet étroit rap-

port de la critique historique et de la spéculation métaphysique.

Permettez-moi donc aujourd'hui d'être bref.

Ou bien vous savez, *a priori*, qu'un homme, dans quelques conditions que ce soit, ne peut rien accomplir qui déroge ou semble déroger aux lois de la nature, qu'un cadavre, dans quelque hypothèse que ce soit, ne peut sortir vivant du tombeau. Alors, Messieurs, — je le dis avec regret pour ceux d'entre vous dont telle serait la conviction, — l'enquête que nous entreprenons ensemble est inutile, puisque la conclusion s'en trouve réglée, avant tout examen des faits.

Ou bien, Messieurs, vous abordez ce travail sans parti pris, concédant seulement que Dieu, au gré de sa sagesse, peut modifier le flux instable des choses humaines ou tout au moins que la réalité peut présenter bien des faits déroutants pour notre pauvre science, toujours bornée par quelque endroit. Alors, il vous faut avouer d'ores et déjà, bien que plus tard nous devions établir ces conclusions d'autre matière, que le Christ a accompli, au cours de sa carrière, ne disons pas des miracles, si vous voulez, mais au moins nombre d'actions insolites, merveilleuses, et qu'après sa crucifixion, il est réapparu plein de vie.

Voyez plutôt.

Des païens et des Juifs, sur le sujet de la résurrection, nous n'avons certainement rien à attendre. Ils seraient chrétiens, peut-on dire, s'ils avaient reconnu ce point. L'une des raisons les plus graves pour lesquelles le texte de Flavius Josèphe que nous avons omis est si contesté n'est-

elle pas précisément qu'il mentionne ce fait capital?

Par contre, les premiers écrits des orthodoxes insistent sur la résurrection comme sur une preuve décisive. Les sectes judéo-chrétiennes, qui se sépareront plus tard de la Grande Eglise, l'affirment. Gnostiques et marcionites l'admettent également, quitte à professer, lorsqu'ils enseignent que le corps du Christ n'était qu'apparent, que sa mort et sa résurrection n'ont eu lieu qu'en apparence, ou qu'un autre homme est mort et ressuscité à sa place. S'ils s'écartent de l'opinion commune, c'est en raison de leur philosophie : ni Dieu, ni les éons supérieurs, pensent-ils, ne peuvent entrer en contact avec la matière. Le fait de la résurrection leur est donc indubitable et leurs assertions à ce sujet doivent être avec soin séparées de leurs spéculations.

Les prodiges opérés par le Christ n'ont pas de moindres garanties. Tous les orthodoxes les mentionnent, comme signes de sa puissance et de sa mission. Les hétérodoxes les retiennent, même lorsqu'ils morcellent à leur gré les Ecritures, comme Marcion. Les Juifs même en reconnaissent la réalité, puisqu'ils se contentent de les attribuer à la magie. Enfin, ceux qui rivalisent avec le Christ, les Samaritains Simon et Ménandre essaient de les imiter par leurs prestiges[29] et nombre de sectes gnostiques, pour se concilier quelque crédit, ont recours à de semblables artifices[30].

Irez-vous, Messieurs, rejeter ces faits et ces témoignages, sous le spécieux prétexte que ces âges étaient trop crédules et que l'esprit critique est né d'hier? Ne voyez-vous pas combien ce serait

injuste, puisque ces gens ont tous senti la nécessité d'œuvres extraordinaires pour admettre une intervention de Dieu dans l'histoire et puisque les orthodoxes en particulier ont distingué avec soin les merveilles de la magie de celles que leur nature, leurs caractères et leur fin ne permettent d'attribuer qu'au Très-Haut.

Si vous le faisiez, si vous contestiez, non pas tel ou tel prodige du Christ, — ce n'est pas du détail qu'il s'agit pour l'instant, — mais le pouvoir insolite que lui ont reconnu ses adversaires comme ses amis, alors revenez sur vos concessions antérieures, car le prodige que vous avez constaté tout à l'heure, — je veux dire la foi en la divinité de Jésus, — est de tous points incompréhensible, s'il n'est appuyé, expliqué par des merveilles incontestablement accomplies. Cet homme, révéré comme l'envoyé du Père ineffable, aurait donc obtenu créance sans produire, en faveur de sa mission, le signe considéré par les païens de cette époque comme le signe par excellence, par les Juifs comme le signe prédit par les prophètes. Il aurait éclipsé les magiciens, sans rien opérer de comparable. Il aurait été estimé aussi puissant, chez certaines sectes plus puissant que le dieu de l'Ancien Testament, le dieu des miracles, simplement pour avoir apporté à son peuple, au lieu de la restauration politique qu'il attendait, une réforme toute spirituelle, à la civilisation gangrenée du monde gréco-romain les idées de pureté, de justice et de charité qu'elle était la moins disposée à comprendre. Les plus intéressés à contrôler ces récits qu'on nous dit légendaires, les néophytes de la Grande Eglise que l'acceptation de sa doctrine

exposait aux persécutions de leurs proches et de l'Etat, parce qu'elle les amenait à considérer comme une abomination le culte des idoles et celui des empereurs, intellectuels, patriciens, artisans, tous auraient reçu ces contes sans preuves, précisément quand on en faisait la preuve authentique de la foi. Avouez-le, Messieurs, si les choses s'étaient passées de la sorte, voilà bien le plus grand miracle que l'histoire ait à relever : Jésus s'est fait adorer, sans avoir rien d'adorable, si ce n'est la forme de piété que le monde d'alors était le moins porté à diviniser; sans prodiges, il s'est fait reconnaître comme le propre fils de Dieu, dans un temps où sans prodiges, on ne pouvait même être regardé comme le favori de Dieu ou des dieux. Une telle anomalie ne déroge plus aux lois physiques, j'en conviens; mais veuillez me dire si elle ne contredit pas les lois psychologiques les plus avérées; veuillez me dire si un esprit réfléchi peut se résoudre à l'accepter, à moins qu'il n'ait reçu comme un dogme intangible le principe du rationalisme : Dieu lui-même ne peut modifier le cours ordinaire de la nature, — principe dont voici les conséquences immédiates : toute dérogation apparente ou réelle aux lois physiques doit être niée; toute invraisemblance au contraire est admissible, pourvu qu'elle écarte l'hypothèse d'une intervention surnaturelle. Non, vous ne pourrez tolérer pareille intrusion de la philosophie dans l'histoire. Les témoignages sont ici trop nombreux et trop clairs, l'invraisemblance d'une erreur trop palpable. Au nom de la critique impartiale, avant même que nous soumettions la question à un examen plus approfondi, vous conclurez,

j'en suis sûr : naturels ou surnaturels dans leurs causes, le pouvoir extraordinaire attribué au Christ et sa résurrection doivent être enregistrés comme des faits.

CONCLUSION

Arrêtons ici cette étude, Messieurs.

Elle nous aura permis au moins d'entrevoir ce que fut, durant les cent quatre-vingts premières années de l'ère chrétienne, le conflit des religions et des sectes, la fermentation du monde gréco-romain.

Délibérément, nous nous sommes abstenus d'accorder aux fidèles de la Grande Eglise une confiance privilégiée. Nous les avons traités exactement comme leurs adversaires.

Nous n'avons pas, à force d'arguties et de subtilités, disséqué péniblement des lambeaux de textes. Dans la plupart des cas, ce sont des sociétés entières que nous avons vues, par l'entremise de leurs apologistes ou de leurs chefs, déposer pour ou contre le Christ, communautés chrétiennes disséminées dans tout l'Empire, sectes hérétiques de Syrie, d'Asie Mineure et d'Egypte, Juifs, Samaritains. Dans la seconde partie de cette conférence, nous avons essayé de dégager les faits essentiels que la confrontation de ces témoins permet de tenir pour assurés.

Nous n'avons pas encore consulté les évangiles et déjà, dans le lointain, vous avez discerné, comme disait Renan, « un homme de proportions colos-

sales », un homme qui s'est dit et qu'on a cru envoyé de Dieu, Fils de Dieu, qu'on a adoré comme tel. La pierre que des mains inconnues ont détachée des montagnes et dont la chute est venue remuer jusque dans leurs profondeurs les nappes fangeuses du monde antique, la voilà.

Bien plus, à moins que pour vous, comme pour Renan et son école, la première condition de la Science ne soit la négation du miracle, déjà vous avez conclu que cet homme fut doué de pouvoirs extraordinaires et qu'il est sorti vivant du tombeau : il ne fallait pas moins pour produire un tel ébranlement.

Ai-je réussi à vous convaincre, Messieurs? [31] — Je ne sais; je suis sûr par contre que votre conviction deviendra entière, si vous reprenez patiemment la même enquête à votre tour. Que les conclusions auxquelles nous sommes parvenus vous apparaissent ou certaines ou très probables, laissez-moi en tout cas vous prier de garder ces textes et ces faits, tous ces textes et tous ces faits présents à votre pensée. De toute manière, ils doivent entrer en ligne de compte; mais nous ne sommes ni si intransigeants que nous voulions imposer ce mode de démonstration plutôt qu'un autre, ni si pauvres de preuves que nous n'en ayons bien d'autres et de plus décisives à faire valoir. Vous le verrez prochainement.

NOTES

1. Les témoignages des auteurs païens sur le Christ et les chrétiens (groupés pour la première fois par le Père D. de Colonia, S. J., *La religion chrétienne autorisée par le témoignage des anciens auteurs payens*, 2 in-12, Lyon, 1718, et souvent depuis) ont été édités récemment par E. Preuschen, *Analecta*[2], 2 brochures in-8°, Tubingue, Mohr, 1909 (t. I, avec bibliographie assez riche des études qui leur ont été consacrées), par J.-B. Aufhauser, *Antike Jesus-Zeugnisse*, broch. in-12, Bonn, Marcus, 1913 (avec apparat critique, à l'usage des séminaires académiques). — On les trouvera commentés chez A. Seitz, *Christus-Zeugnisse von ungläubiger Seite*, broch. in-8°, Cologne, Bachem, 1906, et K. Linck, *De antiquissimis quae ad Jesum Nazarenum spectant testimoniis*, broch. in-8°, Giessen, Töpelmann, 1913. Linck étudie les seuls textes de Fl. Josèphe, Pline, Tacite, Suétone. Plusieurs de ses opinions sont bien discutables et l'on regrette, dans sa bibliographie, l'omission de travaux importants (W. Ramsay, P. Allard, M.-J. Lagrange, P. Batiffol, etc.).

2. De nombreux fragments du *Discours véritable*, de Celse, se trouvent cités ou résumés dans le *Contre Celse*, d'Origène: naissance de Jésus attribuée à un adultère, l. I, n. 28, 32, 33; ses miracles expliqués par la magie, l. I, n. 6, 28, 38; l. II, n. 48-53; objections et railleries contre la divinité du Christ et le dogme de l'Incarnation, l. I, n. 26, 66, 67, 69 sq.; l. II, n. 9, 30, 31, 33, 63, 63, 68; l. III, n. 41, 43; l. IV, n. 2, 3, 14; l. V, n. 2; l. VI, n. 73 sq.; l. VII, n. 36, 53 sq.; l. VIII, n. 12 sq.; analogies entre les religions (voir notre *Etude comparée des religions*[3], Paris, Beauchesne, 1929, t. I, p. 69 sq.; p. 64, note 2).

Sur la polémique de Celse, Mgr Freppel, *Origène*[2], 2 in-8°, Paris, Bray, 1875, XXX[e] leçon et suiv., t. II, p. 244 sq.

3. Lucien, *De morte Peregrini*, n. 13.

4. Texte édité par W. Cureton, *Spicilegium Syriacum*,

Londres, 1875, p. 43-48; traduction allemande de Fr. Schultheß, dans J.-B. Aufhauser, *Antike Jesus-Zeugnisse*, p. 4-10.

5. Tacite, *Annales*, l. XV, c. xliv. — Sur ce texte, P. Allard, *Histoire des persécutions, dans les deux premiers siècles*[3], Paris, Lecoffre, 1903, c. i, §. III, p. 44 sq.

6. Pline, *Epitres*, l. X, ép. 97; réponse de Trajan, ép. 98. — Sur ce texte, P. Allard, *Histoire des persécutions, dans les deux premiers siècles*[3], c. iii, §. I, p. 153 sq.

7. Les écrits que nous visons, ceux du Nouveau Testament mis à part, sont surtout les suivants : la *Didaché* ou *Doctrine des douze apôtres*, publiée vers l'an 80, l'*Epître du pseudo-Barnabé*, probablement de 96-98, celle de saint Clément, évêque de Rome, écrite vers 95, les lettres de saint Ignace, évêque d'Antioche, martyrisé entre 107 et 117, celles de saint Polycarpe, évêque de Smyrne, mort en 155, et le récit de son martyre rédigé peu après, le *Pasteur d'Hermas*, paru vers 140-155, divers fragments des *Exégèses* de Papias, évêque d'Hiérapolis, en Phrygie, mort vers 161, un fragment de l'apologie publiée par Quadratus, vers 124, les apologies éditées par Aristide d'Athènes, vers 140, par saint Justin de Rome, entre 150 et 160, le livre composé vers la même date, par le même auteur, contre le juif Tryphon, le traité apologétique de Tatien, son disciple, ceux d'Athénagore, des environs de 177, de saint Théophile d'Antioche, édité vers le même temps, les fragments d'Hégésippe, probablement un peu plus anciens, la *Lettre à Diognète*, parue vers le milieu du IIe siècle, les premiers livres de l'ouvrage de saint Irénée, *Contre les hérésies*, et son opuscule récemment retrouvé, *Exposé de la prédication apostolique*, édités vers la fin du IIe siècle.

Le lecteur français pourra consulter sur ces ouvrages : P. Godet et C. Verschaffel, *Les Pères de l'Eglise* (traduction refondue de l'ouvrage allemand de O. Bardenhewer), 3 in-8°, Paris, Bloud, 1905 (t. I); J. Tixeront, *Histoire des dogmes*, t. I, Paris, Lecoffre, 1906.

8. Texte conservé par Eusèbe, *Histoire ecclésiastique*, l. IV, c. ii.

9. *Epître aux Tralliens*, c. ix et x.

10. *Epître aux Philippiens*, c. ii, n. 2; c. vii, n. 2; c. viii-ix.

11. Nombre de textes bibliques, utilisés par le pseudo-Barnabé, s. Justin, s. Irénée, Tertullien, s. Cyprien,

s. GRÉGOIRE de Nysse, inclinent à penser qu'il a dû exister très anciennement une sorte de « Recueil de témoignages contre les Juifs », librement remanié plus tard. Voir sur ce sujet une note de M. Rendel HARRIS, dans *Expositor*, 1909, t. VIII, p. 63-71, et sur le livre *Testimonies* (Cambridge, 1916), où il a plus tard développé cette idée, A. D'ALÈS, dans *Recherches de science religieuse*, 1917, t. VIII, p. 308 sq.

L'existence séparée d'un tel recueil n'est qu'une hypothèse. Qu'on l'admette ou qu'on la rejette, on doit toutefois le concéder, l'emploi des textes prophétiques pour prouver que *tout avait été prédit* présuppose comme incontestable que *tout avait été réalisé*.

12. Sur les systèmes gnostiques, voir Mgr L. DUCHESNE, *Histoire ancienne de l'Eglise*[3], Paris, 1907, t. I, c. IX, p. 153 sq.; texte reproduit dans A. D'ALÈS, *Dictionnaire apologétique de la foi catholique*, 1911, t. II, p. 298-312.

Nous regrettons de ne pouvoir adopter en nombre de points les conclusions de M. E. DE FAYE, *Gnostiques et Gnosticisme*[2], Paris, Geuthner, 1925. Les motifs de nos réserves coïncident pour la plupart avec ceux qu'ont exprimés deux critiques protestants de premier rang, M. A. von HARNACK, dans la *Theologische Literaturzeitung*, 1908, col. 10 sq., et F. LOOFS, dans la même revue, 1926, col. 367 sq.

13. *Philosophoumena*, l. VII, n. 27.

14. *Des prescriptions*, c. XXVII; s. IRÉNÉE, *Contre les Hérésies*, l. I, c. VIII, n. 1, cf. c. XXVII, n. 4. ORIGÈNE dit bien que les Valentiniens ont corrompu les Ecritures, mais il vise les disciples et non le maître; *Contre Celse*, l. II, n. 27.

15. Sur les documents juifs, voir spécialement L. DE GRANDMAISON, *Jésus-Christ*, 2 vol., Paris, Beauchesne, 1928, t. I, l. I, c. I, p. 7-11; t. II, c. III, p. 144-151.

16. Sur le témoignage de Fl. JOSÈPHE, voir L. DE GRANDMAISON, même livre, t. I, p. 189-194, — sur les arguments des auteurs récents qui défendent l'authenticité du fameux passage des *Antiquités*, notre exposé, dans les *Etudes*, 1915, t. CXLIII, p. 251-265.

17. H.-L. STRACK, *Jesus, die Häretiker und die Christen nach den ältesten jüdischen Angaben*, Leipzig, 1910, p. 37.

18. *Dialogue contre Tryphon*, n. 108; cf. n. 17. Peut-être toutefois cette assertion est-elle inspirée de *Matthieu*, XXVIII, 12-15.

19. L'assertion de s. JUSTIN, *Dialogue*, n. 69, est peut-être inspirée des évangiles (*Matth.*, XII, 24; IX, 34; *Marc*, III, 22; *Luc*, XI, 15), mais celles d'ORIGÈNE répondent sûrement à

des accusations indépendantes; *Contre Celse*, l. I, n. 6, 28, 38; l. II, n. 43-53. Même allusion dans les *Actes* du martyr PIONIUS (+ 250), *Acta Sanctorum* (éd. 1863), Février, t. I, p. 45.

20. ORIGÈNE, *Contre Celse*, l. I, n. 28, 32, 33. Cf. STRACK, *Jesus*, p. 11 sq., 26 sq.; L. DE GRANDMAISON, *Jésus-Christ*, t. II, p. 144-151. Sur les *Toledoth Jeshu*, ibid., t. I, p. 11.

21. DOSITHÉE se donne comme le Messie; ORIGÈNE, *Contre Celse*, l. I, n. 57, PG, t. XI, col. 765; *Comm. sur s. Matthieu*, n. 33, PG, t. XIII, col. 1643; *Sur s. Luc*, homélie XXV, *ibid.*, col. 1866.

22. DOSITHÉE se dit fils de Dieu; ORIGÈNE, *Contre Celse*, l. VI, n. 11, PG, t. XI, col. 1308.

23. ORIGÈNE, *Commentaires sur s. Jean*, t. XIII, PG, t. XIV, col. 445.

24. S. JUSTIN, 1re *apologie*, n. 26; *Dialogue*, n. 120 fin.

25. S. IRÉNÉE, *Contre les hérésies*, l. I, c. XXIII, n. 1.

26. M. E. DE FAYE, *Gnostiques et Gnosticisme*[2], p. IV, c. VI, p. 430-432, rejette SIMON le magicien parmi « les gnostiques de la légende ». A l'encontre, voir E. RENAN, *Les Apôtres*, Paris, 1866, c. XV, p. 266-277; p. 153, note 1; A. von HARNACK, *Lehrbuch der Dogmengeschichte*[4], in-8°, Tubingue, 1909, t. I, p. 270, note 1. Nous nous rallions aux conclusions de M. L. CERFAUX, dans *Recherches de science religieuse*, 1925, t. XV, p. 489-511; 1926, t. XVI, p. 5-20, et de M. J. LEBRETON, *Les origines du dogme de la Trinité*, t. II, Paris, Beauchesne, 1928, l. II, c. I, p. 88-93.

27. Certains historiens, depuis BAUR, traitent volontiers ces divers personnages, DOSITHÉE, SIMON, SATORNIL, MÉNANDRE, de légendaires. Le procédé est vraiment plus expéditif que critique. Le détail de ces systèmes théologiques présente, il est vrai, de grandes obscurités; mais ce ne peut être une raison pour rejeter en bloc tout ce que l'antiquité nous a transmis à leur sujet. Du point de vue qui nous occupe, ces détails sont d'ailleurs de médiocre importance, puisque nous cherchons seulement à savoir dans quelle mesure ces hérétiques ont cru à l'existence de Jésus, à ses miracles, à sa mission surnaturelle, à sa divinité.

28. E. RENAN, *Vie de Jésus*[13], Paris, 1867, c. XXVIII, p. 463 sq.; *Les Apôtres*, Paris, 1866, c. XV, p. 262 sq. Sur la « conspiration du silence » chez les auteurs païens, G. BOISSIER, *La fin du paganisme*[3], 2 vol., Paris, 1898, t. II, l. V, c. II, p. 201-212.

29. S. Justin, *Apologie I*, n. 26; s. Irénée, *Contre les hérésies*, l. I, c. xxiii; l. II, c. xxxi, n. 2; c. xxxii, n. 3.

30. Sur les basilidiens, s. Irénée *ibid.*, l. I, c. xxiv, n. 5; sur les carpocratiens, l. I, c. xxv, n. 3; l. II, c. xxxi, n. 2; sur les marcosiens, l. I, c. xiii sq.

31. Ce qui nous porte à craindre que nous n'ayons pu déterminer chez nos auditeurs une pleine conviction, ce n'est nullement la faiblesse ou l'insuffisance des preuves que nous avons alléguées, mais la complexité même d'une démonstration qui repose sur *l'accord substantiel* de témoins en *désaccord sur nombre de points* et la concision avec laquelle nous avons dû procéder. Sur la méthode, le lecteur pourra consulter notre *Etude comparée des religions* (Paris, Beauchesne, t. II), Appendice : La démonstration par convergence d'indices probables. Il voudra bien, de plus, considérer l'extrême gravité des faits que nous avons dû résumer parfois en quelques mots (par exemple, sur la résurrection du Christ, l'accord des marcionites, des premiers gnostiques, et de toutes les églises orthodoxes, judéo-chrétiennes, hellénistiques ou autres).

Si l'on était tenté d'objecter qu'il est impossible de prouver, comme nous en déclarons l'intention au début de cette conférence, « la substance des évangiles, sans les évangiles », puisque, en fait, bien des témoins que nous citons se sont servis des évangiles, on observera : 1° qu'un bon nombre de ces témoins n'ont fait aucun usage de ces textes; tels les païens, les Samaritains, les Juifs (surtout en ce point très grave qu'ils sont incapables de produire contre les évangiles aucune réfutation digne d'attention), les communautés chrétiennes du tout premier âge (voir III[e] conférence, III[e] partie), saint Paul enfin (voir IV[e] conférence); 2° que ceux qui ont fait usage des évangiles, au moins à cette époque primitive et quant aux événements principaux dont il s'agit pour l'instant, avaient d'autres sources d'information (les témoins oculaires des premiers temps et les traditions primitives des églises les plus anciennes) et qu'ils n'auraient sûrement accordé aux évangiles aucun crédit, s'ils les avaient trouvés en contradiction avec ce qu'ils savaient par ailleurs (surtout si les évangiles, comme l'affirment les critiques rationalistes, ont été publiés tardivement, par des compilateurs sans autorité) : celui qui admet le récit d'un livre, parce qu'il le trouve conforme à ses renseignements personnels, en fait, même lorsqu'il se sert du livre, n'en croit qu'à ses propres sources d'information.

III[e] Conférence

LE TÉMOIGNAGE DES ÉGLISES ORTHODOXES

3 Mars 1929

Ecclesia Dei vivi columna et fundamentum veritatis.

L'Eglise du Dieu vivant est la colonne et la base qui soutiennent la vérité.

Tim., III, 15.

Eminence,
Messeigneurs,
Messieurs,

Tandis que nous parcourions, dimanche dernier, les diverses régions du monde gréco-romain, demandant successivement aux ennemis du Christ, à ses amis, aux indifférents de nous renseigner sur sa vie, sa doctrine et son œuvre, nous avons traité en suspects les représentants des églises orthodoxes.

Suspects, ils le sont, certes, au regard de la libre pensée.

Ils le sont aussi, très justement, à quiconque, sans exclure d'emblée de l'histoire tout fait merveilleux ou simplement anormal, est résolu à n'en admettre aucun, à moins de preuves péremptoires.

Vous en conviendrez cependant : envers ces églises, par le seul fait que nous n'avons accordé

à leur déposition qu'une attention fort sommaire, nous avons été quelque peu injustes.

Les premiers résultats de notre enquête leur ayant été, malgré tout, très favorables, il est indispensable de les interroger avec plus de soin. Aujourd'hui donc, nous nous occuperons d'elles exclusivement.

Plusieurs ont été fondées par les apôtres et les premiers disciples. Les événements qui se déroulèrent à Jérusalem furent bientôt annoncés de pays en pays par ces milliers de Juifs qui venaient chaque année assister aux fêtes de la Pâque. De plus, avant même que les Douze eussent quitté la Ville Sainte, de nombreux convertis entreprirent de prêcher la foi nouvelle. Les lois antiques de l'hospitalité favorisaient leurs voyages. Renan est allé jusqu'à dire : « Otez l'hospitalité orientale; la propagation du christianisme serait impossible à expliquer ». Dès l'année 64, d'après Tacite, Rome peut fournir « une foule considérable » de martyrs. Vers 111, Pline le jeune, gouverneur de Bithynie, avertit l'empereur Trajan que « la superstition chrétienne » gagne non seulement les villes, mais les bourgs et les campagnes; il s'effraie du nombre de gens contre lesquels il peut être obligé de sévir. A la fin du IIe siècle, saint Irénée de Lyon signale des communautés dans toutes les provinces de l'Empire[1]. Dispersées, mais unies, elles n'ont, dit-il, qu'une seule âme, un seul cœur, une seule voix : *unam animam, unum cor, unum os.* Elles forment, par leur ensemble, la « Grande Eglise » ou, comme on la nomme déjà, « l'Eglise Catholique ».

Pour comprendre quelle autorité vraiment excep-

tionnelle revient au témoignage de ces suspects, si vous le voulez, Messieurs, nous examinerons successivement : ce que leur coûtait leur adhésion à la foi chrétienne, — le culte qu'ils professaient pour la tradition, — enfin, leur accord absolu en tous pays.

Sacrifices acceptés, respect de la tradition, unanimité parfaite, ces trois notes distinctives nous dispensent de réclamer pour eux l'indulgence; ils n'ont besoin que d'une chose : la justice. En toute rigueur de critique, nous allons discuter leur cas.

I. LES SACRIFICES ACCEPTÉS

J'ai parlé de sacrifices. Vous avez deviné que je faisais allusion au martyre, que j'allais rappeler la pensée de Pascal, si souvent citée par les apologistes : « Je crois les histoires dont les témoins se font égorger. » Oui, nous traiterons du martyre d'abord.

Une croyance affirmée, après mûre délibération, sous la menace de la mort, est tout autre chose qu'une opinion admise au hasard, suggérée par l'imagination, sans prévision d'aucun risque, ou commandée par des calculs intéressés. Or, à cette profession solennelle de leur foi, une foule d'orthodoxes se sont décidés allégrement. Ignace d'Antioche, conduit à Rome pour y être livré aux bêtes, écrit au cours de son voyage aux diverses églises d'Asie, pour leur recommander de rester fidèles à l'enseignement apostolique : « C'est de grand cœur que je meurs pour Dieu, leur dit-il. Que vos prières n'y mettent pas obstacle!

Laissez-moi devenir la pâture des fauves[2]. C'est maintenant que je commence vraiment à être le disciple de Jésus[3]. » En 155, Polycarpe de Smyrne refuse d'adorer César. Pressé d'apostasier, il répond : « Le Christ, voilà quatre-vingt-six ans que je le sers; jamais il ne m'a donné sujet de plainte; comment pourrais-je blasphémer mon roi et mon sauveur[4]! » Les martyrs de Lyon, en 177, sont soutenus dans leur constance par la vue de Blandine crucifiée, qui leur rappelle le supplice de leur Maître; ils convertissent dans leur prison les renégats qui ont cédé. Lorsque les tortures reprennent, le médecin Alexandre les encourage de la voix et du geste, jusqu'au moment où la foule furieuse exige qu'on le saisisse. Il se proclame chrétien et meurt avec ses frères[5]. Combien d'autres scènes sublimes seraient à rappeler qui ont forcé l'admiration des païens eux-mêmes, Gallien, Epictète, Marc-Aurèle, l'empereur philosophe et persécuteur!

Sans doute, Messieurs, ce que les martyrs ont attesté devant leurs bourreaux, ce n'est pas expressément et directement la vérité des faits évangéliques, mais leur horreur pour les dieux du paganisme, leur foi en la divinité de Jésus, leur invincible espérance de recevoir, pour prix de leur sang, une part de sa gloire durant l'éternité. Mais croyez-vous qu'ils eussent accepté si facilement la mort, s'ils avaient conçu le moindre doute sur l'existence du Sauveur, sur sa passion douloureuse, dont le souvenir les enflammait, sur ses miracles, ses prophéties, sa résurrection, qu'on leur avait présentés, avec ses affirmations explicites sur ses prérogatives divines, comme les preuves

authentiques de sa puissance infinie? Le lien le plus intime unissait leur foi à l'histoire. C'est pourquoi, réfutant les docètes, au jugement desquels, la matière étant mauvaise, Jésus ne pouvait avoir possédé un corps réel, Ignace remarquait : « S'il n'a souffert qu'en apparence, pourquoi donc, moi, me suis-je livré à la mort, au feu, au glaive et aux bêtes [6]? » La plupart de ces hérétiques au contraire se jugeaient dispensés de souffrir dans leur corps de chair et d'os [7].

Les marcionites et les valentiniens, objecterez-vous peut-être, eurent aussi leurs martyrs ! A tout le moins, Messieurs, prétendaient-ils en avoir fourni un grand nombre; mais à peine avons-nous quelques renseignements sur l'un ou l'autre [8]. Toutefois, quand leur assertion serait exacte, puisqu'il s'agit pour l'instant non des spéculations théologiques, mais des faits que l'Eglise et ses apologistes leur donnaient pour fondement, prouverait-elle autre chose que leur commune conviction à l'égard des actes et de la dignité suréminente de Jésus-Christ? De vrai, valentiniens et marcionites, nous l'avons dit, admettaient la vérité de l'histoire évangélique et le caractère transcendant du Messie.

Avant de mourir pour une révélation qu'on affirme toute récente, on réfléchit. Ne fallait-il pas que celle de Jésus apparût irrécusable, pour qu'à l'épreuve du fer et du feu le courage des fidèles ne faiblît pas?

Ces victimes, vais-je donc les évoquer de leur tombe et les adjurer de vous expliquer le secret de leur constance ? Debout les martyrs ! Montrez les instruments de vos supplices et vos plaies sai-

gnantes. Dites-nous pourquoi vous avez accepté la foi du Christ, pourquoi vous lui êtes restés fidèles jusqu'à la mort! Dites-nous... — Non, Messieurs ; j'éviterai avec soin ces développements trop faciles, tout d'abord parce que je les crois inutiles auprès de vous. Vous demandez des raisons, non des déclamations. La raison a été donnée. Il suffit. Il me semble en outre plus opportun d'attirer votre attention sur des sacrifices aussi graves, dont on parle souvent beaucoup moins.

Les voici. A la lettre de Pline que nous avons déjà citée, l'empereur Trajan avait répondu : « Ne recherchez pas les chrétiens; si on les dénonce et si on les convainc, punissez-les ». Hadrien, un peu plus tard, interdit de céder à la pression des foules et de recevoir des dénonciations anonymes; il enjoignit même de châtier les gens qui ne pourraient prouver leur accusation; mais, sous ces réserves, qui nous laissent deviner de terribles injustices, il maintenait contre les chrétiens les mêmes rigueurs. Ces rescrits ne furent jamais rapportés. Ainsi, même en dehors des époques où la fureur païenne se déchaînait plus violente, la seule profession de leur foi suffisait à faire planer sur la tête des fidèles la menace constante du martyre. Les pasteurs de l'Eglise le savaient. Rappelant à leurs ouailles les persécutions annoncées par le Christ, ils insistaient sur le devoir de mourir plutôt que de renier son nom.

Vous semble-t-il, Messieurs, que cet état de choses favorisât vraiment ce que Pline appelle « la contagion de la superstition chrétienne », que la prédication de la Grande Eglise, comme une mélo-

pée délicieuse, dût éveiller uniquement dans les âmes de vives consolations et d'immenses espoirs? On l'aurait acceptée sans discussion, sans preuves! Non, n'est-ce pas? La moindre expérience de la vie vous aura permis de constater qu'on demande en général double raison avant d'accepter double charge. Si jamais, comme je veux le croire, vous n'avez senti monter à votre front le rouge du respect humain, vous ne pouvez ignorer du moins combien d'âmes y sont sensibles. Si jamais vous n'avez retenu sur vos lèvres, par un motif d'intérêt, l'expression sincère de la vérité, des exemples trop fréquents vous auront appris ce que peut obtenir la crainte d'un sourire, la peur de perdre une place. Si vous en doutiez, permettez-moi de vous dire que les pires adversaires de notre foi le savent bien. Les persécuteurs et les néophytes des premiers siècles, chacun pour leur compte, veuillez le croire, ne l'ignoraient pas davantage.

Pour que la menace du martyre fût sentie de tous, il fallait évidemment que le glaive, le feu ou les bêtes eussent fait des victimes. Ils en ont fait souvent, cruellement. Dès lors, il est plus grave, ce semble, que des millions de païens, en dépit des supplices prévus, aient embrassé la foi chrétienne, qu'il ne l'est de pouvoir compter quelques centaines de martyrs de plus. Ces lignes que saint Justin adressait aux empereurs: « Je m'attends à ce que tel de mes adversaires, qui ignore tout du christianisme, comme je l'en ai convaincu, comme je m'offre à le prouver en votre présence, me fasse attacher au poteau; mais j'écris, parce que seuls nous sommes capables de fournir de notre foi une démonstration[9] », ces lignes dont nous

trouvons en somme l'équivalent chez tous les écrivains ecclésiastiques de cette époque, constitueraient une preuve manifeste de sa réflexion et de sa conviction, dès lors un témoignage historique du plus haut intérêt, alors même qu'il ne les aurait pas scellées de son sang. Nous pouvons en dire autant de l'adhésion donnée à la foi de la Grande Eglise, par un si grand nombre de fidèles, malgré les persécutions.

Poussons plus loin, Messieurs; la psychologie la moins contestable nous y autorise.

Le martyre est un acte héroïque; mais il dure quelques secondes, quelques jours au plus; la vie chrétienne par contre, au milieu d'une société à l'activité de laquelle on ne pouvait s'associer sans rencontrer à chaque instant les rites idolâtriques et les vices éhontés du paganisme, exigeait alors, à plus d'un égard, un héroïsme constant. Se convertir, à pareille date, c'était s'interdire toute participation à bien des cérémonies officielles, s'exposer à déchaîner contre soi, dans sa propre famille, les plus douloureuses vexations, renoncer enfin à une liberté de mœurs que la coutume autorisait sans scrupule. Ce n'est pas sans raison que tous les écrivains ecclésiastiques ont insisté sur la chasteté que le Christ exige de ses serviteurs.

N'est-ce rien que de tels sacrifices? Croyez-vous qu'on se décide à les accomplir, avant de les avoir vus de tous points nécessaires?

Il est étrange assurément que ces difficultés morales soient à peine prises en considération par nombre de critiques : dans la vie quotidienne elles constituent des obstacles souvent insurmontables;

dans ces reconstructions historiques qu'on nous oppose, il en est à peine question. La diffusion de la foi catholique serait en tout assimilable à celle des rêveries gnostiques. L'instinct religieux, les fantaisies philosophiques de quelques individus, la crédulité du temps suffiraient uniformément à expliquer leur succès. Non vraiment! Dans le crépuscule, Messieurs, toutes les silhouettes lointaines se ressemblent; quand le soleil se lève, où l'on avait cru voir un homme on reconnaît parfois un tronc vermoulu; les physionomies se distinguent, les unes banales, d'autres déformées par le vice, d'autres rayonnantes d'intelligence et de loyauté. Ainsi en va-t-il à distance de toutes les sectes. Regardez mieux, je vous prie. Les valentiniens déclarent la pratique du bien nécessaire pour le commun des chrétiens, inutile pour les adeptes de leur gnose : quoi qu'ils fassent, la semence divine qu'ils portent en eux leur assure l'immortalité [10]. A leur exemple, les marcosiens s'attribuent une science supérieure à celle des apôtres; élevés par elle au-dessus de toute vertu, ils revendiquent une liberté absolue et se signalent par leur luxure [11]. Les disciples de Carpocrate prétendent que la distinction du bien et du mal n'est qu'une opinion humaine, que la foi et la charité suffisent au salut : tout leur est licite de ce que le vulgaire appelle impiété ou impureté [12]. Bref, il « ressort clairement des textes, dit un auteur peu suspect, qu'il a existé, dès le IIe siècle, un groupe considérable de gnostiques qui ont érigé en principe l'extrême immoralité [13] ». Serait-il tolérable, Messieurs, qu'on accordât même crédit à ceux qui cherchaient dans la révélation chrétienne l'excuse de leur dévergon-

dage et à ceux qui se déclaraient contraints par elle à brider leurs instincts? De telles nuances peuvent échapper à certains critiques; mais le bon sens vulgaire en juge d'autre sorte. Si la prédication de la Grande Eglise est parvenue à substituer aux mythes et aux mœurs lubriques du paganisme l'histoire incroyable et les lois sévères de l'Evangile, n'est-ce pas, pour une très large part à tout le moins, parce qu'elle a su réunir en sa faveur ces deux preuves dont il est difficile de dire laquelle a le plus de poids : la mort joyeuse de ses martyrs et la vie pure de ceux qu'elle avait convertis?

Voilà, Messieurs, en quelques mots, la vérification prudente et la conviction réfléchie qui caractérisent le témoignage des orthodoxes et, pour autant, l'autorité qui lui vient des sacrifices prévus et acceptés par eux avant de le rendre : acceptation de la mort chez les martyrs, chez tous les fidèles, acceptation de persécutions plus ou moins imminentes et d'obligations morales odieuses à leurs passions comme aux nôtres.

II. LE CULTE DE LA TRADITION

Le second trait qui distingue les orthodoxes est leur culte de la tradition : au milieu de religions mythologiques, fondées sur des légendes qui se perdent dans la nuit des temps, leur église ose faire appel à une révélation toute récente et publique ; au milieu des sectes chrétiennes syncrétistes, toujours prêtes à conclure avec les philosophies régnantes de multiples compromis, elle

proclame seule, avec la dernière insistance, qu'aux enseignements reçus de son fondateur, pas plus qu'à l'exposé authentique de ses faits et gestes, nul n'est en droit de rien changer.

Invoquer l'histoire, direz-vous, poser en règle suprême son respect absolu, condamner avec sévérité quiconque s'en affranchit, le beau mérite! Le « conservatisme » n'exige aucun don éminent de l'intelligence; il peut se rencontrer même chez des esprits singulièrement étroits! — Assurément, Messieurs; mais dans le problème qui nous occupe, vous en conviendrez, le conservatisme nous apporte les plus sûres garanties que nous puissions désirer : un philosophe ne peut se contenter d'un simple récit ; il doit — c'est son rôle — expliquer les événements, les rattacher à des lois générales, à une synthèse spéculative; mais, au regard de la critique historique, le témoin le meilleur, le plus sûr, n'est-il pas de beaucoup celui qui a pour devise : « Les faits, rien que les faits? ». Or, la Grande Eglise n'exprime pas autre chose, quand elle se réclame de « la tradition ». Le tout est de savoir si c'est là chez elle une simple manière de parler, voire une ruse habile, ou tout au contraire la règle absolue de sa conduite.

En fait, pour que nous soyons assurés d'apprendre d'elle ce que furent exactement la vie et la doctrine de Jésus, deux conditions sont indispensables : il faut, à la fois, que son culte de la tradition soit *rigoureux,* dès lors reconnaissable à des signes non équivoques, *et primitif,* c'est-à-dire en pleine vigueur dès l'origine du christianisme. Il a bien ces deux caractères, vous allez le voir.

Sa rigueur, que nous étudierons tout d'abord, nous est garantie par un ensemble de preuves très significatives : les recommandations réitérées de veiller à l'orthodoxie, la conduite prescrite à l'égard des hérétiques, les luttes ardentes contre les nouveautés, l'usage des lettres de communion. J'essaierai de vous les résumer brièvement.

Voici tout d'abord des formules d'autant plus dignes d'attention qu'elles sont plus neuves dans la littérature religieuse : « Gardez la tradition, la règle ou le canon de la foi! Tenez-vous en à la doctrine des apôtres, sans rien ajouter, sans rien retrancher! Fuyez les nouveautés et les vaines spéculations! » Elles reviennent à satiété dans les écrits des orthodoxes. Nettes, incisives, elles semblent le mot de passe de leurs communautés.

Il en est de plus strictes : celle-ci par exemple qu'on fait remonter jusqu'à saint Paul : « Après une ou deux réprimandes, rompez toute relation avec les hérétiques [14] », — celle de saint Jean : « Ne saluez même pas les hérétiques [15] », — et cette autre qu'emploie saint Ignace d'Antioche : « Si l'on vous expose des doctrines qui altèrent la foi des apôtres, bouchez-vous les oreilles [16]! »

Ces consignes sévères étaient gardées par les plus fervents. La recommandation de se boucher les oreilles pour éviter d'entendre des propos hétérodoxes, par exemple, semble avoir été pratiquée par certains à la lettre. Ainsi faisait, d'après saint Irénée, qui le connut dans son enfance, saint Polycarpe de Smyrne [17]. Saint Jean, disait-on, avait quitté les bains publics d'Ephèse, pour ne pas s'y rencontrer avec Cérinthe, de peur que l'édifice ne s'écroulât sur lui; le même Polycarpe, aussi zélé

pour l'orthodoxie, aurait répondu à un autre hérétique, Marcion, qui lui demandait s'il le reconnaissait : « Oui, je te connais, premier-né de Satan [18] ! » Mettez que ces dernières anecdotes soient légendaires; toujours est-il qu'elles supposent et entretiennnt une fidélité scrupuleuse à la foi commune. Au surplus, le vieil évêque Polycarpe, dans sa lettre aux Philippiens, traite du même nom tous les fauteurs de nouveautés [19].

Des épithètes à peine plus clémentes foisonnent dans tous les écrits primitifs : lettres, traités d'édification, apologies. « Il est, dit saint Justin, de nombreux hérétiques qui se font appeler chrétiens; mais nous n'avons relation avec aucun d'eux, sachant que ce sont des gens sans dieu, sans piété, sans justice, sans loi [20] ».

Telles de ces expressions sont trop sévères; la charité chrétienne, sans aucun doute, doit être la première à blâmer ce qu'elles ont d'excessif; mais ces excès mêmes, Messieurs, manifestent à l'évidence l'extrême susceptibilité des écrivains ecclésiastiques; ils rendent d'autant moins vraisemblable qu'aucun d'eux se soit jamais permis d'altérer l'enseignement de ses devanciers ou de présenter comme traditionnel un dogme que l'accord général n'aurait pas garanti.

Il en faut dire autant des écrits polémiques dirigés contre les hérésies. Dès le second siècle, ils constituent une littérature abondante, dont on chercherait en vain l'équivalent chez les sectes de la même époque. La philosophie profane a bien ses doxographes qui *cataloguent* les opinions des diverses écoles; les héréséologues de la Grande Eglise *réfutent* avec fermeté toutes les erreurs,

en s'appuyant sur l'Ecriture et sur la tradition [21].

Les églises de leur côté, pour prévenir la diffusion des nouveautés, prenaient la précaution de munir de certificats d'orthodoxie les voyageurs ou les prédicateurs qu'elles envoyaient en d'autres régions : ces écrits s'appelaient « lettres de communion ». Les communautés éloignées en échangeaient de semblables, soit pour attester leur accord, soit pour s'avertir des doctrines qu'elles condamnaient et des individus qu'elles excommuniaient [22].

Ainsi, Messieurs, le petit troupeau du Christ, *pusillus grex,* dès les premières années de son existence, manifeste une vitalité surprenante. Favorisé par les relations commerciales et par les lois de l'hospitalité, il essaime dans toutes les directions, en Asie, en Egypte, en Grèce, en Italie, en Gaule, en Numidie. Très tôt, nous l'avons vu, les idées évangéliques de Fils de Dieu, de rédemption, d'adoption divine provoquent les spéculations les plus audacieuses. En diverses régions, des penseurs cherchent à accommoder la foi chrétienne aux thèses philosophiques qu'ils préfèrent, notamment à celle d'éons ou d'anges intermédiaires entre le dieu ineffable et la misérable humanité. On les admoneste; s'ils s'obstinent dans leurs conceptions, on les expulse. Les excommuniés se font chefs d'écoles; ils séduisent parfois de nombreux fidèles. On n'en a cure. Jamais, au grand jamais, il ne semble venir à la pensée des pasteurs d'utiliser ce qui reste dans ces âmes d'attachement sincère au Sauveur et d'opposer au bloc païen, en vue d'une victoire plus rapide, un bloc chrétien. Il n'est pas plus difficile à Dieu,

ils le savent, de gagner la terrible bataille avec une poignée d'hommes qu'avec une armée formidable[a]. Le Tout-Puissant n'a que faire du nombre; ce qu'il réclame c'est la fidélité à son Christ. De fait, les groupes dissidents s'étiolent les uns après les autres et la foi qui triomphe est celle de ces intransigeants, qui ont subi les coups des persécuteurs sans révolte, accepté les séparations les plus cruelles sans compromis et, depuis la première étape de leur route, n'ont cessé de répéter leur mot de passe: « La foi des douze! » ou, comme dira saint Irénée : « La vraie gnose, c'est l'enseignement des apôtres[23] ».

Depuis la première étape, ai-je dit. Vous me reprocherez peut-être, Messieurs, de l'avoir affirmé trop vite. Il vous semble prouvé que le culte de la tradition, dans la Grande Eglise, a été aussi *rigoureux* qu'il pouvait l'être; mais vous vous demandez encore peut-être s'il est bien sûr que ce conservatisme sévère soit vraiment, comme nous le disions tout à l'heure, *primitif*.

La question doit être examinée, en effet, car elle est d'un exceptionnelle gravité. Si cet esprit est d'apparition tardive, des altérations sont demeurées possibles au premier âge du christianisme; s'il date au contraire de sa naissance même, le témoignage de la Grande Eglise prend une valeur hors de pair.

Insistons quelque peu, Messieurs. Vous allez comprendre pourquoi ce point est si débattu.

Nombre de critiques, rationalistes ou protes-

a. I Rois, XIV, 6.

tants de l'école libérale, se refusent à admettre que Jésus ait transmis à ses apôtres autre chose qu'un sentiment. Ils accusent dès lors le catholicisme d'une double déformation, à savoir d'avoir introduit une théologie abstraite et d'avoir donné à cette doctrine un caractère immuable et obligatoire, bref d'avoir fait du christianisme une orthodoxie, alors qu'il n'était qu'une vie, une piété. Or, comme une tradition ferme suppose un objet précis, si le culte de la tradition remonte jusqu'aux tout premiers disciples du Christ, sur ces deux points les faits apportent à ces théories le démenti le plus formel; le catholicisme au contraire reçoit une justification éclatante.

Qu'en est-il au juste?

L'un des chefs principaux de l'école libérale allemande se voit obligé de reconnaître que l'idée de tradition est fort ancienne, *uralt;* mais il déclare que ses origines demeurent obscures; il estime qu'elle s'est développée surtout sous l'influence des gnostiques, car il est certain que ces hérétiques, en qui il veut voir les premiers théologiens, se réclament fréquemment de la tradition [24].

A cette thèse nous pouvons de suite, Messieurs, reconnaître une part de vérité. Selon toute vraisemblance en effet, les audaces doctrinales des hérétiques ont dû porter la Grande Eglise à articuler avec plus de force la règle de la tradition, comme les persécutions pour leur part ont dû contribuer à resserrer entre les fidèles les liens de la charité et leur attachement à la foi; mais cette règle, comment les hérétiques en général et les gnostiques en particulier l'auraient-ils, à proprement parler, inventée et imposée?

Le cas qu'ils en font apparaît nettement dans les libertés qu'ils prennent à son égard. S'ils suivaient fidèlement une tradition quelconque, ils seraient tous d'accord. Or, comme nous le dirons incessamment, les grands faits évangéliques mis à part, ils professent, dans chacune de leurs sectes, les doctrines les plus divergentes.

Certains d'entre eux d'ailleurs autorisent leurs innovations par la parole du Christ: « Cherchez et vous trouverez [25] ». Comme si, répliquent les orthodoxes, après la prédication des Douze, la vérité était encore à trouver!

D'autres gnostiques invoquent des traditions ésotériques : les spéculations étranges qu'ils préconisent auraient été transmises en secret à quelques intimes, par l'un ou l'autre des apôtres. L'artifice est manifeste. Les orthodoxes l'ont dénoncé avec vigueur : par cette voie incontrôlable, les pires fantaisies auraient pu corrompre la foi commune [26].

Que d'une manière ou d'une autre les hérétiques en appellent à la tradition des apôtres, comment s'en étonner, en fin de compte? De la même manière ils se sont servis des évangiles canoniques, seuls écrits qu'ils aient pris soin de commenter, à l'exclusion des évangiles apocryphes. Le beau miracle, dit Tertullien, que, dans une église appuyée sur les Ecritures, ils aient cherché un appui dans les Ecritures [27]! Tout de même, quelle merveille si, dans une église étonnamment attachée à la tradition, ils ont essayé d'introduire leurs nouveautés en abusant de ce nom vénérable! Par cette ruse font-ils autre chose que rendre hommage à l'autorité dont jouit déjà la règle de foi qu'on invoque-

ra contre eux, pour les condamner : la tradition!

Au surplus, que cette règle ne vienne pas d'eux, la meilleure preuve en est qu'elle est formulée avec la dernière rigueur, avant eux, dès les premiers écrits que nous puissions atteindre [28].

L'origine en est obscure, observe-t-on. Ce n'est pas assez dire; elle est plutôt incompréhensible, si l'on admet l'hypothèse rationaliste. Si Jésus n'a pas été le maître incomparable qui s'impose par le charme de sa personne, comme par son accent d'autorité et par ses prodiges, s'il n'a rien enseigné à ses disciples, d'où pourraient venir en effet, au milieu des religions adogmatiques de cette époque, les dogmes que nous rencontrons dans toutes les communautés de la Grande Eglise et le caractère obligatoire, absolu qu'on leur attribue? Dans le cas contraire, tout devient fort clair.

Un homme acquiert sur son entourage un tel ascendant qu'on l'estime envoyé de Dieu, bien plus, Fils de Dieu. Et vous jugeriez étrange que, parmi ses disciples immédiats et ses intimes, il s'en rencontre au moins quelques-uns pour retenir ses paroles comme de l'or pur, pour accepter la mort plutôt que d'en laisser perdre une parcelle? Mêler cet or aux scories des doctrines humaines, en pouvaient-ils admettre la pensée, ces enthousiastes de la première heure? Se pourrait-il qu'il ne se soit trouvé parmi eux personne pour faire passer sa conviction dans d'autres âmes, et pour leur dire, comme les coureurs antiques dans la course aux flambeaux, au moment où le dépôt sacré tombait de ses mains défaillantes : « Prenez-le! Gardez-le! Sauvez-le! » Mais ils l'ont fait, Messieurs, puisqu'ils ont persuadé à leurs succes-

seurs d'accepter le martyre. On ne meurt pas pour la parole d'un homme; mais on s'immole avec joie pour la parole d'un Dieu. Une logique intime et très simple unit entre elles ces trois idées : divinité du Christ, culte de la tradition, obligation du martyre.

Si je ne m'étais imposé, pour l'instant, de ne pas interroger les évangiles, je pourrais vous apporter sur ce point de bien autres lumières. Veuillez attendre quelque peu, Messieurs. La source lointaine d'où provient la mentalité que nous venons d'étudier, je vous la montrerai dans notre dernière conférence de cette année[29]; mais déjà sans doute vous admettrez cette conclusion comme certaine : les données authentiques de l'histoire doivent se trouver dans la société à laquelle, dès l'origine et avec une telle rigueur, s'est imposé le culte de la tradition.

Au surplus, par une autre voie, nous pourrons établir, dès aujourd'hui, que ces deux dogmes, divinité du Christ, caractère obligatoire de l'enseignement des Douze, ne sont pas seulement anciens, mais primitifs, comme la loi et la pratique du martyre. Il nous suffira de considérer un dernier trait : l'unanimité des églises orthodoxes.

III. UNANIMITÉ DU TÉMOIGNAGE DES ORTHODOXES

Le principe sur lequel nous allons nous appuyer, dans cette partie de notre étude, pressenti par Hégésippe, utilisé par saint Irénée, est formulé en ces termes, vers le début du IIIe siècle, par Tertullien : « *Quod apud multos unum invenitur non est erratum sed traditum :* une croyance admise

uniformément par de nombreuses églises, ne provient pas d'une erreur, mais de la tradition[30]. » Veuillez le noter, je vous prie, la même règle est communément employée dans les enquêtes historiques et judiciaires : nos savants et nos juges retiennent comme assurés, si divergentes que soient à d'autres égards les dépositions des témoins, les faits sur lesquels elles s'accordent, à condition qu'elles soient indépendantes les unes des autres : en pareil cas en effet, l'accord n'étant ni imposé, ni concerté, les motifs d'illusion ou de dissimulation variant suivant les individus, une seule explication s'impose : les témoins ont dit la vérité.

Déjà nous avons raisonné de la sorte, dans notre entretien précédent, lorsque, de l'entente non concertée des sectes les plus diverses, nous avons conclu à l'historicité de quelques faits essentiels.

Pour que nous puissions, aujourd'hui encore, conclure avec certitude, il est nécessaire et il suffit que nous rencontrions au sein de la Grande Eglise des communautés *nombreuses*, vraiment *indépendantes*, rigoureusement *unanimes*.

Ces trois conditions se trouvent-elles vérifiées? Nous allons le voir.

Assurément, la multiplicité des communautés orthodoxes, dans les cent quatre-vingts premières années de l'ère chrétienne, ne peut être contestée. On peut objecter toutefois, avec raison, que les plus récentes, encore que ce ne soit pas sans procéder au contrôle sévère que nous avons dit, ont dû recevoir leurs formules de foi des plus anciennes. En rigueur donc, ces dernières seules, les églises-mères,

devraient être citées. Quelles sont-elles? Combien sont-elles? Une énumération détaillée et des chiffres précis, Messieurs, ne sont ici nullement nécessaires [31]. Il nous suffit de savoir que ces églises archaïques sont nombreuses. Or, la rapidité extrême avec laquelle s'est développé le christianisme nous en fournit une preuve décisive. Nous pouvons être assurés que l'évangélisation a commencé très tôt et même qu'une diffusion pareille n'aurait pu être obtenue, si de multiples auxiliaires n'avaient secondé les Douze. Nous l'affirmerions en toute prudence, même si l'historien Eusèbe ne nous l'apprenait [32].

L'indépendance des églises primitives est évidemment le point le plus délicat de ce débat; mais il sera facile de discerner diverses causes qui devaient produire chez elles, avec la rivalité et l'opposition, la multiplicité des opinions.

C'est, tout d'abord, la diversité des tempéraments. Le Juif formaliste, le Romain positif et pratique, le Grec et l'Alexandrin raisonneurs et subtils, l'Asiate sentimental, pour ne citer que ces exemples, ne pouvaient réagir de façon identique en présence des mêmes excitants. Imaginer qu'une vague mystique, venue de Judée, passant un beau jour sur toutes les têtes, les ait pénétrées des mêmes pensées, de manière si irrévocable qu'elles n'aient pu s'en déprendre, ce peut être un rêve de poète; vous en conviendrez, ce ne saurait être la conception d'un historien.

A cette diversité de tempéraments, ajoutez d'ailleurs la diversité des philosophies, au moins chez les intellectuels : de multiples écoles se parta-

geaient le monde sollicitant les esprits en des sens divers, avant comme après leur conversion.

De plus, ces églises déjà dissemblables par leur mentalité, avaient chacune leur vanité propre, une vanité des plus subtiles et des plus opiniâtres, celle qui se pare de motifs religieux. Ces vieilles églises en effet, celles de Rome, de Corinthe, de Philippes, d'Ephèse, d'Antioche et leurs sœurs, celle de Jérusalem surtout, sont précisément celles qui peuvent revendiquer pour fondateur l'un des Douze, l'un des parents du Seigneur [33], ou l'un des premiers disciples [34]. Elles s'en font gloire. La foi authentique est pour elles celle que ce témoin privilégié leur a prêchée. Pourquoi accepteraient-elles les opinions d'un égal ou d'un inconnu?

J'insiste, vous le voyez, sur le particularisme, j'allais dire sur l'esprit de clocher. Vous me concéderez, Messieurs, que ces sentiments si mêlés ne sont pas apparus seulement à l'aurore des temps modernes. Si vous voulez savoir d'ailleurs quelle obstination ils inspiraient dès cette époque, veuillez vous rappeler que les Judéo-chrétiens vont se séparer bientôt de l'Eglise, parce qu'ils entendent rester fidèles aux lois et aux rites mosaïques, auxquels Jésus lui-même, les Douze et, longtemps après eux, Jacques le juste s'étaient conformés. Rappelez-vous encore qu'une simple différence dans la date adoptée pour la célébration de la Pâque chrétienne, diversité que l'Occident et l'Orient autorisaient l'un et l'autre par l'exemple de leurs apôtres respectifs, faillit déterminer un schisme. Aux objurgations du pape Anicet, saint Polycarpe lui-même refusa de céder. Quelques années plus tard, Polycrate d'Ephèse, au nom des églises d'Asie, écrivait

au pontife de Rome : « C'est nous qui retenons la date véritable... C'est en Asie en effet que se sont éteintes ces grandes lumières... Philippe, l'un des Douze, ses filles, dont l'une fut inspirée de l'Esprit-Saint, Jean qui reposa sur la poitrine du Seigneur... et Polycarpe le martyr et Thraséas et Sagaris [35]... » Le pape Victor cependant eût excommunié tous les Asiates, si saint Irénée de Lyon, asiate lui-même de naissance, ne l'eût amené à tolérer, sur un point d'ailleurs fort secondaire, des usages si chers à ses amis.[36].

Nous venons de constater une intervention des papes. Avec celle du chef des apôtres au Concile de Jérusalem, au sujet des rites mosaïques, et celle de saint Clément de Rome, en vue de ramener la concorde chez les Corinthiens, c'est la seule que nous ayons à relever. Dépendantes en droit du successeur de Pierre, les églises évoluent en fait, à cette époque, comme si elles étaient autonomes.

Notons-le enfin. Une théorie communément admise aux premiers siècles aurait dû, selon toute prévision, développer en chacune d'elles l'esprit d'indépendance et les divergences doctrinales les plus accentuées. C'est celle des dons charismatiques. On croyait que l'Esprit de Dieu pouvait inspirer même de simples fidèles. Ces privilégiés étaient révérés comme des prophètes. Encore une fois, si vous voulez apprendre par l'expérience de l'histoire quels dissentiments cette opinion pouvait introduire dans le christianisme primitif, il vous suffira d'observer qu'elle a occasionné, à la fin du IIe siècle, le schisme montaniste et qu'admise, au XVIe siècle, sous une forme un peu modifiée, par les réformateurs protestants, elle a déterminé

l'éclosion des sectes par centaines. Dans l'Eglise primitive, il est vrai, les mêmes règles qui prescrivaient de respecter les prophètes ordonnaient de leur fermer la bouche, s'ils osaient formuler une doctrine qui fût en désaccord avec l'enseignement des Douze[37]; mais ne voyez-vous pas, d'une part, quelle évidence devait avoir cet enseignement, pour qu'il pût endiguer des prédications apparemment inspirées? D'autre part, ne devez-vous pas reconnaître que ces manifestations de l'Esprit réparties entre toutes les églises les rendaient à quelques égards toutes égales et leur fournissaient le prétexte le plus plausible pour repousser toute ingérence des autres dans l'intime de leur vie?

Voilà donc des communautés séparées par d'immenses distances, comme Rome et Jérusalem, groupant chacune des populations très différentes, opposées entre elles par la vanité qu'elles tirent de leurs origines, fières des communications que chacune d'elles reçoit directement de l'Esprit-Saint, laissées d'ailleurs à elles-mêmes par l'autorité suprême, et vous croyez, Messieurs, que les initiatives adoptées par l'une d'entre elles, ou les innovations dogmatiques introduites par on ne sait qui, dans l'une ou l'autre, seront immédiatement reçues dans toutes les autres? Si Rome ou Corinthe vient à prêter aux Douze une série de dogmes nouveaux, voire un seul dogme, à déclarer que telle est la tradition, qu'elle oblige en conscience, que cette orthodoxie née d'hier est la condition même du salut, alors que jusque-là les autres églises avaient considéré comme suffisante une vague confiance en Jésus, vous pensez qu'aucune réclamation ne s'élè-

vera, qu'aucun schisme ne se produira? Qu'une communauté hellénistique quelconque se mette à professer que Jésus n'est pas seulement le serviteur bien-aimé du Père ou son fils adoptif, mais son fils par nature, qu'il est dieu comme le dieu même de la Bible, vous pensez que parmi les vieilles églises pas une n'élèvera la voix pour condamner cette idolâtrie? Aucune, pas même celle de Jérusalem, que le monothéisme mosaïque rend plus rebelle à ces nouveautés, et que l'abandon des lois mosaïques rend plus irritable à l'égard des églises de la gentilité? Est-ce concevable? Admettez malgré tout, Messieurs, que de telles évolutions aient trouvé place ici ou là. Ce que vous concéderez au moins, c'est qu'elles n'ont pu se produire sans susciter ailleurs de vives protestations. Or, de ces protestations il est impossible de découvrir la moindre trace.

Contre toute attente, nous constatons entre toutes les églises l'unanimité absolue. De la Palestine à la Gaule lyonnaise, de l'Afrique proconsulaire à la Dalmatie, les communautés échangent leurs lettres de communion. Elles professent les mêmes dogmes au nom d'une même tradition, non pas ésotérique ou secrète, mais publique : celle des Douze. Les plus archaïques, les plus jalouses de leur gloire, les plus blessées dans leur orgueil, puisque le centre de la vie chrétienne s'est déplacé de Jérusalem à Rome, les communautés judéennes elles-mêmes, manifestent bien quelques tendances séparatistes; mais à cette heure, Hégésippe, judéo-chrétien lui-même fort probablement, atteste leur accord avec la catholicité [38] et saint Justin, originaire de Sa-

marie, estime qu'on peut encore prévenir la scission [39].

Cette unanimité, qui déroute toute prévision, apparaît plus éclatante à la fois et plus exceptionnelle, dès qu'on jette un regard sur les sectes. Nées dans une région particulière, souvent elles y demeurent confinées; la Grande Eglise est déjà catholique, partout représentée et partout identique. — Les sectes se dénomment par leurs fondateurs; les communautés de la Grande Eglise ne reconnaissent qu'un maître et se désignent par un nom unique : elles ne sont ni simoniennes, ni basilidiennes, ni valentiniennes, ni marcionites; elles sont chrétiennes. — La doctrine des sectes varie, en dogmatique, du dualisme aux formes diverses du panthéisme, en morale, du rigorisme au laxisme; bien plus, elles varient de disciple à maître, d'une génération à l'autre, si bien que nos érudits ont peine à déterminer les étapes de leur évolution; la Grande Eglise n'a qu'un credo unique et invariable [40].

Eh bien, Messieurs, si la saine critique exige que l'on considère comme sûrs les points sur lesquels s'accordent des témoins nombreux et indépendants, ne devons-nous pas tenir pour acquis les grands faits de la tradition évangélique que nous garantit l'unanimité des églises chrétiennes? N'est-il pas évident que la seule explication possible d'un accord si inattendu, si exceptionnel, c'est, qu'au lieu d'innover à leur guise, elles ont de fait conservé avec fidélité les traditions authentiques?

De cette démonstration étrangère à tout à priori les critiques les plus obstinés à rejeter les thèses catholiques ne sauraient contester la force probante. Moins que d'autres, vous allez le voir, ils sont en droit de le faire, puisqu'ils écartent, comme à plaisir, tout ce qui pourrait en restreindre la portée.

Supposez en effet que, dès la première heure, Pierre et ses successeurs aient imposé sous peine d'anathème les formules de la foi commune. Avec l'indépendance des églises disparaît la valeur critique de leur témoignage. — Or, le primat pontifical, le rationalisme en nie jusqu'à l'existence à cette époque archaïque; il serait, d'après lui, la conséquence d'une lente usurpation.

Supposez que les évangiles aient été publiés, dès les premières années de la prédication chrétienne, par des hommes de premier plan, apôtres ou disciples notoires d'apôtres en renom, et que, reçus dès lors comme l'expression authentique et exclusive de l'orthodoxie, ils aient figé en quelque sorte la pensée chrétienne. Dans cette hypothèse, d'ailleurs invraisemblable à plus d'un égard, l'indépendance des églises tout au moins s'atténue. — Or, le rationalisme prétend que les évangiles ont été rédigés vers la fin du I^er^ siècle, par des compilateurs anonymes. Ils étaient donc trop faibles et sont venus trop tard pour contrebalancer, dans les diverses communautés, les traditions qu'elles tenaient de disciples immédiats.

Supposez enfin que le Sauveur ait réellement transmis aux Douze les enseignements précis que la Grande Eglise lui attribue : un conservatisme étroit

suffit à expliquer leur persistance uniforme. — Or, d'après le rationalisme, Jésus n'a rien enseigné, rien fondé.

Voici donc le résumé « d'histoire » que nos adversaires nous opposent. Des barques parties des points les plus divers du bassin méditerranéen, sans même savoir où diriger leur course, puisque leurs pilotes, au lieu d'une consigne précise, n'avaient qu'un sentiment ardent et vague, l'amour du Christ, — des barques dépourvues de chef unique qui pût coordonner leurs manœuvres, — invitées à appuyer leur barre tantôt à droite, tantôt à gauche, selon les avis discordants des sectes qu'elles croisaient en route, — arrêtées quelquefois par les dissensions de leurs équipages, jusqu'à ce qu'elles aient jeté les mutins par-dessus bord, — secouées, coup sur coup, par des tempêtes furieuses, les quatre persécutions de Néron, de Domitien, de Trajan et de Marc-Aurèle, — néanmoins, par le plus merveilleux des hasards, sont venues toutes accoster, à Rome, près de la barque de Pierre, confessant ce qu'il confessait, adorant ce qu'il adorait, comme si jamais elles n'avaient cessé d'entendre sa voix. Quel invraisemblable conte! Avais-je raison de l'affirmer : les thèses les plus outrancières, loin de gêner la démonstration que je vous ai proposée, la rendent plus facile et plus convaincante? Plus tardives on suppose la publication des évangiles et l'inauguration du primat romain, plus rudimentaire on imagine l'enseignement personnel de Jésus, plus sûrement l'unanimité des églises n'admet qu'une explication satisfaisante : leur fidélité aux données primitives de l'histoire.

CONCLUSION

Que vous en semble, Messieurs?

Jusqu'ici, par prudence, nous avons traité les églises orthodoxes en suspectes. Aujourd'hui, ne devons-nous pas leur rendre pleine justice?

Voyez, je vous prie, comment se complètent et se renforcent les considérations que nous avons fait valoir.

Les exigences exceptionnelles de la foi catholique, depuis le sacrifice quotidien d'une morale austère jusqu'à l'acceptation éventuelle du martyre, appelaient un contrôle sérieux. La déposition de ceux qui les ont acceptées, les orthodoxes, acquiert de ce chef une autorité qui manque à la plupart des autres. Nous l'avons noté en premier lieu. — Le contrôle fait, convaincus de la révélation apportée par Jésus-Christ, ces gens ne pouvaient avoir qu'une règle de pensée et de conduite : « l'enseignement des Douze ». Ce culte de la tradition nous l'avons rencontré chez eux très rigoureux et dès les origines. — Si, malgré la diversité des communautés, il a réussi à contenir les tendances novatrices et particularistes, l'unanimité a dû se trouver établie sans intervention de l'autorité. Or, c'est exactement ce que nous avons constaté.

Ces trois faits sont solidaires; ils ne doivent pas être séparés les uns des autres.

Est-il besoin de le remarquer? Ainsi associés, ils portent assurément beaucoup plus loin que les arguments étudiés par nous, dimanche dernier. Ce sont toutes les assertions officielles de la Grande Eglise, sur la vie et les œuvres du Christ, sur les

lignes maîtresses de son enseignement, qu'ils mettent hors de doute.

Il ne s'agit encore, bien entendu, que des faits évangéliques et non de leur interprétation théologique. La divinité de Jésus, le caractère miraculeux de ses prodiges sont à établir par d'autres voies. Mais, pour ce domaine bien défini de l'histoire empirique, pensez-vous que vous puissiez trouver, en faveur d'aucune tradition religieuse, un ensemble de preuves comparable?

Les légendes d'Orphée, de Pythagore, de Mithra, d'Osiris, du Bouddha, vous dira-t-on, présentent divers traits qui les rapprochent des évangiles. — Eh bien, Messieurs, si discutables que soient ces assertions, supposez qu'elles soient exactes, ou plutôt renforcez encore l'objection : supposez les ressemblances plus nombreuses et plus frappantes. Qu'en résulterait-il? Est-ce donc par la seule analyse de leur contenu, par la seule critique interne qu'on doit apprécier la valeur historique des récits? La preuve décisive ne vient-elle pas de l'autorité des témoins qui les ont déclarés vrais ou faux? Dès lors, qu'on nous montre quels martyrs ont contresigné les légendes des dieux ou des héros de la Grèce, de l'Egypte, de la Perse et de l'Inde! Qu'on nous montre quelles obligations morales ont acceptées ceux qui les ont propagées! Qu'on nous montre chez eux un culte de la tradition qui puisse répondre à celui que nous avons caractérisé tout à l'heure [41]!

Aurait-on réussi à établir, sur ces divers points un parallélisme rigoureux, une égalité parfaite, il resterait encore à découvrir, sur une étendue aussi vaste que celle du monde gréco-romain, une série

de communautés indépendantes et pourtant unies par les mêmes traditions, comme les communautés de la Grande Eglise, si unanimes qu'elles semblent n'avoir qu'une âme et qu'une voix, à tel point que le soleil, en éveillant chaque matin leurs fidèles, de Jérusalem à Gibraltar, n'évoque sur leurs lèvres qu'une prière identique au Père Eternel et à son Fils Jésus-Christ, né de Marie, crucifié sous Ponce-Pilate, ressuscité d'entre les morts, comme il l'évoque encore identique, chaque matin, sur le pourtour entier de notre globe, en chaque région qu'illuminent ses premiers rayons.

Assurés que cette preuve ne sera jamais faite, nous classons de plein droit les biographies d'Orphée, de Pythagore, de Mithra, d'Osiris et du Bouddha, pour une large part du moins, parmi les légendes, la biographie de Jésus dans l'histoire.

NOTES

1. S. Irénée, *Contre les hérésies*, l. I, c. x, n. 2; l. V, c. xx, n. 1-2.

2. S. Ignace, *Epître aux Romains*, c. iv.

3. *Aux Romains*, c. v, n. 3; c. iv, n. 2; *Aux Ephésiens*, c. iii, n. 1.

4. *Martyre de Polycarpe*, c. ix, n. 3.

5. Eusèbe, *Histoire ecclésiastique*, l. V, c. i.

6. Ignace, *Lettre aux Smyrniotes*, c. iv, n. 2.

7. S. Irénée, *Contre les hérésies*, l. III, c. xviii, n. 5; l. IV, c. xxxiii, n. 9; Clément d'Alexandrie, *Stromates*, l. IV, c. iv et c. xii.

8. Fragment d'un inconnu, dans Eusèbe, *Histoire ecclésiastique*, l. V, c. xvi; cf. l. IV, c. xv, fin; l. VII, c. xii. — S. Irenée, *Contre les hérésies*, l. IV, c. xxxiii, n. 9.

9. *Apologie* II, n. 3; *Apologie* I, n. 39. « Seuls avec démonstration », *Apol.* I, n. 20, 53, 58. Ces passages sont ici résumés librement.

10. S. Irénée, *Contre les hérésies*, l. I, c. vi.

11. *Ibid.*, l. I, c. xiii, n. 6.

12. *Ibid.*, l. I, c. xxv, n. 4 sq.

13. E. de Faye, *Gnostiques et Gnosticisme*[2], p. 425.

14. S. Paul, *Epître à Tite*, iii, 10. — Voir s. Ignace d'Antioche, *Aux Smyrniotes*, c. iv, n. 1; s. Irénée, *Contre les hérésies*, l. I, c. xvi, n. 3; l. III, c. iii, n. 4; Tertullien, *Des prescriptions*, c. vi; Origène, *Contre Celse*, l. V, c. lxiii; s. Cyprien, *Ad Quirinum*, l. III, c. lxxviii; *Epître* LIX, c. xx; Lucifer de Cagliari, *Qu'il ne faut pas fréquenter les hérétiques*, PL, t. XIII, col. 789 sq.; Ambrosiaster, *In Tit.*, iii, 10.

15. II[e] *Epître*, v. 10-11; s. Irénée, *op. cit.*, l. III, c. xvi, n. 3. Il était interdit de prier avec les hétérodoxes, *ibid.*, l. III, c. xv, n. 2; prescription que confirme, pour l'église d'Alexandrie, l'exemple d'Origène adolescent; dans Eusèbe, *Histoire ecclésiastique*, l. VI, c. ii.

16. S. Ignace d'Antioche, *Aux Ephésiens*, c. IX, n. 1; *Aux Tralliens*, c. IX, n. 1; S. Irenee, *Contre les hérésies*, l. III, c. IV, n. 2.

17. *Epître à Florinus*, PG, t. VII, col. 1288. Les *Reconnaissances clémentines* le rapportent de S. Pierre, l. II, PG, t. I, col. 1266; Théophile d Alexandrie le dit des fidèles de son église, *Epître synodale*, n. 2, PG, t. XXII, col. 762; voir en outre S. Jérôme, *Contre Rufin*, l. I, c. XIV, PL, t. XXIII, col. 408.

18. S. Irénée, *Contre les hérésies*, l. III, c. III, n. 4, PG, t. VII, col. 853 sq. Textes transcrits par Eusèbe, *Histoire ecclésiastique*, l. IV, c. XIV, PG, t. XX, col. 337 sq.

19. *Epître aux Philippiens*, c. VII. Ecrite entre 107 et 117.

20. *Dialogue avec Tryphon*, n. 35, PG, t. VI, col. 552; comparer S. Irénée, *op. cit.*, l. I, c. XXV, n. 3, PG, t. VII, col. 682

21. D'un bon nombre de ces écrits il ne subsiste que des fragments ou quelque brève mention, par exemple chez Eusèbe de Césarée. Tels ceux d'Agrippa Castor, d'Hégésippe, de Rhodon, de Philippe de Gortyne, de Musanus, de Modestus, d'Héraclite, etc... Le catalogue des hérésies édité par s. Justin est perdu lui aussi. Il a été utilisé par ses successeurs, s. Irénée, Tertullien, saint Hippolyte de Rome, en des ouvrages plus considérables.

22. Martigny, *Dictionnaire des antiquités chrétiennes*[2], Paris, 1877, art. *Letires ecclésiastiques*, p. 420-423; A. von Harnack, dans la *Realencyclopädie*[3] de Herzog-Hauck, art. *Literae formatae*, 1902, t. XI, p. 536-538.

D'elle-même, la fréquence des voyages d'une communauté à l'autre permettait aux fidèles de s'informer des traditions plus anciennes et de contrôler les leurs. — Cette pensée de contrôle est nettement accusée chez Papias (dans Eusèbe, *Histoire ecclés.*, l. III, c. XXXIX; mais le vieil évêque semble avoir collectionné sans critique tout ce qu'on lui rapportait). Elle décida Hégésippe à visiter de nombreuses églises (dans Eusèbe, *ibid.*, l. IV, c. XXII). Elle s'imposait à ceux dont les maîtres, comme ceux de Clément d'Alexandrie (*Stromates*, l. I, c. I), venaient des régions les plus diverses, ou qui se trouvaient, comme s. Justin (P. Batiffol, *L'Eglise naissante*, p. 224-231) et s. Irénée (P. Batiffol, *ibid.*, p. 238-261), transportés d'Orient en Occident; de là l'insistance de ce dernier sur l'autorité des « presbytres » d'Asie et des églises archaïques; *Contre les hérésies*, l. III, c. III, IV; l. IV, c. XXVI, n. 2, 4, 5, etc.

23. *Contre les hérésies*, l. IV, c. XXXIII, n. 8.

24. A. VON HARNACK, *Lehrbuch der Dogmengeschichte*[4], Tubingue, 1909, t. I, p. 181, note 3.

25. S. IRENEE, *Contre les hérésies*, l. II, c. XIII, n. 9; c. XVIII, n. 6; c. XXX, n. 2; TERTULLIEN, *Des prescriptions*, c. VII sq.

26. S. IRÉNÉE, *Contre les hérésies*, l. I, c. XXV, n. 5; l. III, c. II, n. 1, 2; c. III, n. 1; c. V, n. 1; c. XII, n. 6; *Epître à Florinus;* TERTULLIEN, *Des prescriptions*, c. XII sq.; s. HIPPOLYTE, *Philosophoumena*, l. VII, c. XX.

27. TERTULLIEN, *Des prescriptions*, c. XV; IRÉNÉE, *Contre les heresies*, l. III, c. VII, n. 1.

28. Le respect dû à la tradition est déjà nettement affirme dans les recommandations que fait PAUL aux fidèles de garder les enseignements reçus de lui (1 *Thessaloniciens*, II, 13-14; IV, 1-8; *Galates*, I, 6-12) ou des autres apôtres (*Romains*, VI, 17; XVI, 17-19; 1 *Corinthiens*, XV, 1-11; XI, 2). — Elle est encore exprimée dans II *Thessalon.*, II, 15; III, 6-14; *Ephesiens*, V, 6 sq.; *Philippiens*, III, 17-22; IV, 9; *Colossiens*, II, 4-8, et dans les pastorales : I *Timothée*, I, 3-4; VI, 3-5, 20-21; II *Timothee*, I, 13-14; II, 1-2; *Tite*, II, 10-11. Ces dernieres épitres seraient-elles inauthentiques, comme l'estiment nombre de critiques noncathoniques, qu'elles n'en manifesteraient pas moins à quel point on jugeait s. Paul attaché à la tradition; elles n'en auraient pas moins contribué, bien qu'à une époque plus tardive (s. Paul est mort en 67), à développer le respect de l'enseignement apostolique.

La même fidélité à la foi primitive est recommandée dans I *Jean*, II, 24; II *Jean*, 10-11; II *Pierre*, II, 1 sq.; *Jude*, 3-4, 17-19, et dans les tout premiers écrits non-canoniques : vers 80, dans la *Didaché*, IV, 13 : « Ne mets pas de côté les commandements du Seigneur; mais observe ceux que tu as reçus, sans rien ajouter, sans rien retrancher »; VI, 1 : « Veille à ce que nul ne te détourne de ce chemin de la Doctrine, car celui-là t'enseigne en dehors de Dieu »; XI, 1-2 : « Si le prédicateur enseigne une autre doctrine ne l'écoutez pas »; — vers 95, dans la 1re épître de s. CLÉMENT, recommandant « la glorieuse et vénérable règle de la tradition », c. VII, n. 1-2; cf. c. XLII; — vers 100, dans l'épître du pseudo-BARNABÉ, XIX, 11, reprenant la formule de la *Didaché :* « sans rien ajouter, sans rien retrancher »; 11 — entre 107-117, dans les épîtres de s. IGNACE, *Aux Ephésiens*, IX, 1 (cf. V, 3; VI, 2); *Aux Tralliens*, IX, 1; — vers la même date, dans la lettre de s. POLYCARPE, *Aux Philippiens*, VII, 2 (cf. III, IX; sur la mentalité du saint évê-

que, s. IRÉNÉE, *Lettre à Florinus*, PG, t. VII, col. 1228; EUSÈBE, *Histoire ecclés.*, l. V, c. XX, n. 6, PG, t. XX, col. 485); — dans s. JUSTIN, *Dialogue*, n. 35, 48, 80, etc.

Des textes très fermes surabondent dans les écrits de s. IRÉNÉE, *Contre les hérésies*, et de TERTULLIEN, *Des prescriptions*, dirigés contre les hérésies. Nous ne les relevons pas, parce qu'ils sont plus tardifs.

29. Voir plus loin, VI[e] conférence, III[e] partie.

30. *Des prescriptions*, c. XXVIII.

31. Un relevé commode des faits et documents est fourni par M. A. von HARNACK. *Mission und Ausbreitung des Christentums in den ersten drei Jahrhunderten*[4], Leipzig, 1924, l. IV, c. III, p. 621-628.

32. *Histoire ecclésiastique*, l. II, c. III; *Didaché*, c. IX sq.

33. Sur le choix des parents de Jésus comme chefs des communautés, voir EUSÈBE. *Histoire ecclésiastique*, l. I, c. VII; l. II, c. XI, XX; l. III, c. XX; l. IV, c. XXIII.

34. Voir les deux lettres citées plus loin, notes 35, 36.

35. Lettre conservée par EUSÈBE, *Histoire ecclésiastique*, l. V, c. XXIV, PG, t. XX, col. 493 sq.

36. Voir la lettre de saint IRÉNÉE, *ibid.*, col. 500 sq.

37. *Didaché*, c. XI, n. 2.

38. Texte des environs de 180, dans EUSÈBE, *Histoire ecclésiastique*, l. IV, c. XXII, n. 1-4.

39. Vers 156-161, *Dialogue*, n. 47 sq., PG, t. VI, col. 577, 581. — En 404, s. JÉROME note encore que la doctrine des Nazaréens, sauf en ce qui concerne les observances mosaïques, ne diffère pas de la foi catholique; *Epître* CXII, n. 13, PL, t. XXII, col. 924.

40. Si certains de ses docteurs accusent des divergences, comme JUSTIN, TATIEN, bientôt TERTULLIEN et ORIGÈNE, dans l'explication du dogme trinitaire, il reste manifeste qu'ils veulent simplement justifier la foi commune : ils lui rendent donc témoignage, même quand leurs spéculations inhabiles la déforment. Les formules élémentaires, c'est JUSTIN lui-même qui en fait la remarque, se rencontrent chez les simples comme chez les philosophes : ce ne sont donc pas les philosophes qui les ont inventées.

41. Nous ne nions nullement que les pythagoriciens et les bouddhistes notamment ne fussent soumis au moins à des pratiques ascétiques assez sévères et n'eussent quelque souci de la tradition. Nous invitons seulement à une comparaison quelque peu approfondie.

IV^e^ Conférence

SAINT PAUL
ET LA TRADITION PRIMITIVE

10 Mars 1929

Cum autem placuit ei qui me... vocavit per gratiam suam, ut revelaret Filium suum in me... continuo non acquievi carni et sanguini.

Dès qu'il plût à Celui qui m'a appelé par sa grâce de révéler son Fils en moi, aussitôt je m'abstins de prendre conseil de la chair et du sang.

Galates, I, 15-16.

Eminence,
Messeigneurs,
Messieurs,

Nous citerons aujourd'hui à notre barre l'apôtre des Gentils, saint Paul.

Certains auteurs contestent encore l'authenticité des lettres qu'il écrivit à Rome, durant sa captivité, — un plus grand nombre l'authenticité de celles qu'il rédigea après sa libération: les Pastorales. Les raisons alléguées par les uns et les autres sont assez fragiles; mais nous ne perdrons pas de temps à le démontrer. Très volontiers, nous nous placerons dans l'hypothèse la plus défavorable à notre cause et nous utiliserons uniquement la première épître aux Thessaloniciens, les épîtres aux Galates, aux Corinthiens et aux Romains, qui

ne sont rejetées par aucun historien de quelque autorité. Des enfants terribles de la critique, qui se font comme un point d'honneur de pousser leurs négations plus loin que tous leurs devanciers, sans tenir compte des concessions progressives qu'ils ont dû faire à la science catholique, nous n'avons certes pas à nous préoccuper.

Malgré tout, le choix de ce témoin vous étonne peut-être: saint Paul n'a pas vécu dans l'intimité de Jésus; il ne l'a même pas vu de ses yeux. — Qu'importe vraiment! En est-il beaucoup parmi vous, Messieurs, qui aient été les commensaux, les familiers de nos maréchaux? Vous est-il difficile cependant de savoir qu'ils existent, combien ils sont, quelles actions d'éclat reviennent à chacun d'eux et, si vous prenez soin d'interroger ceux qui les ont approchés de plus près, quelles sont leurs habitudes, leurs vues personnelles sur l'art de la guerre, leurs idées sociales et religieuses? De même manière, plus jeune que Jésus de dix ans environ, Paul, avant sa conversion, a entendu ce que disaient du Messie de Nazareth le peuple et surtout ses maîtres, les pharisiens; après sa conversion, il a connu Ananie et les fidèles de Damas, puis ceux d'Antioche et de Jérusalem; il fut en relation avec Barnabé, Silas, le diacre Philippe; il rendit visite au chef des apôtres Pierre, à Jacques et à Jean, comme il le dit expressément, pour comparer son évangile avec le leur[a]; il eut pour compagnons Marc et Luc, que la tradition désigne l'un et l'autre comme les historiens de Jésus. Vraiment, « jamais homme fut-il mieux placé pour connaître à fond

a. Galates, II 2.

et dans le détail les paroles et les actes du Sauveur? [1] » D'ailleurs, quand il nous serait impossible de citer ces noms, resterait-il vraisemblable que ce chrétien se soit désintéressé du Christ, que cet amant de Jésus, dont la vie fut consacrée à le faire connaître, n'ait pas cherché à s'instruire de tout ce qui le concernait!

Il n'a pas vécu avec le Sauveur! Mais, en un sens, c'est précisément pour cette cause que sa déposition va nous servir de contre-épreuve.

Nombre de rationalistes expliquent l'évolution de la foi chrétienne par l'ascendant personnel du Christ. Désespérés un moment, après le supplice de leur maître bien-aimé, les douze apôtres et les premiers disciples se seraient bientôt ressaisis. Non, se seraient-ils dit; tout ne peut être fini à jamais! Ils auraient donc prêché la résurrection comme la protestation suprême de leur foi en son triomphe. Peu à peu, ils en seraient venus à le diviniser. — Admettez un instant, Messieurs, que cette théorie soit acceptable pour le groupe des intimes; à coup sûr, elle ne peut l'être pour Paul. Il n'a éprouvé ni les mêmes séductions, ni les mêmes désespoirs, ni l'allégresse de Pâques, ni les transports de la Pentecôte, ni l'enivrement causé peut-être par le succès des premières prédications. Par contre, il a puisé près des docteurs d'Israël les préjugés les plus hostiles à la foi chrétienne; il a subi leur emprise au point de se faire persécuteur volontaire. Il faudra donc trouver autre chose pour expliquer son cas.

Une seconde raison assure à l'étude que nous allons entreprendre le caractère de contre-épreuve.

Les documents les plus anciens que nous ayons

interrogés jusqu'ici furent rédigés vers les années 80 et 95. Comme ils formulent une doctrine très ferme, comme ils la donnent pour traditionnelle et commune, il est certain qu'ils nous permettent de remonter au delà de ces deux dates. Toutefois, pour arriver à cette conclusion, un raisonnement nous est nécessaire. Ce raisonnement, les écrits de saint Paul vont nous permettre de le contrôler. Les épîtres que nous avons retenues se placent entre 50 et 58 [2] : elles vont par conséquent nous montrer les croyances chrétiennes telles qu'elles furent de vingt à trente ans après la mort de Jésus et, veuillez le noter, avant que les évangiles aient été publiés, puisque les rationalistes affirment leur rédaction très tardive, en tout cas avant que les premiers évangiles aient pu exercer une influence appréciable.

L'analyse des épîtres nous sera aussi aisée qu'instructive. N'ayant qu'une passion, le Christ, sûr de n'agir jamais que pour promouvoir son règne, Paul s'exprime sur tous sujets avec une franchise et une vigueur qui nous révèlent jusqu'au plus profond de son âme; de ce qui lui plaît ou lui déplaît dans son entourage, il ne nous laisse rien ignorer.

Vous entrevoyez l'homme et vous comprenez le vif intérêt qu'il présente.

A travers les textes dont, par pure complaisance, nous voulons bien nous contenter, essayons maintenant, Messieurs, de discerner deux choses : premièrement, le témoignage rendu par Paul à la foi des Douze, — secondement, ce que peut-être vous attendez moins et ce dont vous verrez bientôt l'importance, le témoignage rendu par les Douze à la foi de Paul.

I. LE TÉMOIGNAGE DE PAUL EN FAVEUR DES DOUZE

Supposons, Messieurs, que dans quelque cinquante ans on publie la correspondance de l'un d'entre vous et qu'on y relève fréquemment des expressions comme celle-ci : « les horreurs de la Grande Guerre ». Votre éditeur ou votre biographe serait-il en droit de dire, parce que vous n'avez pas décrit le détail des faits : « Des événements de 1914 à 1918 visiblement il ne savait rien » ? Et si ce personnage parlait de la sorte, bien que tel ou tel de vos intimes ait écrit de vous : « Dans ses entretiens, les souvenirs des années terribles revenaient souvent », que faudrait-il penser de sa perspicacité ou de sa bonne foi?

Telle est pourtant l'incroyable légèreté avec laquelle certains historiens interprètent la pensée de saint Paul. A les entendre, l'Apôtre ignorerait tout ce qui a trait à la vie terrestre du Christ. D'après tel d'entre eux, qui prétend apporter le dernier mot de la science, ses écrits ne présenteraient peut-être pas une seule allusion à l'histoire!

Pas une allusion! — Mais, Messieurs, il en est au contraire un bon nombre dans chacune des lettres que la tradition lui attribue [3]. Si l'on réduit arbitrairement cette collection aux quelques épîtres que nous avons retenues, il en subsiste encore de très précises à la passion du Sauveur, à sa résurrection, à ses miracles même, puisque l'Apôtre présente les siens comme opérés par Jésus lui-même, pour autoriser l'apostolat de son disciple [4].

Demander à ces textes plus que des allusions serait d'ailleurs se tromper totalement sur leur

objet. Décrire la vie du Sauveur, prouver sa mission, c'était le rudiment de la catéchèse chrétienne, que l'Apôtre avait enseigné antérieurement à ses néophytes. Lorsqu'il leur écrit par la suite, c'est pour approfondir ces premières leçons, non pour les répéter. Comment ignorerait-il ce que partout il suppose [5]! Quand il dit à ses chers Corinthiens : « Imitez-moi, comme j'imite le Christ [b]! », serait-ce la vie céleste du Seigneur qu'il indique comme règle de sa conduite, dans les épreuves de chaque jour?

Voici plus grave : sa méthode apologétique.

Ses lettres nous la laissent entrevoir; le livre des Actes en précise en quelque mots l'essentiel [c].

Chaque fois que Paul doit justifier ses convictions, chaque fois qu'il s'efforce de convaincre ses compatriotes, il porte le débat sur la réalisation des prophéties. Ici encore le détail de l'argumentation ne nous est pas décrit; mais il nous suffit d'en connaître le genre. Pour comprendre l'importance de cet appel aux prophètes, il n'est pas même nécessaire d'admettre le caractère surnaturel des oracles messianiques; c'est assez de savoir que saint Paul s'appuyait sur l'accord de la vie du Christ avec divers passages de livres anciens considérés par les Juifs comme inspirés. Assurément, vous n'irez pas supposer qu'il se contentât de dire : « C'est écrit; donc les choses se sont passées de la sorte. » Parmi ses contradicteurs qui donc aurait accepté de tels raisonnements! Ils étaient au

b. I *Corinthiens* IV, 16; XI, 1.

c. Actes, XIII, 14 sq.; XVII, l. sq., 11; XXVI, l. sq.; XXVIII, 23.

contraire décisifs auprès des Juifs, à qui les événements récents étaient bien connus. Ce qui arrêtait ces incrédules, ce qui avait arrêté Paul lui-même, c'était la pauvreté, la vie humiliée, la mort ignominieuse, l'échec apparent de ce Messie de qui Israël attendait, de façon sinon exclusive, du moins prépondérante, la restauration de son indépendance politique et la consécration de sa suprématie religieuse. Montrer que tout ce qui s'était réalisé dans la personne de Jésus avait été prédit n'était-ce pas le meilleur moyen de dissiper ces préjugés? L'homme qui a usé d'une telle apologétique a peut-être accommodé à sa cause divers passages des Livres Saints. Il est inutile de le rechercher pour l'instant. Il est sûr, à tout le moins, qu'il n'a pu ignorer l'histoire ou en faire fi.

Mais cette histoire du Christ était-elle exactement celle que rapportaient de leur côté les Douze et les premiers disciples? — Oui, Messieurs, manifestement.

Paul l'affirme. Il écrit aux Corinthiens : « Je vous ai transmis avant tout ce que j'ai reçu moi-même [de la tradition] : que le Christ est mort pour nos péchés, conformément aux Ecritures, qu'il a été enseveli et qu'il est ressuscité le troisième jour, conformément aux Ecritures, et qu'il est apparu à Céphas [Simon Pierre], puis aux Douze; ensuite il est apparu en une seule fois à plus de cinq cents frères, dont la plupart sont encore en vie actuellement, tandis que quelques-uns se sont endormis. — Ensuite il est apparu à Jacques, puis à tous les apôtres; en tout dernier lieu, il m'est apparu à moi aussi, comme à l'avorton... » Après ces paroles, qui

apportent aux renseignements fournis par les évangiles diverses précisions, Paul ajoute : « Ainsi donc, soit moi, soit eux [les Douze], voilà ce que nous prêchons [d.6]. »

Cette déclaration est d'importance, puisque l'Apôtre ne pouvait insister sur l'accord absolu de sa prédication avec celle de ses frères, s'il avait eu quelque doctrine personnelle qu'il voulût introduire.

Voici toutefois des preuves plus graves, car ce ne sont plus des paroles, qui affirment l'entente; ce sont des actes énergiques, qui visent à la maintenir.

Je vous ai parlé déjà, Messieurs, de la vanité des églises, de leur attachement tout humain à leurs fondateurs. En voici un exemple caractéristique. A Corinthe, des partis se forment. Les uns prétendent se rattacher à Pierre, d'autres à Paul, d'autres au catéchiste alexandrin Apollos. Paul l'apprend. Il se fâche. « Frères, leur dit-il, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, je vous exhorte à parler tous de même. Qu'il n'y ait pas de schisme parmi nous. Soyez unis dans le même esprit et dans la même pensée... Eh quoi, l'on m'a rapporté qu'il y a des dissensions parmi vous! Tel d'entre vous dit : Moi je suis à Paul! Moi à Apollos! Moi à Céphas! Moi au Christ! Le Christ est-il donc divisé! Est-ce Paul qui a été crucifié pour vous? Est-ce au nom de Paul que vous avez été baptisés? Ah, je rends grâce à Dieu de ce que je n'ai baptisé aucun d'entre vous... N'êtes-vous pas des gens charnels [pour agir de la sorte]!... Qu'est-ce qu'Apollos et qu'est-ce que Paul? Des serviteurs par qui vous avez été

d. I *Cor.*, xv, 1-11.

engendrés à la foi! [Rien d'autres][e] ». Ainsi, point de sectes dans le christianisme. La personnalité des prédicateurs importe peu, celle de Paul comme celle des autres. Un maître unique : le Christ. « Tout est à vous, [mes frères], vous au Christ, le Christ à Dieu[f]! »

Dans ces conditions, sur tous les points essentiels, l'uniformité devait s'établir entre les églises. De fait, lorsque Paul écrit aux Romains, qu'il n'a pas évangélisés, il leur adresse cet éloge : « Votre foi est donnée en exemple au monde entier[g]. » Comme il leur suffit de la conserver intacte, il ajoute : « Gardez-vous, je vous prie, de ceux qui causent des dissensions et des scandales, en s'écartant de la doctrine que vous avez reçue. Fuyez-les[h]. » Leur foi est donc la sienne, bien qu'ils ne l'aient pas reçue de lui. Dès lors, sans excuses, sans explications, sans détours, sans aucune de ces précautions dont il aurait usé assurément, s'il avait eu conscience d'exprimer une doctrine nouvelle ou tout au moins discutée, il leur parle du Christ annoncé par les prophètes, né de David selon la chair, Fils de Dieu[i]. Ce qu'il n'eût pu faire, si son renom d'orthodoxie ne lui eût conféré une exceptionnelle autorité, il leur expose les plans mystérieux de la Providence, avec autant d'aisance que s'il eût parlé devant ses propres disciples[j].

e. I *Cor.*, III, 3 sq.
f. I *Cor.*, III, 23.
g. Rom., I, 8; XVI, 19 sq.
h. Rom., XVI, 17 sq.
i. Rom., I, 5. — Sur ce texte, F. PRAT, *La théologie de s. Paul*[13], t. II, p. 510-513.
j. Rom., XV, 20 sq.; II *Cor.*, X, 16.

De cet accord absolu avec les Douze, accord qui s'étend, vous le voyez, non seulement aux grands faits de la vie du Christ, mais à leur interprétation théologique, notons un dernier indice. Paul met son honneur, — il le dit en propres termes, — « à ne prêcher l'Evangile que dans les lieux où le nom du Christ n'était pas encore connu [7] ». Croyez-vous que son amour ardent pour Jésus, son zèle pour le salut des âmes se fussent accommodés de ce partage, s'il avait cru ses frères capables de prêcher une doctrine autre que la sienne et de proposer aux peuples, avec des traditions suspectes, un Christ diminué? Sans doute, à des époques d'indifférence, des pasteurs affadis peuvent se désintéresser de ce qui se passe hors du petit troupeau qui les accepte et les nourrit; mais, Messieurs, supposer de tels sentiments chez celui qui a travaillé et souffert pour la diffusion de l'Evangile plus que tous ses contemporains, plus que les Douze, chez celui qui a aimé le Rédempteur et les âmes pour lesquelles il avait donné son sang comme personne d'autre peut-être ne les a aimés, c'est un non-sens! Pour comprendre l'argument que je vous propose, il se peut qu'il faille soupçonner au moins la jalousie que peuvent inspirer ces deux passions : celle de la gloire de Dieu et celle du salut des âmes; mais l'extraordinaire activité de l'Apôtre suffit à le faire entrevoir. Dès lors, vous le concéderez, ce semble : si Paul s'est résigné à ne pas prêcher où d'autres avaient passé avant lui, c'est ce que leur évangile, quant aux points essentiels à tout le moins, ne différait pas du sien.

Voilà, Messieurs, en quelques mots, le témoignage que saint Paul a rendu à la prédication des Douze :

ses déclarations explicites, comme sa manière d'agir, manifestent entre eux et lui un accord total.

Pour grave que soit cette constatation, elle ne peut être décisive, à moins que la mentalité de l'Apôtre ne nous offre des garanties très sérieuses. Appliquons-nous donc à les rechercher.

Dans ce but, nous commencerons par analyser un de ses concepts les plus intimes, l'idée qu'il se fait de la foi; nous examinerons ensuite la conscience qu'il a de sa responsabilité comme prédicateur; nous essaierons enfin d'apprécier l'énergie de ses convictions.

Pour un grand nombre de nos contemporains, la foi, indépendante de la froide raison, est une certaine manière pieuse ou mystique d'interpréter le monde et les événements qui s'y déroulent, — une conception de la vie que règlent les seules intuitions du cœur, — ou encore une libre traduction des expériences dites religieuses. Reconnaissons-le tout de suite : si le Docteur des Gentils avait partagé cette opinion, sa croyance ne présenterait pour la critique qu'un intérêt fort médiocre. Les appréciations « religieuses » ou « mystiques » de ce genre varient en effet avec les dispositions des individus; les objets les plus divers peuvent les provoquer : c'est une sorte de poésie qui se passe de l'histoire et dont l'histoire à grand'peine peut extraire quelques vagues indications. Mais la foi, aux yeux de Paul, est tout autre chose.

Un mot la caractérise qui revient sans cesse sur ses lèvres : c'est une obéissance [8]. Comme telle elle suppose un commandement exprès, manifesté par un supérieur, le Christ, ou par ses mandataires

authentiques, les apôtres, dont la mission est accréditée par le signe des miracles. Elle ne jaillit pas du cœur ou des profondeurs de la subconscience; elle naît de la prédication : « *Fides ex auditu; auditus autem per verbum Christi* [k] ». Comment dès lors pourrait-elle se produire, si des témoins officiels n'étaient pas là pour intimer avec autorité l'ordre de croire : « *Quomodo autem audient sine praedicante? Quomodo vera praedicabunt nisi mittantur* [l]? » Nous pourrions donc en être sûrs, même si nous ignorions quels préjugés avaient longtemps dominé sa pensée : saint Paul ne s'est rallié à la doctrine chrétienne qu'après avoir reconnu dans le Christ le porte-parole de Dieu et vérifié son enseignement authentique. Jamais cet homme n'eût exigé l'obéissance à l'Evangile et surtout la foi en la divinité de Jésus, s'il n'avait acquis la certitude qu'un ordre formel imposait ces croyances à son assentiment. Il serait donc injuste de le prendre pour un poète ou un rêveur ; sa conception de la foi fait de lui, en toute vérité, un témoin de l'histoire.

Et quelle conscience est la sienne! Quel sentiment profond de sa responsabilité! Vous l'avez entendu, il y a quelques instants, aligner la série des apparitions qui lui garantissaient la résurrection du Christ. Ecoutez encore la glose qu'il ajoute à ces déclarations: « Si le Christ n'est pas ressuscité, [mes frères], notre prédication est vide de sens, vide aussi notre foi. A l'égard de Dieu, nous nous

k. Romains, x, 17.
l. Romains, x, 14, 15; i, 5.

trouvons, nous [apôtres], dans la situation de faux témoins, puisque nous attestons, en dépit de lui, qu'il a ressuscité le Christ, alors qu'il ne l'aurait pas ressuscité, s'il est vrai que les morts ne ressuscitent pas. » C'est bien, vous le voyez, pour le commun des hommes comme pour le Christ, d'une résurrection physique qu'il s'agit, d'un retour à la vie en chair et en os, et non de je ne sais quelle survie glorieuse qu'on appellerait très improprement résurrection. Paul insiste. Il découvre aux Corinthiens les conséquences tragiques qu'entraînerait une erreur sur ce point capital.« Si le Christ n'est pas ressuscité, votre foi n'est que vanité. Vos péchés, [que vous pensiez pardonnés], pèsent encore sur vous. Vos parents bien-aimés qui sont morts dans la foi du Christ [et que vous croyiez sauvés] sont perdus sans retour. Si l'espoir que nous avons mis dans le Christ ne sert sans plus qu'à bercer notre vie présente, nous sommes les plus misérables des hommes[m]. » Voilà, Messieurs, ce qu'écrivait Paul, quelque vingt ans après la mort du Sauveur. Vous semble-t-il qu'aucun rationaliste ait jamais exprimé avec plus de force la folie qui serait celle de la foi chrétienne, si le Christ détaché de son gibet et couché dans son sépulcre n'en est pas sorti plein de vie? Renoncer aux satisfactions d'ici-bas, sans avoir rien à attendre outre-tombe, rien, quelle stupidité!

Le même sentiment de sa responsabilité porte l'Apôtre à distinguer avec soin ce qui vient authentiquement du Christ et ce que sa raison lui suggère[n], les dogmes qu'il a reçus de Lui et l'ex-

m. I *Corinthiens*, XV, 12-21.
n. I *Corinthiens*, VII, 12.

plication ou la systématisation que tout prédicateur peut en proposer à ses risques et périls [o], comme il l'amènera à protester de toute son énergie contre les témoins qui altèrent le sens de l'Evangile. Faute de temps, je le note sans insister.

Par contre, Messieurs, permettez-moi d'attirer votre attention sur le poids qu'ajoute au témoignage de saint Paul la vie héroïque qu'il a menée. Quelle que soit la nature exacte de l'événement de Damas qui provoqua sa conversion, — apparition miraculeuse, coup de soleil, attaque d'apoplexie, ou phénomène morbide quelconque, — du point de vue qui nous occupe, ce n'est qu'un épisode accessoire. En toute hypothèse, les trois ans que le converti, aussitôt après, passa au désert, lui ont permis de se ressaisir [p]. Dès qu'il sortit de sa retraite, les contradictions et les persécutions qui se déchaînèrent contre lui mirent ses convictions à l'épreuve. S'il fût revenu en arrière, il ne pouvait l'ignorer, ses pires ennemis lui auraient fait un accueil triomphal. — Revenir en arrière! Cherchez donc si Paul y a jamais songé. Il n'a qu'un rêve : soumettre au joug de son Maître le monde entier. Il affirme et c'est exact : il a travaillé plus que tous les autres, souffert plus que tous les autres [q]. C'est trop peu dire. Bien que rien ne l'y obligeât, puisqu'il en reconnaît le droit aux autres missionnaires, il se refuse à accepter les services d'une

o. I *Corinthiens,* III, 10 sq.
p. Galates, I, 17, 18.
q. I *Corinthiens,* XV, 10.

vierge[r] ou à demeurer à la charge de ceux qu'il évangélise ; pour suffire à sa subsistance, il travaille partout de ses mains[s]. « Prêcher, dit-il, le beau mérite! C'est mon devoir. Malheur à moi si j'y manquais! Mais ce luxe de zèle, c'est mon honneur. Plutôt mourir que de me le laisser enlever[t]! » Voilà bien, Messieurs, le signe des convictions profondes et des enthousiasmes réfléchis : la mesure commune du dévoûment ne leur suffit plus. Et voilà ce que fut la vie de Paul durant trente ans d'apostolat, jusqu'au jour où le suprême honneur lui fut accordé, celui de sceller sa prédication par l'effusion de son sang.

Connaissez-vous dans l'histoire beaucoup de témoignages comparables, sinon aux quelques textes que j'ai cités, du moins à l'ensemble des faits que je viens de résumer? Dès lors, trouveriez-vous exagéré de dire : même si la tradition évangélique n'avait point d'autre garant, celui-ci suffirait à en démontrer la vérité? Si graves que soient les circonstances, n'agissons-nous pas de la sorte, dans la vie courante, à tout le moins lorsque nous avons l'heureuse fortune de renconter un témoin hors pair, c'est-à-dire un homme dont la sincérité, la prudence, la connaissance des événements s'affirment exceptionnelles? Ces garanties exceptionnelles, vraiment ne les avons-nous pas rencontrées chez cet apôtre, venu de si loin, si attentif aux conséquences d'une erreur, si précis dans ses

r. I *Corinthiens*, IX, 5.
s. I *Thessaloniciens*, II, 9; I *Corinthiens*, IX, 4 sq.
t. I *Corinthiens*, IX, 15 sq.

informations, quand l'occasion se présente d'en venir aux détails, et dont trente ans de labeur nous crient la conviction?

— Je ne doute guère de votre réponse, Messieurs; mais, si je l'ai sollicitée, pour vous aider à marquer la force des preuves que nous avons considérées, je me garderai bien d'arrêter ici notre étude. Ce qui nous reste à observer est plus important encore.

Veuillez d'ailleurs le remarquer : en vous présentant à l'instant saint Paul comme un témoin isolé, j'ai parlé de façon très incorrecte, puisque déjà nous avons constaté son accord avec les autres messagers de l'Evangile. Voilà le point sur lequel il nous faut insister. Jusqu'ici nous avons vu le témoignage que Paul a rendu à la foi des Douze. Dans la seconde partie de cette conférence, nous allons voir le témoignage qu'ont rendu à la foi de Paul les communautés primitives, les premiers disciples du Christ ou, comme nous pouvons le dire pour plus de brièveté, les Douze.

II. LE TÉMOIGNAGE DES DOUZE EN FAVEUR DE PAUL

Dans la seconde épître attribuée à saint Pierre, il est parlé de la sagesse profonde dont témoignent les lettres de Paul. Tout ce que l'auteur trouve à leur reprocher, c'est de présenter certains passages difficiles à entendre. Il professe toutefois pour ces écrits une estime singulière, puisqu'il blâme les ignorants qui les détournent de leur sens, « comme ils font des autres Ecritures[a] ».

a. II *Pierre*, III, 15-16.

Dans l'épître aux Galates, Paul, de son côté, rappelle qu'à Jérusalem il prit soin de soumettre sa prédication au contrôle des apôtres et qu'après l'avoir entendu, sans rien reprendre, sans rien ajouter à son exposé, Jacques, Pierre et Jean lui donnèrent la main, en signe d'union fraternelle[v].

Ces renseignements ont leur prix, assurément; mais, en un sens, nous n'avons que faire de ces bouts de texte. La preuve que nous cherchons, nous l'obtiendrons plus lumineuse, en considérant l'histoire entière de l'Apôtre, celle de sa vie et celle de ses écrits, histoire que nous pouvons résumer en une antithèse très juste: au début de sa carrière, Paul avait tout contre lui; néanmoins, il a fini par avoir pour lui toutes les églises.

Etablissons ces deux faits.

Dès l'abord, Messieurs, vous me reprocherez peut-être d'exagérer quelque peu. L'homme qui se consacrait au salut des Gentils n'avait-il pas nécessairement pour le soutenir tous les païens convertis? — Sans doute ; mais c'est précisément cet apostolat et la manière dont il le concevait qui suscitèrent contre lui la rivalité des communautés judéo-chrétiennes et qui firent de lui, à cette époque primitive, un brandon de discorde. « Il faut, écrivait-il aux Corinthiens, qu'il y ait des hérésies, pour donner à de nombreuses gens l'occasion de révéler les pensées de leur cœur[x] ». De même manière, ses initiatives audacieuses, blessant au point le plus sensible l'orgueil d'Israël, provoquè-

v. *Galates*, II, 1-10.
x. I *Corinthiens*, XI, 19.

rent des controverses passionnées. De tous les griefs qu'on pouvait dresser contre lui, nous pouvons en être sûrs, aucun ne fut négligé par ses adversaires. C'est tout avantage pour nous, puisque nous allons pouvoir discerner les sentiments cachés de tous les partis.

Imposant aux Gentils les commandements du Décalogue, Paul les déclarait libres de plein droit à l'égard des pratiques mosaïques concernant la circoncision, le temps des nouvelles lunes, l'interdiction de certains aliments... Voilà bien le plus manifeste de ses torts. Que le Messie fût mort pour tous les hommes, que le salut fût offert à tous les peuples, les convertis du Judaïsme en convenaient; mais le moyen de leur faire comprendre que les rites vénérables de l'Ancienne Loi étaient abrogés, alors que Jésus lui-même s'y était conformé! Les conserver, c'était en quelque sorte maintenir l'hégémonie religieuse d'Israël; les abandonner, n'était-ce pas consacrer sa déchéance? Dénoncer l'audace sacrilège de l'Apôtre parut donc à nombre de néophytes juifs un devoir sacré. Quand la vanité personnelle et l'intérêt peuvent se couvrir des prétextes de la piété, vous savez hélas que les procédés les moins avouables passent souvent pour permis! La fin semble justifier les moyens. Paul s'abstenait de moissonner dans le champ d'autrui; ses ennemis au contraire envoyaient dans les communautés qu'il avait fondées des émissaires, pour l'épier, pour alarmer la conscience de ses fils spirituels, en déclarant illicites les dispenses qu'il leur accordait, et pour miner son autorité.

Ce que disaient ces calomniateurs, nous le savons par les réponses que leur opposent les épîtres.

Paul, à parler franc, n'avait pas droit au titre d'apôtre. Les grands apôtres, les vrais, avaient été les compagnons assidus du Christ. Lui ne l'avait pas même vu! En outre, il avait pris part au meurtre du diacre Etienne et persécuté les premiers fidèles. De quel droit cet homme dispensait-il de la Loi? Le christianisme mutilé qu'il prêchait ne pouvait assurer aux païens la régénération!

D'autres causes auraient suffi à rendre sa position fort difficile.

Tout converti, d'ordinaire, est reçu avec allégresse ; mais on ne lui permet guère de faire la leçon à ceux qui l'ont devancé dans la foi. Fût-il le plus modeste et le plus doux des hommes, l'ardeur avec laquelle il se dépense, la générosité dont il fait preuve suffisent à éveiller des susceptibilités : elles font l'effet d'un reproche à l'égard des anciens et le succès de ses entreprises, quoi qu'il fasse, rend ce reproche plus éloquent. Il semblerait qu'en entrant dans la communauté, il dût se réduire à la mesure commune et qu'il empiétât sur les droits de ses frères, en réussissant mieux qu'ils n'ont réussi. Les grandes âmes, il est vrai, sont inaccessibles à ces basses jalousies; mais combien d'autres, hélas, sont impuissantes à les repousser! Or, saint Paul était un converti; son zèle conquérant, son abnégation singulière, les fruits merveilleux de sa parole le signalaient entre tous.

C'était de plus un penseur incomparable. Les missionnaires de la première heure, selon toute vraisemblance se contentaient pour la plupart de narrer la vie du Sauveur et de commenter ses préceptes. Paul les surpassait tous par la profondeur

de ses aperçus, l'ampleur de ses synthèses. Dès que l'occasion s'en présentait, au « lait des enfants », c'est-à-dire aux rudiments de la prédication chrétienne, il substituait, ce sont ses propres expressions, « la nourriture solide », la « gnose » ou « l'épignose », c'est-à-dire un exposé plus pénétrant des mystères [y]. Les simples en étaient déroutés, les plus doctes ravis sans doute, mais étonnés parfois et inquiets, d'autant qu'ils avaient peine à le suivre à ces hauteurs et que sa langue abrupte, tourmentée, rendait difficile parfois l'intelligence exacte de sa pensée. Et cela encore, Messieurs, était un tort évident de saint Paul. Scruter des problèmes que les autres n'osent aborder, se poser en théologien, quand le commun des prédicateurs se contentent du catéchisme, être obscur, quand il faudrait, par un langage translucide, écarter toute possibilité d'interprétation maligne, en toute hypothèse c'est prêter le flanc à la critique; quand on est soi-même discuté, c'est vraiment faire le jeu de ses adversaires.

Ainsi, de par ses antécédents, Paul se trouve dans les conditions les plus défavorables. Par son attitude à l'égard de la loi de Moïse, il blesse les fidèles issus du Judaïsme, tout spécialement les fidèles de Jérusalem, qui font de l'apôtre Jacques le type accompli de la vertu chrétienne, parce qu'il observe avec scrupule les rites sacrés des aïeux. Par son abnégation, son zèle extraordinaire, ses spéculations audacieuses, ses succès même, ce converti excite la jalousie et la défiance. Nombre de gens ont intérêt à le discréditer et le moyen le

[y] I *Corinthiens*, III, 1-2.

plus simple à la fois et le plus efficace d'y réussir est assurément de le convaincre d'erreur, fût-ce sur un seul point.

Dès lors, pouvez-vous croire qu'il pût se permettre, à une époque si proche encore de la Passion, une altération quelconque de la tradition, sans que des cris ne s'élèvent pour protester! Qu'il modifie au gré de ses rêves la biographie du Christ, qu'il ajoute à ses enseignements et présente comme obligatoire une théologie qu'il a forgée en s'inspirant de la philosophie grecque, qu'il change en victime expiatoire dont le sang a payé la rançon du monde un messie dont l'action rédemptrice, au dire de certains rationalistes, aurait été d'abord conçue comme réservée à la fin des temps, on le laissera faire? Qu'il lui vienne à l'esprit, si invraisemblable que ce soit de la part d'un Juif, disciple des pharisiens, l'idée de transformer en fils de Dieu, au sens rigoureux du terme, celui que ses frères vénèrent seulement comme un serviteur bien-aimé du Père, qu'il aille jusqu'à lui attribuer tout uniment les expressions que la Bible emploie pour Jahvé lui-même, il ne se trouvera personne, même parmi les judaïsants, pour l'accuser d'idolâtrie et pour attirer sur lui les anathèmes des « grands », des « vrais apôtres »? Est-ce possible, oui ou non? Est-il nécessaire d'être exégète de carrière ou spécialiste de l'histoire des religions pour comprendre qu'une seule réponse s'impose : « Non »?

Or, tel est le second fait, de tous points imprévu, qu'il nous faut enregistrer: cet homme jalousé, épié par tant d'adversaires, n'a rencontré partout

qu'approbation; le reproche, le seul reproche que purent lui adresser — non pas les Douze, mais quelques judaïsants fanatiques — ce fut de déclarer inutiles pour les Gentils les observances mosaïques.

La preuve en sera aisée. Les quelques épîtres que nous avons retenues suffiront à la fournir; laissez-moi ajouter seulement que les autres ne pourraient que contribuer à la rendre plus convaincante.

Nous pouvons le dire avec assurance : saint Paul n'a jamais été incriminé sur le chapitre de l'orthodoxie. Pourquoi? Parce qu'il est impossible de découvrir dans ses écrits la moindre allusion, la moindre réponse à de telles accusations ou la trace d'une telle opposition [9].

Seriez-vous tentés d'objecter que les pamphlets publiés peut-être par ses adversaires sont perdus, qu'il faudrait les avoir sous les yeux, pour juger en connaissance de cause? — Nullement, Messieurs.

S'il vous arrive de consulter le dossier d'une affaire judiciaire, avez-vous besoin de lire toutes les plaidoiries de l'attaque pour savoir, au moins en substance, ce qu'on reprochait à l'accusé? Que la défense puisse taire, par calcul, quelques détails gênants, c'est possible; mais qu'elle ne réponde pas sur le fond même du débat, qu'elle laisse de côté les inculpations capitales, pour dissiper quelques griefs accessoires, est-ce vraisemblable?

La supposition est d'autant moins acceptable, dans le cas présent, que saint Paul accusé d'hérésie et de la plus abominable de toutes, à ses propres yeux comme à ceux de ses adversaires, l'adoration

d'un simple mortel, l'idolâtrie, ne pouvait se contenter de se justifier par des à-côté.

Une telle ruse d'ailleurs s'accorderait mal avec son caractère. Ce passionné n'avait coutume ni de prendre des faux-fuyants, ni de contenir l'éclat d'une colère qu'il estimait justifiée. Ecoutez-le dire à ses Galates: « Quand ce serait moi ou un ange du ciel qui vous prêcherait un évangile différent de celui que je vous ai annoncé, qu'il soit anathème! » [z], et revendiquer près d'eux, en rappelant ses glorieuses cicatrices, le droit de promulguer haut et clair la vérité : « Au surplus, que personne ne me cherche noise! Moi du moins je porte sur le corps les stigmates de Jésus! » [a]. Entendez-le, près des Corinthiens, se comparer à ses rivaux: « Sont-ils Hébreux? Moi aussi. Sont-ils Israélites? Moi aussi... Sont-ils ministres du Christ? Ah! je vais parler en insensé. [Ministre du Christ], je le suis plus qu'eux: pour ce qui est des travaux, bien plus, des prisons, bien plus, des coups, bien plus; le péril de mort, je l'ai vu souvent; à cinq reprises j'ai reçu des Juifs les trente-neuf coups; trois fois j'ai été battu de verges, lapidé une fois; trois fois j'ai fait naufrage; j'ai passé un jour et une nuit dans l'abîme. Et mes voyages sans nombre, périls sur les fleuves, périls de la part des brigands, périls de la part de mes compatriotes, périls de la part des Gentils, périls dans les villes, périls dans les déserts, périls sur mer, périls de la part des faux frères! » [b]... L'énumération se poursuit, écrasante pour ses ad-

z. *Galates*, I, 8-9.
a. *Galates*, VI, 17.
b. II *Cor.*, XI, 21 sq.

versaires, dont le seul mérite était de venir jeter l'ivraie où il avait semé le bon grain, et de le dénigrer dans l'ombre, près de ceux qu'il avait gagnés à la foi.

Quelles colonnes de l'Eglise auraient pu arrêter sa fougue? — Aucune, du moment qu'il était sûr de son droit. Aucune, pas même Pierre, le chef des apôtres. A l'assemblée de Jérusalem, on a reconnu qu'on ne devait pas imposer aux convertis du paganisme les observances mosaïques. Pierre le sait. A Antioche, il s'assied à la table des Gentils. Mais voici que surviennent des envoyés de Jacques. Il redoute leurs critiques et s'en va manger à l'écart, comme s'il avait mal fait. Paul comprend le danger: l'exemple de Pierre passera pour une justification des judaïsants, ses adversaires. « Quand je vis qu'ils ne marchaient pas droit selon la vérité de l'Evangile, écrit-il à ses fidèles, je dis à Céphas en présence de tous: « Si toi qui es juif tu vis à la manière des Gentils et non à la manière des Juifs, comment peux-tu contraindre les Gentils à vivre en Juifs? » Ainsi, comme il s'en vante lui-même, il n'a pas craint de résister en face: « *In faciem restiti* », parce que Pierre avait tort, « *quia reprehensibilis erat* » [c].

Quelle autorité, je vous prie, aurait pu l'empêcher de se défendre avec la même vigueur, s'il eût été repris sur des points autrement graves et qui lui tenaient infiniment plus au cœur: je veux dire la résurrection du Christ, dont il fait le pivot de sa théologie, et la divinité de ce Maître bien-aimé, dont le nom revient sans cesse sur ses lèvres,

c. *Galates*, II, 11.

parce que sa pensée ne le quitte jamais? L'abrogation de l'Ancienne Loi n'est qu'une conséquence de la divinité du Christ: aux yeux de l'Apôtre, ces dispositions sont périmées, parce qu'un législateur plus grand que Moïse est intervenu ; elles sont d'ailleurs inutiles, à un double titre: parce que le Dieu fait homme a payé de son sang la rançon du monde et parce que son exemple a révélé le type d'une sainteté plus accomplie. Si par impossible, on eût osé contester ces points de son enseignement qui constituent l'âme de son âme, n'en doutez pas, Messieurs, Paul se fût dressé contre l'Eglise entière. Puisque jamais il ne répond à de telles accusations, nous pouvons conclure que jamais elles n'ont été proférées contre lui. Bien plus, si vives furent les haines que souleva son apostolat près des Gentils, que nous pouvons ajouter sans crainte d'erreur : si ces reproches n'ont jamais été formulés, c'est qu'il était impossible de leur donner la moindre vraisemblance, parce que l'accord de Paul avec la prédication des Douze était indéniable, et parce que les églises, même les plus hostiles à son abandon de la Loi, reconnaissaient dans son enseignement l'écho fidèle de la tradition primitive et son interprétation la plus autorisée.

Pour compléter cette démonstration, Messieurs, permettez-moi de vous signaler deux faits de même ordre: la fortune extraordinaire des épîtres pauliniennes et le rang réservé dans l'Eglise à leur auteur.

Les lettres qui portaient le nom de Paul ont été jalousement gardées par toutes les communautés orthodoxes, à la seule exception des judéo-chré-

tiens modérés ou Nazaréens [10]. Encore ceux-ci expliquaient-ils leur conduite, en disant que Paul était un apostat, non pas de la foi, mais de la Loi. Seule l'épître aux Hébreux fut contestée en quelques communautés, pour des raisons qui font honneur à leur sens critique: cet écrit, en effet, exprime bien les idées ou la théologie de l'Apôtre, mais le style est tout différent du sien. Toutes les autres épîtres furent reçues partout, même le petit billet à Philémon, d'une délicatesse exquise, mais sans intérêt doctrinal, et dont l'attribution aussi bien que la conservation sont fort étranges, à moins qu'une signature irrécusable ne l'ait rendu infiniment précieux à la piété. La même observation s'applique aux épîtres que certains critiques déclarent inauthentiques. A supposer qu'elles ne soient pas de la main de Paul, n'est-ce pas un indice éloquent de son crédit exceptionnel, qu'il ait suffi qu'on les crût rédigées par lui, pour qu'elles fussent conservées, communiquées à tous les fidèles et bientôt classées parmi les Ecritures qui constituent la règle de la foi?

Mais cet hommage n'est pas le seul qui lui ait été dévolu. Son accord avec les Douze a paru si manifeste, les services qu'il a rendus si éclatants, qu'on lui a réservé, à côté de Pierre, une place unique. Dernier venu des apôtres, avorton, comme il se nommait dans son humilité, il a été associé au prince des apôtres et jamais la liturgie ne célèbre l'un sans faire mention de l'autre, comme si Pierre, au lieu de lui tenir rigueur d'une altercation très vive, avait dit à ce frère chéri, en qui il ne voulait voir que le plus généreux des témoins du Christ, ce que dit à Joseph le pharaon d'Egypte, pour le payer

de ses conseils: « Tu régiras toute ma demeure; au commandement de ta bouche le peuple entier obéira; le trône seul marquera ma préséance. *Uno tantum regni solio te praecedam* [d]. »

CONCLUSION

En résumé, deux points principaux, Messieurs, ont retenu aujourd'hui notre attention.

Etudiant d'abord le témoignage rendu par Paul à la prédication des Douze, nous en avons examiné la teneur et discuté avec soin la valeur. Dès ce moment, nous osions dire: on ne peut arracher de l'histoire une déposition entourée de telles garanties; à elle seule, elle suffirait à nous apprendre avec certitude les traits essentiels de la vie et de la doctrine de Jésus-Christ. — Considérant ensuite le témoignage rendu par les Douze à la prédication de Paul, nous avons noté les causes multiples qui rendaient l'accord entre eux et lui assez difficile, et pourtant, avec quelle surprise peut-être, nous avons constaté une entente absolue : l'Eglise, dans sa reconnaissance, a couronné d'une gloire presque égale, Pierre, l'apôtre des circoncis, et Paul, l'apôtre des Gentils. Dès lors, à plus forte raison, nous pouvons l'affirmer : à elle seule, l'histoire de ce converti suffirait à prouver que la thèse rationaliste sur l'origine des croyances chrétiennes, pour les Douze aussi bien que pour Paul, s'inspire d'a priori philosophiques, au lieu de s'appuyer sur les faits.

d. *Genèse*, XLI, 40.

L'Eglise, quelle crise douloureuse elle a traversée durant cette période! Tandis que ses missionnaires sillonnent les régions orientales pour annoncer la « bonne nouvelle », tandis que Juifs et païens suscitent contre elle les premières persécutions, de vives querelles secouent les communautés. Elles étaient inévitables sans doute, avant que l'esprit chrétien se libérât sans retour du formalisme juif. En tous cas, elles auront servi à nous laisser voir au vif les sentiments intimes des partis. Or, l'objet unique du litige, entre les orthodoxes, fut la loi de Moïse; sur la biographie du Christ, ses miracles, sa résurrection, sa doctrine même, nulle controverse: une tradition toute fraîche unit les âmes dans une même foi.

Voilà, Messieurs, la contre-épreuve que vous pouviez souhaiter. Nous l'avons réalisée dans les conditions les plus favorables, entre les années 51 et 58 de notre ère, en pleine période de crise, près d'un homme imbu d'abord des pires préjugés, parvenu ensuite à une conviction si entière, qu'aucune souffrance n'a pu modérer son ardeur, aucune considération humaine arrêter l'expression bouillonnante de sa pensée.

Ainsi, dans nos dernières conférences, nous avons abordé l'histoire des origines chrétiennes par trois voies différentes: d'abord, en consultant les témoins les plus opposés, amis, ennemis, indifférents, — ensuite, en interrogeant les diverses communautés chrétiennes, chez lesquelles nous avons découvert bien des motifs de rivalité et d'opposition, — aujourd'hui enfin, en étudiant, en même temps que celle de Paul, la vie des églises archaïques, quelques années à peine après la mort du Christ. Chaque

fois, nous avons abouti aux mêmes conclusions.

L'esquisse très ferme de l'histoire et de la doctrine évangéliques que nous avons obtenue appelle, il est vrai, bien des compléments; mais ces compléments ne sont que des détails. Nous les trouverons à leur place naturelle dans les écrits qui visent à les rapporter: les évangiles. Ces détails sont intéressants pour l'histoire, plus encore certes pour la piété; mais, Messieurs, avons-nous besoin de les connaître tous, avant de tenir pour assurés les faits majeurs que nous avons dégagés jusqu'ici? Non certes! En combien de cas, dans les sciences historiques, dans les enquêtes judiciaires, la substance des faits est-elle regardée comme prouvée, alors que demeurent obscures nombre de circonstances accessoires?

On ne nous reprochera pas, — permettez-moi de parler ainsi, mes chers auditeurs, car j'aime à penser que nos âmes sont unies, non seulement par la sympathie, mais par une conviction commune, — on ne nous reprochera pas, je l'espère, d'avoir introduit dans le débat des préjugés philosophiques ou théologiques, ou je ne sais quel mysticisme hors de propos. Nous n'avons dissimulé ni les dissensions des communautés primitives, ni les rivalités des premiers disciples; bien au contraire, nous avons argué souvent de ces mesquineries et de ces faiblesses qui gênent au moins les entreprises les plus saintes, quand elles ne les arrêtent pas dans leur essor. Dès lors, nous le dirons ensemble : ce qui est prouvé est prouvé.

Voici la conséquence qui s'impose : libre à chacun de demander aux évangiles un supplément d'information; — nous ne redoutons pas cette en-

quête; nous la souhaitons; nous l'aborderons pour notre compte, dimanche prochain; — seulement, si quelque exégète, négligeant les grands faits sur lesquels, par prudence, nous avons tout d'abord fixé nos regards, se laissait aveugler par la poussière de détails que remue la critique interne et venait nous informer que l'examen des évangiles, selon lui, aboutit à contredire ce que nous avons établi, si ingénieuses que soient ses hypothèses, si étendue que puisse être son érudition, nous devrions déclarer sans ambages qu'il a fait fausse route et que son travail est à reprendre en entier. Le microscope lui aussi étudie les détails; c'est un instrument fort utile; mais il ne peut que préciser ce que l'on discerne à l'œil nu. Si le savant qui en fait usage affirme blanc ce que nous voyons noir et mort ce que nous voyons vivant, ni sa dialectique, ni les mots savants dont il peut la parer, ne nous amèneront à croire qu'il ait raison contre nous. De même, Messieurs, après ce que nous avons vu dans ces trois dernières conférences, nous sommes en droit de dire aux historiens de toutes écoles : vous pouvez compléter, nuancer les conclusions auxquelles nous sommes parvenus, — les contredire jamais!

BIBLIOGRAPHIE

Pour l'exégèse des textes que nous avons cités et pour toutes les questions intéressant saint Paul, on voudra bien consulter l'ouvrage capital du R. P. Prat, *La théologie de saint Paul*, 2 vol., Paris, Beauchesne 1929 (t. I, 15e édit.; t. II, 14e édit.), et l'article du même auteur, *Paulinisme*, dans A. d'Alès, *Dictionn. apologétique*, 1922, t. III, col. 1621-1654. — Au sujet de l'influence prétendue des mystères païens sur saint Paul, E. Jacquier, dans le même dictionnaire, 1920, t. III, col. 964-1014 (bibliographie, col. 1012-1014).

NOTES

1. F. Prat, *La théologie de Saint Paul*[13], t. II, l. I, c. II, §. 1, p. 27.

2. Une inscription découverte à Delphes, publiée en 1905, permet de fixer l'époque de l'entrevue de saint Paul avec le proconsul Gallion et, par contre-coup, à un an près (51-58 ou 51-57), la date des premières épîtres; voir F. Prat, article *Chronologie*, dans L. Pirot, *Dictionn. de la Bible*, Supplément, 1928, t. I, col. 1288-1291.

Pour les dates principales de l'âge apostolique, on voudra bien consulter ce travail très érudit. Tableau d'ensemble, col. 1303.

3. Pour apprécier correctement ce que s. Paul savait de la vie terrestre de Jésus, il faut tenir compte de la diversité des auditoires auxquels il s'adressait (et de l'extrême concision des textes qui nous rapportent ses discours).

a. Parlant à des païens, il s'efforce de les amener d'abord à croire au Dieu unique : à Lystres, *Actes* XIV, 14 sq.; à Athènes, *Act.*, XVII, 22 sq.; à Thessalonique, I *Thess.*, I. 9-10 (rappel de sa prédication).

b. S'adressant aux Juifs ou à des auditeurs mêlés, il s'applique à prouver que Jésus est le Messie, parce que tout ce qui a été réalisé à son sujet avait été prédit :

ministère de s. Jean-Baptiste, *Act.*, XIII, 24 sq.;
passion, *Act.*, XIII, 28 sq.; XVII, 3 sq.; XXVI, 23 sq.;
résurrection et apparitions, *Act.*, XIII, 29 sq., 33 sq.; XVII, 3, 18, 31; XXVI, 23.

Sur cette méthode d'argumentation (par l'accord de l'histoire avec les prophéties) : *Act.*, XIII, 27 sq., XVII, 2 sq., 11; XXVI, 22; XXVIII, 23...

c. Écrivant à des convertis, il fait seulement allusion à ce qui leur a été déjà enseigné, soit par lui, soit par les Douze :

Jésus est fils de David, *Romains*, I, 3; IX, 5; *Galates*, III, 16; II *Timothée*, II, 8;
il vécut pauvre, II *Corinthiens*, VIII, 9; *Philippiens*, II, 7;
opéra des miracles (voir note suivante);
institua l'Eucharistie, I *Cor.*, XI, 23 sq.;
fut trahi, I *Cor.*, XI, 23; *Rom.*, IV, 25;
rendit témoignage devant Pilate, I *Tim.*, VI, 13;
fut condamné à mort, *Rom.*, VIII, 32, 34; *Gal.*, II, 20; I *Cor.*, V, 7; I *Tim.*, VI, 13;
fut crucifié, *Gal.*, III, 13; *Rom.*, VI, 5,6; I *Cor.*, I, 17, 23; II, 2, 8; II *Cor.*, XIII, 4; *Coloss.*, II, 14; *Philipp.*, III, 18;
expira, *Rom.*, V, 6-11; VI, 3 sq.; VIII, 34; XIV, 9...
fut enseveli, I *Cor.*, XV, 4; *Rom.*, VI, 4;
ressuscita, *Rom.*, I, 4; IV, 24; VIII, 34; XIV, 9; I *Cor.*, XV, 4 sq.; *Ephes.*, I, 20; II *Tim.*, II, 8;
apparut à ses disciples, I *Cor.*, XV, 5 sq.

Saint Paul est seul à rapporter cette parole de Jésus, qui règle sa propre conduite : « Il y a plus de joie à donner qu'à recevoir », *Act.*, XX, 35, — seul encore à résumer la vie du Sauveur dans ces deux traits, qui supposent bien la connaissance de faits caractéristiques : « Lorsque se manifesta la bonté et la philanthropie de Dieu notre sauveur... », *Tit.*, III, 4.

4. Il est assez vraisemblable que Paul fait allusion aux miracles évangéliques, bien qu'il ne les vise pas exclusivement, quand il nomme Jésus « la force de Dieu », I *Cor.*, I. 22-25. — Il donne les miracles accomplis par lui comme le signe manifeste de sa mission; II *Cor.*, XII, 12; *Gal.*, III, 5, bien plus, comme opérés par le Christ en personne, *Rom.*, XV, 18-19; cf. *Gal.*, III, 5. Comment d'ailleurs aurait-il pu croire que le Christ n'en ait pas accompli pour autoriser sa propre prédication, quand les prophètes les avaient donnés comme signe messiani-

que? Voir *Isaïe*, XXXV, 5-6; *Luc*, VII, 18-23, et V^e^ conférence, note 4. L'argument des miracles, nécessairement devait appartenir à son apologétique.

5. Si nous n'avions de saint JEAN que ses épîtres et de saint LUC que le livre des Actes, serions-nous pour autant autorisés à prétendre qu'ils ignorent le Christ historique? — Leurs évangiles sont là pour nous dire ce que vaut pareil argument.

Pour prouver que saint PAUL s'est désintéressé de l'histoire de Jésus, ce serait bien à tort qu'on insisterait sur son « mysticisme » et sur des déclarations comme celle-ci : « Pour nous désormais, nous ne connaissons plus personne selon la chair; à supposer que nous ayons jamais connu le Christ selon la chair, maintenant du moins nous ne le connaissons plus de la sorte », II *Cor.*, v. 16. — L'apôtre condamne ici uniquement les vues toutes charnelles de certains Juifs, très fiers d'avoir eu Jésus pour compatriote, de l'avoir vu pratiquer leurs rites et glorifier la loi de Moïse, mais peu soucieux de vivre selon son esprit. Quant à ses vues mystiques, elles le portaient très justement à *dépasser* l'hitoire terrestre de Jésus, mais nullement à se *passer* des leçons et des consolations qu'elle pouvait lui fournir. — Sur ce sujet, voir F. PRAT, *La théologie de s. Paul*[15], t. II, p. 27, note 1; p. 26-32; L. DE GRANDMAISON, *Jésus-Christ*, l. I, c. II, §. 2, t. I, p. 29 sq.

6. Divers critiques estiment que les premiers versets de ce passage reproduisent la formule même du premier symbole de foi; voir E. MANGENOT, *La résurrection de Jésus*, Paris, Beauchesne, 1910, p. 23 sq. — Leurs raisons principales sont : 1. la répétition constante de la formule ὅτι (que), avant chaque article, jusqu'au verset 6, où commencent les apparitions qui nous sont rapportées par le seul saint Paul; 2. l'emploi de la formule « les Douze », bien que saint Paul dise d'ordinaire « les Apôtres » (la leçon de la Vulgate « les Onze » est contestée); 3. de même, l'expression « j'ai reçu; παρέλαβον », au lieu de « j'ai reçu du Seigneur », semblerait signifier « j'ai reçu par tradition », plutôt que « par révélation ». — Ces indices ne peuvent fonder un argument certain.

Plusieurs auteurs protestants plus catégoriques en ce point que les catholiques, ont prétendu que, dès cette époque archaïque, l'Eglise possédait un texte analogue à notre symbole ou credo actuel; ils ont essayé de le restituer. En fait, leurs arguments prouvent seulement que les formules des principaux dogmes étaient très précises et communément usitées. Cela suffit pour faire comprendre à

quel point se trompent les historiens au jugement desquels la foi de l'Eglise primitive n'aurait été qu'un pur sentiment, sans doctrine qui s'imposât à l'adhesion des fidèles.

7. Sur la catéchèse uniforme que présupposent ces textes et cette manière d'agir, voir F. PRAT, *La théologie de s. Paul.*, t. II, l. I, c. II, §. 2, p. 32-42; J.HUBY, *L'Evangile et les évangiles*, Paris, Grasset, 1929, c. I, p. 9-55.

8. Commentant cette expression de saint Paul — « l'obéissance de la foi », *Rom.*, I, 5; XVI, 26 — le R. P. LEMONNYER écrit très judicieusement : « Cela veut dire non pas l'obéissance qui nait de la foi, mais l'obéissance en quoi consiste la foi... Le concept suivant nous paraît être la définition la plus exacte de la foi paulinienne : une obéissance du cœur, un état de conviction volontaire, une persuasion ferme et cordiale. L'idée de confiance n'appartient pas au concept de foi comme un élément primitif et intrinsèque, mais secondaire et dérivé »; *Epîtres de s. Paul*, 2 vol., Paris, Bloud, 1906, p. 255. — Pour plus de détails, voir F. PRAT, *La Théologie de s. Paul*, t. I (15e édit.), l. III, c. I, p. 202-205; t. II (13e édit.), l. V, c. I, p. 279-284.

9. Deux passages ont été parfois invoqués en faveur de l'opinion contraire : II *Cor.*, XI, 4; *Gal.*, I, 6-7. — Dans le premier, Paul parle de l'accueil favorable que les Corinthiens font (ou feraient, selon qu'on lit ἀνέχεσθε ou ἀνείχεσθε à ceux qui leur prêchent « un autre Christ » ou « un autre évangile »; mais il le fait seulement par manière d'hypothèse et juge cette hypothèse si invraisemblable qu'il se dispense de la réfuter; voir F. PRAT, *La théologie de s. Paul*[15], t. I, l. II, c. III, § 1, p. 183-186. — Dans le second, saint Paul reproche aux Galates de se laisser séduire par un évangile différent du sien, qui toutefois n'est pas autre : εἰς ἕτερον εὐαγγέλιον, ὃ οὐκ ἔστιν ἄλλο. Il ne s'agissait donc pas d'opposition foncière : « L'évangile de Paul était l'évangile de la grâce indépendante des œuvres; celui des judaïsants était l'évangile des œuvres méritoires indépendamment de la grâce »; F. PRAT, *op. laud.*, 15e édit., t. I, l. III, c. I, §. 1., p. 191-197.

10. EUSÈBE les désigne du nom d'ébionites; *Histoire ecclés.*, l. III, c. XXVII, PG, t. XX, col. 273. — De son temps, ces judaïsants en étaient venus à nier la divinité du Christ.

V^e^ Conférence

LA VALEUR HISTORIQUE DES ÉVANGILES

17 Mars 1929

Visum est et mihi, assecuto omnia a principio diligenter, ex ordine tibi scribere.

Il m'a paru bon à moi aussi, après m'être soigneusement informé de toutes choses depuis l'origine, d'en rédiger un récit suivi.

S. Luc, Prologue de son évangile.

Eminence,
Messeigneurs,
Messieurs,

Plusieurs d'entre vous ont eu le bonheur de visiter Saint-Pierre de Rome. Tous vous avez au moins entendu parler de cette merveilleuse basilique qui semble bâtie, comme l'Eglise elle-même, pour l'éternité.

Au faîte de la coupole, rayonne l'image du Père Eternel; sur les parois, des médaillons aux couleurs vives représentent des anges adorateurs, puis le Christ, la Vierge Marie, saint Jean-Baptiste, saint Paul, et les douze apôtres.

Sur la tombe même de saint Pierre, se dresse, au milieu du temple, l'autel monumental où le pontife régnant, avec les mêmes gestes et les mêmes

formules que ses prédécesseurs renouvelle le sacrifice du Calvaire, source inépuisable de fécondité.

Au-dessus des pilastres qui supportent le dôme, unissant en quelque sorte le ciel et la terre, sont figurés les quatre évangélistes, saint Matthieu, saint Marc, saint Luc et saint Jean.

Cette place d'honneur leur était bien due!

Aucun d'eux n'a fondé l'Eglise. Avant qu'ils aient songé à composer leurs livres, elle existait; avec un zèle indicible, elle promulguait les enseignements de son fondateur. L'apostolat de saint Paul et les luttes qu'il eut à soutenir ont pu vous en convaincre. De toute évidence, surtout si on les estime publiés assez tard, avant les évangiles vivait la tradition et cette tradition aucun écrivain n'aurait pu la consigner tout entière. De là l'erreur manifeste du protestantisme, qui prétend régler sa foi d'après ces seuls textes; de là l'erreur du rationalisme et de tout critique qui vise à éclairer par leur étude exclusive les origines du christianisme. Leurs auteurs toutefois ont rendu le service inappréciable de fixer par écrit bien des faits que la tradition orale aurait difficilement conservés.

Au sens moderne et rigoureux de ces mots, il n'ont pas rédigé des histoires ou des biographies du Christ [1]. On l'a dit fort justement : ils nous ont donné plutôt des « résumés de catéchèse », des sommaires de la prédication primitive. N'allons pas leur demander par conséquent ce qu'ils n'ont pas songé à nous offrir. Ce qu'ils disent, dans l'imprécision où ils l'ont dit, est-il exact? C'est toute la question qui va nous occuper, ce soir.

Peut-être, Messieurs, en avez-vous été surpris.

Sans ombre de discussion, j'ai attribué ces quatre livres à saint Matthieu, à saint Marc, à saint Luc, à saint Jean. C'est qu'en toute sincérité je ne connais aucune raison sérieuse d'abandonner cette opinion, tandis que j'en vois de bien efficaces en sa faveur. Ce point est de quelque importance. Toutefois, pour continuer à faire la partie belle à nos adversaires, en acceptant, sans lésiner, les conditions les moins favorables à notre cause, si vous voulez, nous supposerons que les évangiles ne sont pas l'œuvre des auteurs dont ils portent le nom. Pour plus de clarté, nous continuerons à les désigner selon l'usage traditionnel; mais nous ne tirerons de cette attribution, c'est chose entendue, aucun argument.

Pour apprécier leur juste valeur, il nous faudra passer en revue une double série de preuves qui se contrôlent et se corroborent les unes les autres. La tâche est complexe! Qu'y pouvons-nous? Pour démontrer une vérité métaphysique, il suffit souvent d'une seule raison claire et de quelques mots; pour démontrer un point d'histoire quelconque, il est nécessaire d'envisager tous les aspects du cas. Prises à part, les considérations de détail qu'on fait valoir laissent souvent place au doute; par contre, il n'est pas rare que leur ensemble emporte pleine conviction. Vous en jugerez [2].

Nous étudierons d'abord le témoignage que les évangiles se rendent à eux-mêmes, c'est-à-dire leurs caractères internes; — nous examinerons ensuite le témoignage qu'ont rendu à leur sujet des juges compétents, en d'autres termes les approbations qu'ils ont rencontrées.

Une fois de plus, je l'espère, l'importance du sujet

soutiendra votre attention, que j'admire et qui me ravit.

I. CARACTÈRES INTERNES DES ÉVANGILES

Puisque nous ne voulons réclamer pour les évangiles aucun traitement de faveur, cherchons d'abord, tout simplement, si l'on retrouve chez eux les signes ordinaires d'après lesquels on décide qu'un récit est véridique.

Le premier, pouvons-nous dire, est *la cohérence du récit.*

Comme tout s'enchaîne dans la vie courante, l'exposé authentique d'une série d'événements doit se présenter sans heurts, sans disproportion entre les effets et les causes, sans aucune de ces invraisemblances qu'on tolère tout au plus dans les libres fictions et les contes de fées.

Ce caractère se rencontre manifestement dans nos quatre livres.

D'après une théorie très en faveur aujourd'hui, deux d'entre eux, trois peut-être, dépendraient d'un document rédigé vers l'an 50 ou même plus tôt. A ce texte que les critiques allemands nomment *Quelle,* la source, on reconnaît une très haute valeur, en raison de son antiquité, de sa sobriété et de l'approbation que lui ont donnée, en l'utilisant largement, saint Matthieu et saint Luc.

L'hypothèse est certainement inacceptable, car ce document sans début, sans conclusion, sans but précis, ne correspond à aucun genre littéraire connu; la tradition l'ignore; enfin les principes d'après les-

quels on le restitue sont plus que discutables [3]. Sans admettre qu'il ait jamais existé à part, nous pouvons toutefois retenir que les événements rapportés par lui, aux yeux des critiques indépendants, présentent de très sérieuses garanties.

Eh bien, Messieurs, ces seuls points une fois concédés, on doit noter ce fait significatif : tous les compléments que ce texte appelle se trouvent dans les quatre évangiles et les faits relatés dans cette source d'une part, dans les évangiles de l'autre, se relient les uns aux autres de façon très simple, en ce sens toute naturelle.

La source rapporte qu'aux disciples de Jean-Baptiste envoyés vers lui pour lui demander s'il était le messie attendu, Jésus se contenta de dire, en reprenant les termes mêmes employés par les prophètes : « A vous de voir si j'accomplis les miracles qu'ils ont prédits [a] ». Une question angoissante se posait donc dans les esprits. Quels actes du Sauveur l'avaient ainsi provoquée, dès le début de sa prédication? — La réponse du Christ n'est pas moins remarquable : elle reconnaît le miracle comme signe de sa mission; comme elle présuppose des prodiges antérieurement accomplis, elle en promet implicitement de nouveaux pour l'avenir. A qui fera-t-on croire, par conséquent, qu'en dehors des deux ou trois miracles racontés dans « la source » aucun autre n'ait été décrit [4] ?

Ce document relate de même divers discours de Jésus. Ils recommandent la justice, la charité, la pureté du cœur; ils stigmatisent le formalisme et l'hypocrisie des riches et des prêtres.

a. Matthieu, XI, 2-11; *Luc*, VII, 18-28 : *Q.* 14.

Il était inévitable, dès lors, que le bon peuple de Judée, les simples, séduits à la fois par une prédication aussi audacieuse que consolante et par les prodiges qui l'appuyaient, ne prissent parti pour le rabbi de Nazareth. Du même coup, tous ceux que Jésus fustigeait et dont il trompait les espérances, en annonçant, en dehors d'eux et contre eux, l'avènement d'un royaume, non pas temporel, mais spirituel, scribes, pharisiens, princes du peuple, se trouvaient tournés contre lui. Ses succès croissants ne pouvaient qu'exciter leur ressentiment; seule par conséquent une solution violente pouvait mettre fin au conflit. Jésus fut excommunié et crucifié, disent les évangiles. Leur maître déshonoré et disparu, il fallait, pour relever le courage de ses disciples, quelque chose d'extraordinaire, comme un signe du ciel. Nos textes disent : ce fut la résurrection. Avec plus d'insistance, nous l'avons vu, saint Paul l'avait affirmé avant eux. Ainsi tout s'enchaîne logiquement, naturellement.

Evidemment, Messieurs, vu surtout l'extrême concision qui nous est ici imposée, de telles considérations, à elles seules, ne sauraient prouver rigoureusement ou *démontrer* la vérité de la narration évangélique. A tout le moins suffisent-elles à créer en sa faveur une présomption favorable, chez tout esprit qui ne tient pas *a priori* tout miracle pour impossible.

La présomption augmentera, si nous considérons, après la cohérence du récit, un second trait : *son archaïsme.*

Une narration d'ailleurs bien liée peut, en effet, sur des points plus ou moins accessoires, présenter

des inexactitudes ou des erreurs, en transportant par exemple aux origines d'un mouvement ou d'une société ce qui appartient proprement à un stade ultérieur de son évolution. Ainsi en irait-il des évangiles, s'ils attribuaient à l'époque primitive ou archaïque du christianisme la liturgie développée, l'organisation ecclésiastique, la théologie systématisée du IVe siècle, voire du IIe. Mais, à vrai dire, ils ne présentent rien de tel.

Archaïsme des institutions : s'ils n'affirmaient qu'elle a déjà son chef, Pierre, et ses dignitaires, les apôtres, on pourrait dire que l'Eglise reste chez eux à l'état de promesse. D'évêques, de prêtres et de diacres, de communautés séparées de la Synagogue, il n'est pas encore question, — de sacrifices et de rites propres pas davantage, hormis le baptême, l'eucharistie, la pénitence. Bien plus, le Christ et ses disciples sont dépeints strictement fidèles aux prescriptions mosaïques; des paroles sont même conservées qu'une moindre sincérité aurait dissimulées, celles-ci par exemple: « Ne pensez pas que je sois venu abolir la Loi ou les Prophètes; je suis venu, non les abolir, mais les accomplir [b] ». Les controverses aiguës de saint Paul avec les judaïsants ne nous avertissent-elles pas qu'on devait être porté à taire de tels détails? Partant, plus tardive on suppose la rédaction des évangiles, plus il est étonnant que ces détails aient été reproduits.

Archaïsme des sentiments: les seuls adversaires visés sont encore les pharisiens et les scribes; nulle

b. Matthieu, v. 17-8; voir en outre *Matthieu*, XXIII, 23; XV, 24; X, 5-6; *Marc*, VII, 27.

allusion n'est faite aux hérétiques du premier âge: docètes, judéo-chrétiens, gnostiques; — les persécutions sont annoncées, mais en termes généraux, sans aucune des précisions que facilitait l'expérience de quelques dizaines d'années; — des accroissements rapides de l'Eglise et de l'enthousiasme qu'ils autorisaient nulle mention.

Archaïsme des spéculations enfin: les prérogatives du Christ, la nature de sa mission, le sens et le prix de son immolation, son œuvre, les rapports qui en relient les diverses parties, l'économie générale des plans divins, tout cela est exposé en anecdotes dispersées, sans aucun effort de synthèse et dans la langue de tout le monde, alors que la synthèse avait été déjà réalisée par saint Paul et que son style avait déjà fixé bien des termes théologiques.

Ces divers traits sont fort curieux, Messieurs; du point de vue critique, très rassurants. L'état de choses que décrivent les évangiles est rudimentaire; celui qu'attestent les épîtres est déjà évolué. Matthieu, Marc, Luc, — Jean lui-même, à bien des égards, — retardent sur saint Paul. C'est que celui-ci s'est exprimé en théologien, selon les nécessités de l'heure; eux ont rapporté en historiens ce qu'ils savaient des premiers temps. L'archaïsme des évangiles vient donc confirmer de façon éloquente les réflexions que nous avaient déjà suggérées leur cohérence.

Un autre trait, non moins digne d'attention, est *l'uniformité de leur type* ou *de leur style*.

Je m'explique.

Toute personnalité marquante a sa manière pro-

pre. Chacun de ses actes, chacune de ses œuvres porte en quelque sorte sa griffe. Cette allure originale, ne la contrefait pas qui veut.

Qu'il vous vienne à l'esprit, je suppose, de prêter à quelque héros de l'antiquité, Alexandre ou César, telle action, tel propos librement imaginés, il est peu probable que vous en imposiez aux experts. « Anecdote controuvée, diront-ils; elle ne répond pas à leur caractère. » S'il plaît à un artiste de glisser entre des tableaux de Rubens ou de Rembrandt une œuvre de son pinceau, l'eût-il signée de ces noms illustres, les connaisseurs n'hésiteront guère à dire : « Contrefaçon habile ! » peut-être, mais : « Contrefaçon! » Il est si difficile d'imiter la touche des maîtres, qu'on laisse d'ordinaire leurs chefs-d'œuvre mutilés, plutôt que d'autoriser d'inhabiles restaurations.

Eh bien, Messieurs, un maître incomparable est entré en scène. N'aurait-il jamais prononcé que le Sermon sur la montagne et les quelques paroles conservées dans le document que nous citions tout à l'heure, « la source », n'aurait-il accompli en tout et pour tout que les seuls miracles rapportés par ce même texte, un style très original de prédicateur et de thaumaturge se trouverait défini, sur lequel aucun faussaire ne pourrait porter la main sans que la fraude ne fût assurément plus perceptible qu'elle ne l'est dans les créations de l'art.

C'est que le thème abordé par les évangélistes est l'histoire d'un réformateur moral, bien plus, celle d'un homme-dieu. Pour reproduire avec fidélité un enseignement moral effectivement entendu, il faut l'avoir compris; pour le comprendre, il faut déjà le traduire en actes dans sa propre vie; pour le

commenter, sans le déformer, à plus forte raison pour le compléter par de libres ajoutes, sans dévier ni vers le rigorisme, ni vers le laxisme, il faut s'être élevé soi-même, par une longue pratique de la vertu, au même niveau que l'initiateur dont on prétend reproduire les leçons. Or, où donc régnait la morale évangélique, avant que les évangiles l'eussent formulée. En Judée? Dans le monde gréco-romain? — Mais, précisément, c'est contre les maximes de ces peuples qu'elle est dirigée! — Dans la société chrétienne? — Mais, nous en pouvons juger d'après saint Paul, cette société la fait remonter au Christ comme une innovation!

De même, un artiste humain ne tire pas de son cerveau la biographie d'un homme-dieu, sans prêter, selon l'occasion, aux reproches de platitude, de fantasmagorie, d'excentricité. Où prendrait-il son inspiration? Chez les héros lubriques de la mythologie? Chez les ascètes de l'Inde? Chez les philosophes de la Grèce? S'il en agissait de la sorte, Grand Dieu, à quelle distance resterait-il du portrait que nous avons sous les yeux!

Ouvrez les évangiles. La morale qu'ils décrivent est la plus sublime à la fois et la plus humaine. Dirigeant les regards de tous vers la perfection idéale du Père qui est aux cieux, elle distingue avec soin entre les conseils et les préceptes. Connaissant la faiblesse de notre nature, elle prêche à satiété la miséricorde pour le pécheur, mais sans la moindre indulgence pour le péché. Au lieu de raisonner à la manière des écoles, elle semble en appeler tout uniment à ces principes qui sommeillent jusque dans les cœurs les plus pervertis. Tout ce qu'elle énonce coule de source, sans effort. Ce qui est plus

étrange, ses règles se dégagent d'elles-mêmes de miracles et de menus faits enregistrés comme au hasard. D'un bout à l'autre du texte, — c'est là le point capital, — règne le même esprit, s'exprimant avec une égale aisance.

Le maître qui prêche de la sorte n'est pas moins admirable. C'est un être de chair et d'os. Mille détails le prouvent et le nom même qu'il se donne: le Fils de l'homme. D'une sensibilité exquise, qui le fait à l'occasion pleurer ou gémir, il ne laisse cependant soupçonner en lui ni défaillance, ni faiblesse de la volonté. Qui donc pourrait l'accuser du moindre péché? — C'est un thaumaturge sans égal. Cependant, essayez de découvrir dans le récit de ses multiples prodiges le moindre signe d'ostentation, le moindre trait ridicule. Plus étonnantes que sa puissance, sa possession de lui-même et la bonté ineffable qui semble régler chacune de ses interventions. — C'est un être d'un dignité suréminente: il agit, il parle comme l'arbitre souverain de toutes choses. Pourtant, sauf les cas où sa colère fulmine des anathèmes que toute conscience humaine se voit obligée de ratifier, nulle dureté dans sa conduite. Elle ne révèle ni arbitraire, ni jactance, ni vanité. Comme le Christ de saint Matthieu, de saint Marc et de saint Luc se fait le serviteur de tous, celui de saint Jean s'abaisse, à son dernier soir, jusqu'à laver les pieds de ses disciples. Chez les uns comme chez les autres, du début à la fin de leur exposé, c'est le même mélange de grandeur et d'abaissement volontaire, de justice intransigeante et de pitié compatissante, de force et de suavité.

Notons, au moins en quelques mots, une quatrième et dernière caractéristique : *le plein accord de ces textes avec l'histoire générale.*

Qu'une relation présentée comme véridique ne contredise aucun des faits scientifiquement établis, c'est le moins qu'on puisse requérir. Cette exigence se trouve pleinement satisfaite dans les évangiles que l'Eglise a acceptés; elle ne l'est nullement dans ceux qu'elle a rejetés : les apocryphes [5].

Qu'une relation aille jusqu'à éclairer certaines périodes plus ou moins obscures, c'est, en faveur de son exactitude, un indice des plus probants. Or, Messieurs, dès notre seconde conférence, nous nous trouvions obligés de postuler, avec Renan, aux origines du mouvement chrétien, « un homme de proportions colossales ». Ce géant, les évangiles le font agir et parler devant nous. L'éloquence spontanée, la douceur incomparable, la puissance extraordinaire qu'ils lui attribuent, les calomnies et les violences qu'ils montrent déchaînées contre lui, l'horreur de son supplice et la gloire de sa résurrection, tout cela explique à merveille, disons plus, cela seul explique et l'enthousiasme qu'il a suscité, et l'orientation de la piété qu'il a introduite dans le monde, et la joie que ses fidèles ont trouvée à mourir pour lui, assurés qu'ils étaient de participer à son triomphe après avoir partagé son ignominie; — cela seul explique les trois séries de faits que nos premières conférences se sont appliquées à résumer: la fermentation du monde gréco-romain aux deux premiers siècles, le culte unanime de la tradition dans les églises orthodoxes de la même époque, la doctrine et le prosélytisme dont témoignent les

épîtres de l'apôtre Paul, avant même que les évangiles aient été rédigés.

Voici donc quatre caractères bien nets: cohérence du récit, archaïsme, uniformité de style ou d'esprit, accord avec l'histoire générale. Quelles conclusions, Messieurs, autorisent ces premières observations?

De toute nécessité, il faut choisir entre trois hypothèses. Ces écrits proviennent ou d'une libre fiction, — ou d'enjolivements arbitrairement brodés sur un fond historique, — ou d'une reproduction fidèle des événements.

Libre fiction ! — Vraiment, Messieurs, quels merveilleux faussaires auraient été les évangélistes! A la différence de ces auteurs qui ont rédigé des Evangiles, des Actes, des Epîtres répudiés par l'Eglise, et qui ne se font faute de contredire ni la chronologie, ni l'archéologie, ils ont produit une narration très liée, apte de tous points à expliquer la piété et l'ardeur du mouvement chrétien. Sans modèle, puisque ni les idées ambiantes, juives ou païennes, ne pouvaient leur suggérer rien de tel, ni le texte obscur des prophètes diriger leur choix, ils ont tiré de leur imagination le plus beau code de morale et le type de vertu le plus accompli. La nature, d'ordinaire si avare de grands hommes, aurait donc produit, dans le même temps, non pas un, mais quatre génies plus grands que ce Jésus transfiguré par leurs soins. Mais non! C'est là fantaisie pure. Jean-Jacques Rousseau avait raison de le dire : « Ce n'est pas ainsi qu'on invente... Jamais des auteurs juifs n'eussent trouvé ni ce ton, ni cette

morale. L'Evangile a des caractères de vérité si grands, si frappants, si parfaitement inimitables, que l'inventeur en serait plus étonnant que le héros[6] ». Si donc, — certains critiques l'ont fait, Messieurs, — si l'on ose affirmer que les quatre évangélistes ont simplement cousu bout à bout des légendes colportées par le menu peuple, si l'on attribue ainsi à une foule anonyme l'élaboration de la plus belle chose qui fût jamais, alors qu'on réclame un génie unique pour rédiger l'Enéide, un seul pour la Divine Comédie, un seul pour chacun des chefs-d'œuvre, on peut se dispenser de répondre et se borner à noter que la « haute critique », au moins chez tels de ses coryphées, sacrifie bien allégrement ses principes, dès qu'elle peut à ce prix contester l'autorité des Livres Saints.

La seconde hypothèse concède la présence d'un fond historique. Elle est donc plus mesurée. Elle se heurte toutefois à des difficultes analogues. Si les évangélistes s'étaient laissés entraîner à suivre leur imagination ou celle de leurs informateurs, leur récit devrait présenter des dissonances, des contradictions; — il n'en est rien; — leur morale des compromis; — il n'en est pas; — leur portrait du Christ des traits grimaçants ou discordants; — cherchez-les! Chacune des paroles qu'ils lui prêtent sonne comme de l'or pur sur le marbre; chacun de ses gestes révèle la maîtrise consommée d'un artiste qu'aucune difficulté ne prend au dépourvu. Encore une fois, ce n'est pas ainsi qu'on invente! Toutes les parties du texte, étant de même frappe, doivent provenir d'une source unique[7].

La dernière solution est donc seule acceptable: nos quatre livres reproduisent avec fidélité une tradition authentique.

Tous préjugés mis à part, est-ce si grande merveille?

Les princes des prêtres et les pharisiens, rapporte saint Jean, inquiets d'apprendre le succès croissant de Jésus, chargèrent leurs satellites de l'arrêter. Ces hommes se mêlèrent à la foule, écoutèrent, furent ravis et revinrent sans avoir exécuté leur mandat. On devine la fureur de ceux qui les avaient envoyés. « Pourquoi, dirent-ils, ne l'avez-vous pas amené? » Et leurs émissaires de répondre: « Que voulez-vous! Jamais homme n'a parlé comme celui-là [c] ! »

Croyez-vous, Messieurs, que les paroles entendues par ces pauvres gens aient pu s'effacer aisément de leur mémoire? Croyez-vous que les témoins de tant de guérisons subites aient oublié facilement le thaumaturge qu'ils avaient rencontré? Les faits insolites se gravent dans notre esprit; mais ce qui les rend indélébiles, c'est cette chose si rare, si exceptionnelle surtout chez ceux que des dons éminents séparent de la foule : le reflet divin qui illumine chacun des actes, chacune des paroles de Jésus, la bonté. Sa puissance étonnait; sa douceur subjuguait; elle attachait à lui sans retour les cœurs droits. Pour reconstituer son histoire, il a donc suffi d'interroger ces premiers témoins et c'est parce que leurs seuls souvenirs se sont insérés dans la trame du récit, qu'aujourd'hui encore les quatre évangiles éveillent en toute âme affamée

[c] *Jean*, VII, 44-46.

de vérité et d'affection une impression unique, à tel point que de chacun d'eux l'on peut dire, comme de Jésus lui-même : « Jamais livre n'a parlé comme celui-là ! »

II. CONTRÔLES SUBIS PAR LES ÉVANGILES

Jusqu'ici, Messieurs, pour établir leur valeur historique, nous nous sommes contentés d'étudier le texte même des évangiles. Les quatre caractères que nous avons relevés, pris ensemble, vous ont paru sans doute décisifs ou bien près de l'être.

Pour vérifier nos raisonnements et compléter notre démonstration, nous pouvons rechercher, dans la seconde partie de cette conférence, ce qu'ont pensé de ces récits des juges compétents.

De fait, deux séries de témoins se sont prononcés à leur sujet. Le premier contrôle est celui qu'ont exercé sur leurs devanciers les plus récents des évangélistes; le second celui des églises et de leurs chefs. Consacrons quelques instants à apprécier la portée de l'un et de l'autre.

C'est un avantage aussi précieux que rare, vous en conviendrez, de posséder, sur un même ensemble de faits, quatre relations différentes. Pourvu qu'elles soient à la fois indépendantes et concordantes, on peut être assuré de tenir la vérité. Dans le cas des évangiles toutefois, nombre de critiques nient que ces deux conditions, indépendance et accord, se trouvent réalisées. A les entendre, leurs auteurs se seraient copiés les uns les autres et se contrediraient en maintes occasions.

Qu'avons-nous à répondre?

— Ceci, Messieurs. Si vous étudiez l'histoire grecque ou l'histoire romaine et si vous êtes amenés à juger irréprochables certaines assertions de Thucydide ou de Tacite, vous sera-t-il interdit de reprendre à votre compte, pour exprimer votre opinion, les propres expressions de ces deux écrivains? — Non certes! La répétition identique de certaines formules, dans l'exposé d'un même événement, peut donc s'expliquer de deux façons opposées : par une copie servile ou par une approbation réfléchie. A elle seule, dès lors, elle ne prouve absolument rien contre l'indépendance des narrateurs. Tout au plus autorise-t-elle provisoirement un soupçon en leur défaveur, et ce soupçon, d'autres considérations peuvent le démontrer injustifié.

Ainsi en va-t-il de nos évangélistes. De toute évidence, les plus récents ont utilisé les plus anciens, mais après vérification et en pleine indépendance.

On pourrait l'induire déjà de la diversité si marquée de leurs caractères, et de la différence notable des buts qu'ils visent pour les catégories assez disparates des lecteurs auxquels ils s'adressent. Seuls des esprits amorphes, sans idées personnelles, pourraient se contenter d'un travail de pure compilation. Ce n'est pas leur cas. Faute de temps, nous le notons sans insister.

Voici d'ailleurs une preuve plus simple et décisive. Fréquemment, ils omettent des anecdotes qu'ils auraient pu sans peine coudre à leur récit. Il leur arrive souvent de modifier en quelques détails les faits qu'ils trouvent rapportés ailleurs, soit pour abréger, tout simplement, soit pour appuyer sur

quelque aspect du même fait qu'ils estiment plus important, soit parce qu'ils ne veulent prendre à leur compte que ce qu'ils ont vérifié [8].

Pareille manière de faire et plus encore l'insertion de certains miracles ou de propos divers que chacun d'eux est seul à rapporter donnent à penser que les uns et les autres devaient avoir leurs sources spéciales d'information. Cette supposition, qui vient spontanément à l'esprit, se trouve confirmée par un fait fort remarquable : c'est qu'un bon nombre d'additions s'expliquent avec vraisemblance, chez saint Matthieu, par des renseignements puisés près des parents de saint Joseph, — chez saint Marc, par ses relations avec saint Pierre, — chez saint Luc, par ses rapports avec les saintes femmes et peut-être avec la Vierge Marie, — chez saint Jean, par ses relations avec divers personnages parents ou amis du grand-prêtre et des magistrats. De vrai, si les évangélistes inventaient librement, ils parleraient indifféremment sur tous sujets et se donneraient l'air de tout savoir. S'ils ne complètent l'histoire évangélique que sur un point ou sur l'autre, c'est donc que leur imagination, leur faculté d'invention est endiguée. Et par quoi le serait-elle, si ce n'est par les limites mêmes de leurs connaissances et par les scrupules de leur sincérité? Puisqu'ils avaient chacun leurs renseignements particuliers, ils se trouvaient donc en mesure de contrôler leurs prédécesseurs et de se séparer d'eux, lorsqu'ils le jugeaient opportun.

Ainsi, quoi qu'il en semble aux critiques superficiels qui s'arrêtent à la constatation matérielle des passages plus ou moins semblables, nos évangélistes sont vraiment *indépendants* [9].

Sont-ils *d'accord?*

Depuis le philosophe néo-pythagoricien du IIe siècle, Celse, depuis les néo-platoniciens du IVe, Porphyre, Julien l'Apostat, Hiéroclès, que de gens l'ont nié! Avec quelle assurance ils ont insisté sur leurs contradictions!

Eh bien, Messieurs, distinguons bien l'essentiel et l'accessoire. Pour ce qui regarde la substance de l'histoire évangélique, c'est-à-dire les grands faits de la vie du Christ [10], les articles principaux de sa doctrine, les traits généraux de son caractère, aucune hésitation n'est possible.

Restent les détails. Mais alors, quand il serait vrai que certaines particularités attribuées par divers évangélistes à un même fait soient inconciliables, qu'en résulterait-il? Admettriez-vous ce principe, qu'il faut tout accepter d'un récit ou d'un document ou tout rejeter, qu'il convient de tenir pour erronée toute assertion qu'on n'arrive pas à accorder avec les détails fournis par une relation différente? Vous auriez contre vous, à n'en pas douter, tous les professionnels de la critique. Un désaccord relatif, des contradictions apparentes sont inévitables, même lorsqu'il s'agit des témoins les mieux instruits et les plus soucieux d'exactitude, parce qu'il est impossible que deux hommes de caractère différent, ayant des habitudes de langage et des procédés de rédaction différents, contemplant le même phénomène ou le même fait d'un lieu ou d'un point de vue différent ou dépendant d'informateurs différents, relatent les mêmes particularités dans le même ordre et dans les mêmes termes. Dès lors, les divergences de détail, loin de révéler l'erreur ou l'insincérité des témoins,

manifestent seulement leur indépendance; loin de déprécier leur déposition, elles en authentiquent au contraire la valeur et permettent seules d'arriver à la certitude, parce qu'il est impossible que des observateurs indépendants aboutissent aux mêmes assertions, à moins qu'ils n'aient vu et rapporté correctement.

Cela, Messieurs, saint Chrysostome, saint Augustin, saint Thomas et bien d'autres l'ont expliqué depuis longtemps; mais s'il vous plaît d'entendre un des maîtres des sciences historiques, professeur à l'Université de Paris, voici ses propres paroles : « La tendance naturelle est de regarder la concordance comme d'autant plus probante, qu'elle est plus complète; il faut au contraire adopter la règle paradoxale, que la concordance prouve davantage quand elle est limitée à un petit nombre de points. Ce sont les points de concordance de ces affirmations divergentes qui constituent les faits historiques scientifiquement établis [11] ».

Nous pouvons donc affirmer que l'histoire évangélique est « scientifiquement établie », puisqu'elle se trouve garantie par quatre récits concordants dont les contradictions apparentes attestent l'indépendance.

Assurément, Messieurs, il serait illégitime d'affirmer qu'une pareille preuve mette hors de conteste toutes et chacune des narrations consignées dans les évangiles. Elle n'autorise, par elle-même, que les faits sur lesquels nous avons la bonne fortune de posséder plusieurs récits parallèles. Ces points acquis, elle crée de plus une présomption favorable en faveur des faits rapportés par l'un ou l'autre des évangélistes, à la seule condition qu'ils

soient dans le prolongement des précédents ou, si vous préférez, de même type.

La dernière considération à laquelle nous allons nous arrêter porte beaucoup plus loin. Elle consacre en bloc, vous allez le voir, nos quatre textes.

Pour vous mettre à même de la mieux apprécier, laissez-moi vous rappeler les origines du seul livre qu'on puisse, sous le rapport de la valeur historique, comparer aux évangiles : le Coran.

Mahomet meurt en 632. L'un de ses secrétaires, Zeïd ibn Tabit, réunit en un volume ses révélations et ses propos, qu'il retrouve, selon ses propres paroles, « sur des feuilles de palmier, sur des omoplates [de brebis] et dans le cœur des croyants ». Son livre est remis au beau-père du Prophète, Abou Bekr. A quelque temps de là, on constate des divergences dans les exemplaires d'Emesse, de Damas, de Basrah et de Koufah. Le calife ordonne à Zeïd de reprendre son travail, avec la collaboration de trois koréïschites; puis il déclare seul authentique le texte ainsi révisé et ordonne de détruire les autres exemplaires. Néanmoins, pour l'unanimité des savants, ce semble, l'authenticité du Coran ne fait aucun doute [12].

Nous ne demandons pas mieux, Messieurs; mais que dirait-on, vraiment, si nous ne possédions de l'Evangile qu'un texte unique, attribué lui aussi, par une tradition plus ou moins contestable, à quelque disciple de Jésus, texte qu'un des premiers papes aurait fait revoir ou retoucher, pour condamner ensuite au feu toute autre édition que la sienne? N'objecterait-on pas, avec la dernière rigueur, qu'en supprimant toute rédaction indépen-

dante, ce pontife autoritaire a supprimé du même coup la possibilité d'arriver à une certitude scientifique, par une comparaison minutieuse des traditions?

Eh bien, tout autre est le cas des évangiles. C'est en toute liberté qu'ils ont été rédigés, soit par Matthieu, Marc, Luc et Jean, soit par des inconnus, si vous préférez. Ils sont nés au sein d'une société au moins aussi attachée aux enseignements du Seigneur que les musulmans l'étaient aux révélations du Prophète. Nous l'avons prouvé. Aucune autorité suprême n'est intervenue pour les imposer. Cependant, voilà le fait capital, les églises chrétiennes sans exception les ont reçus tous les quatre, non seulement comme orthodoxes, mais comme historiques, oui tous, même celui de saint Jean, dans lequel certains critiques ne veulent voir qu'un poème mystique et une allégorie. En d'autres termes, ces textes ont été canonisés, non par Rome, mais par le libre suffrage de toutes les églises primitives. Il ne saurait être d'approbation plus décisive.

Cette assertion vous étonne peut-être, Messieurs. Il vous semble inadmissible que l'Eglise soit déclarée la plus apte, voire la seule apte à dirimer ces questions d'histoire. Oubliez donc, je vous prie, qu'il s'agit de la société chrétienne; supposez qu'il s'agit de l'Islam ou du Bouddhisme. Rappelez-vous seulement que la société dont nous parlons, au lieu de former un petit groupe homogène, confiné dans je ne sais quelle bourgade, se trouve disséminée dans toutes les parties du monde gréco-romain, — qu'elle est constituée, en chaque pays, par des fidèles de tempérament différent et de culture diverse, — que chaque communauté ou tout au moins

chaque région, ayant eu des fondateurs distincts, possède ses traditions propres. N'oubliez pas surtout leur vanité naturelle, leur tendance à l'autonomie. Puis recherchez, si vous le voulez, ce qui a pu déterminer cette consécration des évangiles par le suffrage spontané de chacune d'entre elles.

Toutes les explications possibles ont été proposées.

Voyons-les!

On a dit : ce fut un choix tout arbitraire. — Ainsi, comme il arrivait, dit-on, à Napoléon, lorsqu'il trouvait sa table chargée de requêtes, de la balayer de son épée, pour ne lire que les seuls écrits demeurés en place, l'Eglise aurait retenu au hasard les textes que nous possédons. — Mais non! Ce n'est pas l'Eglise qui a fait ce départ; ce sont les églises. Comme elles étaient multiples et diverses, si elles avaient cédé à l'arbitraire, nous aurions vingt ou trente évangiles différents. Or, nous n'en avons que quatre, uniformément admis partout.

On a dit encore : ce fut l'effet d'un instinct mystique ou encore d'un certain goût pour les opinions moyennes. — L'instinct, Messieurs, le joli mot, mystérieux et vague, grâce auquel on se donne l'apparence de tout expliquer, quand on se sent incapable de rien expliquer du tout! Quelle magie, je vous le demande, a pu implanter soudain, dans ces convertis du judaïsme, dans ces initiés de Mithra, de Déméter ou d'Isis, cette faculté nouvelle ou ce goût si délicat? L'onction baptismale peut-être, l'agape, l'Eucharistie? Qui donc oserait le dire?... Au surplus, les évangiles ne présentent pas des opinions moyennes, mais une morale des plus ri-

gides et des mystères inouïs : l'incarnation, la passion, la résurrection d'un dieu. Ces dogmes, il est vrai, demeurent plus sobres que les spéculations des sectes hérétiques; mais, précisément, un tel contraste montre à l'évidence que l'instinct ou le sens de la mesure auxquels on fait appel ne sont qu'un mythe, puisque, dans le même temps, des gens qui cependant se disaient chrétiens pouvaient se complaire en des doctrines aussi fantastiques que celles des Samaritains et des gnostiques.

Dira-t-on que les quatre évangiles doivent leur succès au nom de leurs auteurs présumés? — A coup sûr, un nom d'apôtre, celui de Matthieu ou de Jean par exemple, ou de familier des apôtres, comme ceux de Marc et de Luc, a pu favoriser leur réception : mais à lui seul il ne saurait suffire à l'expliquer. A supposer en effet que cette attribution fût primitive et incontestée, — ce que le rationalisme dément, — bon nombre d'églises fondées par des apôtres ou des disciples immédiats de Jésus pouvaient revendiquer pour leurs croyances une autorité au moins égale : celle de leurs fondateurs. Elles ne pouvaient donc recevoir ces écrits prétendus de Matthieu, de Marc, de Luc et de Jean, à moins qu'ils ne fussent conformes à leurs propres traditions. Nous en avons une preuve indubitable : c'est que des écrits attribués à des apôtres ont été rejetés, parce que la doctrine en était aussi suspecte que l'origine; bien plus, certains écrits rigoureusement orthodoxes, comme l'Apocalypse de saint Jean, la seconde épître de saint Pierre, l'épître de saint Paul aux Hébreux, n'ont pas été classés par diverses églises parmi les Ecritures authentiques, malgré la confiance que

devaient inspirer leur texte et leur titre à la fois. Seuls les quatre évangiles ont été reçus unanimement par toutes les communautés orthodoxes.

Osera-t-on enfin risquer cette hypothèse, que les évangiles ont été admis par toutes les églises, parce qu'ils leur apportaient une doctrine et une biographie précises qu'elles ne possédaient pas encore? — Mais, Messieurs, cette hypothèse est aussi inconsistante en elle-même que contraire aux faits les plus certains. Ainsi donc, on prêchait jusque-là le Christ sans rien dire de lui! On se passionnait pour son enseignement et pour sa personne, avant qu'on le connût comme le moraliste, le thaumaturge, le maître plein de miséricorde dont les paroles et les actes font la séduction de l'Evangile! Ce type idéal a été inventé de toutes pièces ou peu s'en faut! Heureux temps, âges sacrés, où des âmes, émergeant de la corruption commune, s'enthousiasmaient pour un rêve et ne demandaient, pour affronter la persécution et la mort, qu'une seule chose, à savoir qu'on leur proposât plus de pureté, de justice et de charité!... On voudrait croire qu'une telle humanité ait existé; mais ce n'est toujours pas à cette époque lointaine qu'on la pourra découvrir, d'abord parce que l'histoire nous donne du monde juif et du monde païen une image toute différente, ensuite parce qu'elle nous montre, à travers les lettres de saint Paul, bien avant les évangiles, ce Christ et cette doctrine, qui n'étaient donc plus à inventer. Ces quatre petits livres nous apportent simplement le détail des catéchèses élémentaires que l'Apôtre se refusait à répéter [d]. Dès

d. Corinthiens, III, 2. — *Hébreux*, V, 11-14; VI, 1-2. — Sur la catéchèse apostolique, voir IV[e] conférence, note 7.

lors, au moins quant à l'essentiel, les églises n'avaient rien à apprendre des évangiles; elles avaient seulement la joie de retrouver, dans un sommaire commode, cet enseignement dont Paul avait dit à ses néophytes : « Vous le savez bien; soit moi, soit les Douze, voilà ce que nous prêchons. Voilà ce que vous avez cru [e]! »

Telle est manifestement la cause très simple d'où provient la réception *unanime, exclusive, spontanée* de ces textes. Telle est tout ensemble la preuve péremptoire de leur valeur historique. Qu'ils fussent présentés dans une communauté fondée par Pierre, par Paul ou par Jean, par l'un des Douze, par n'importe quel disciple ou converti de la première heure, les Anciens pouvaient dire, comme Jean lui-même : « Voilà celui que nous avons entendu, que nous avons contemplé de nos yeux, touché de nos mains [f] », quitte à déclarer peut-être que, si le récit était sans erreurs, il était loin cependant d'être aussi ordonné, aussi complet qu'on l'eût désiré [13]. L'approbation des églises les plus anciennes, jointe à celle de la hiérarchie, a entraîné celle des plus récentes. Quand, le dernier de tous, Jean crut devoir compléter l'enquête, en insistant sur les prérogatives divines de Jésus et sur son égalité avec le Père, les mêmes églises n'eurent qu'une voix pour sanctionner son témoignage. Le choix prédominant des faits qui mettaient le plus en relief la divinité du messie, les gloses théologiques qu'il leur adjoignait donnaient à son exposé un caractère très spécial, mais dans le Christ

e. I *Corinthiens*, XV, 11.
f. I *Jean*, I, 1.

de Jean les églises archaïques ont reconnu le Christ de Pierre et celui de Paul, d'un mot, le Christ authentique de l'histoire [14].

CONCLUSION

Concluons, Messieurs.

Soit que l'on examine, comme nous l'avons fait dans la première partie de cette conférence, le texte même des évangiles et ses caractères, — soit que l'on considère, comme nous l'avons fait ensuite, le double contrôle que ces livres ont subi (les plus anciens celui des auteurs plus récents et tous celui des communautés primitives), on se voit amené à reconnaître qu'ils méritent le plus grand crédit. Ce ne sont pas des histoires, des biographies, au sens moderne de ces mots; ce sont toutefois des documents historiques de première valeur. Ils ne nous donnent ni la photographie du Christ, ni la sténographie de ses discours; mais ils nous en procurent des esquisses, des résumés très fidèles; parfois même, quand il s'agit de ces sentences antithétiques dont la formule semble combinée à dessein pour qu'elle se grave plus aisément dans la mémoire, — comme ce texte de saint Matthieu : « Nul ne connaît le Fils, si ce n'est le Père; nul ne connaît le Père, si ce n'est le Fils et celui à qui il lui plaît de le révéler [g] », — il est vraisemblable que nous avons les termes mêmes dont le Sauveur s'est servi, l'écho direct de sa voix.

g. Matthieu, XI, 27; *Luc*, X, 22; *Q.* 25.

Verba volant; scripta manent. La parole des premiers missionnaires a été emportée par le vent; les écrits des évangélistes, au contraire, depuis vingt siècles, n'ont cessé d'apporter à la science impartiale le plus irréfragable des témoignages, à la foi le plus précieux des réconforts et des stimulants.

Puisque nous n'avons pas encore établi la divinité de Jésus, mais constaté seulement la place qu'elle tenait dans les croyances primitives, laissez-moi, Messieurs, en terminant, m'adresser uniquement à ceux d'entre vous qui déjà confessent ce dogme.

Voulez-vous comprendre, leur dirai-je, quel est le prix de ces écrits, les plus brefs, sous ce rapport les plus insignifiants peut-être qui aient jamais été publiés?

Supposez donc que Jésus tempère un instant l'éclat de sa gloire, qu'il vienne à vous, tenant d'une main l'Eucharistie, de l'autre l'Evangile, et vous dise : « Je vous donne le choix : ou ma présence, dans cette hostie, ou le récit de ma vie, dans ce livre. Que préférez-vous? »

Sans hésiter, beaucoup d'entre vous répondraient vraisemblablement : « L'Eucharistie! »

Au risque de vous étonner, je répondrais, ce me semble : « Seigneur, puisque je ne puis posséder à la fois ces deux trésors, gardez votre Eucharistie; donnez-moi les évangiles![15] »

— Pourquoi, Messieurs?

— Parce que, dans son sacrement, le Sauveur est présent sous les apparences de la mort. Prêtres, lorsque nous avons prononcé sur le pain et le vin de l'autel les paroles dont il se servit lui-même au

soir de la Cène, fléchissant le genou, nous l'adorons, sous les espèces consacrées, avec autant d'assurance que si nous le voyions de nos yeux. Mais l'hostie que tiennent nos mains tremblantes, cette hostie est muette. Nous l'interrogeons : « Que pensez-vous, Seigneur, en cet instant même? Qu'attendez-vous de moi, dans les difficultés où je me débats? Comment agir pour vous plaire? ». Elle se tait. — « Prendrai-je pour votre volonté, Seigneur, ces désirs, ces desseins qui s'agitent en moi, quand vous reposez dans ma poitrine? » — Nulle réponse. Pourtant, la raison nous en avertit, à défaut d'une règle sûre qui nous permette de juger ces mouvements intérieurs, les pires illusions sont à craindre.

Eh bien, Messieurs, les pensées intimes de ce maître adoré, cette règle lumineuse dont nous avons besoin, l'Evangile nous les apporte. Là, les sentiments du Christ sont décrits au vif : sa miséricorde pour les pécheurs, sa justice, sa piété. Là, chacune des paroles qu'il a dites vibre encore, comme si elle était prononcée d'hier. Là, des exemples concrets nous apprennent comment il se comportait envers ses amis, envers ses ennemis, envers les derniers d'entre ses frères et, du même coup, ce qu'il attend, au jour le jour, de notre part. L'hostie est muette et semble morte; l'Evangile, au contraire, dès que la foi le médite, nous rend Jésus vivant et parlant. L'Eucharistie nous est donnée comme un aliment, l'Evangile comme un message du Christ à toutes les générations. Après deux mille ans, son cœur palpite encore dans ces pages, comme celui de nos parents et de nos amis défunts dans leurs lettres aujourd'hui jaunies par le temps.

Heureusement, Messieurs, la Providence ne nous a pas imposé une option si douloureuse. Sa libéralité nous a livré, à la fois, le Pain du ciel et le texte des Ecritures. Dans l'un et dans l'autre, le Christ est présent. L'un et l'autre constituent comme deux prolongements de son Incarnation. L'un et l'autre sont également nécessaires au développement de notre vie surnaturelle : l'Evangile nous définit le programme qui doit faire de nous de vrais chrétiens; l'Eucharistie nous apporte la force de réaliser cet idéal.

Mes chers auditeurs, vous avez deviné pourquoi je tenais à vous rappeler ces principes, à quinze jours des solennités pascales. C'est ici, à la Table Sainte, que je voudrais vous retrouver réunis. Tout autre résultat de ces conférences serait sans prix à mes yeux. Si vous avez déjà le bonheur de croire, ne séparez jamais ces deux pratiques : la lecture de l'Evangile et la communion. Si vous attendez encore la pleine lumière, dites-vous bien qu'elle brillera bientôt pour vous, si vous continuez à la chercher loyalement, et que tels sacrifices dont s'épouvante peut-être votre faiblesse vous deviendront aisés par l'Eucharistie.

BIBLIOGRAPHIE

En une conférence d'une heure, évidemment, on ne peut que mettre en bonne lumière les raisons majeures qui prouvent l'historicité des Evangiles. Pour plus de détails, on pourra consulter spécialement : — sur les synoptiques, M.-J. Lagrange, *Evangile selon saint Marc*[2], Paris, Lecoffre, 1920; *Evangile selon saint Luc, ibid.*, 1921; *Evangile selon saint Matthieu, ibid.*, 1923; E. Jacquier, *Histoire des Livres du Nouveau Testament*, 4 vol., Paris, Lecoffre, 1906-1908 (t. II) ; E. Mangenot, *Les évangiles synoptiques*, Paris, Letouzey, 1911; M. Lepin, Article *Evangiles canoniques*, dans A. d'Alès, *Dictionnaire apologétique*, t. I, col. 1684-1734; L. de Grandmaison, *Jésus-Christ*, 2 vol., Paris, Beauchesne, 1928, t. I, l. I, ch. II, p. 35-125; — sur le IV[e] évangile, M.-J. Lagrange, *Evangile selon saint Jean*, Paris, Lecoffre, 1925; M. Lepin, *La valeur du IV[e] évangile*, 2 vol., Paris, Letouzey, 1910, et l'article cité plus haut, col. 1734-1750; L. de Grandmaison, livre cité, t. I, p. 125-188; E. Jacquier, ouvrage cité, t. IV; — J. Huby, *L'Evangile et les évangiles*, Paris, Grasset, 1929 (sur les quatre textes, vulgarisation érudite et nuancée).

Exposés sommaires de la « question synoptique » dans ses rapports avec les décrets de la Commission biblique : F. Prat, dans les *Etudes*, 1912, t. CXXXIII, p. 585-605; 1913, t. CXXXIV, p. 20-39, 329-350; — X., dans l'*Ami du clergé*, 1913, t. XXXV, p. 33-45, 225-238.

Nous indiquons quelques livres qui réfutent directement certaines thèses rationalistes. Sur celles de M. Guignebert, E. Mangenot, dans *Revue pratique d'apologétique*, 1908, t. VI, p. 34-41, 105-124, 181-203; — sur celles de M. Loisy, A. Durand, même revue, 1908, t. IV, p. 753-775, 851-874; E. Mangenot, *Les évangiles synoptiques*. Paris, Letouzey, 1911, p. 1-87; — sur celles de M. S. Reinach, M.-J. Lagrange, *Quelques remarques sur l'Orpheus*, Paris, Lecof-

fre. 1910 (brochure); P. Batiffol, *Orpheus et l'Evangile, ibid.*, 1910; — sur celles de M. P.-L. Couchoud, M. Goguel (protestant libéral), *Jésus de Nazareth; mythe ou histoire?* Paris, 1925; L. de Grandmaison, *Jésus dans l'histoire et dans le mystère,* Paris, Bloud, 1925 (brochure). « Le Père de Grandmaison est patient et courtois, disait fort justement, à propos de cette réponse, un critique protestant; mais le livre de son adversaire méritait-il une réfutation? » *Expository Times,* 1925, t. XXXVI, p. 432.

NOTES

1. En effet, deux sur quatre omettent complètement ce qui concerne son enfance; d'ordinaire, sauf parfois saint Luc et plus souvent saint Jean, ils se préoccupent peu des détails chronologiques : manifestement les actes et les discours de leur maître les intéressent plus que les dates exactes; ainsi réunissent-ils des propos analogues, comme la série des paraboles sur le devoir de la vigilance et sur la miséricorde de Dieu, bien qu'ils appartiennent, selon toute vraisemblance, à des époques diverses. Ils s'attachent de même au sens beaucoup plus qu'aux mots : ainsi rapportent-ils de quatre manières différentes, identiques quant à l'idée exprimée, dissemblables quant aux termes qui la traduisent, l'inscription fixée par Pilate au faîte de la croix.

2. Il est possible de prouver l'historicité des évangiles par une autre voie : en montrant d'abord qu'ils ont été rédigés par des écrivains très sincères, ensuite que ces mêmes écrivains étaient bien informés. La démonstration du premier point est aisée; celle du second exige qu'on établisse, sinon quels auteurs ont publié ces récits, au moins à quelle époque ils ont écrit ou de quand datent les documents qu'ils ont utilisés. Des témoins qui ont *pu* connaître la vérité et qui ont *voulu* l'exprimer sont dignes de *foi humaine.*

La voie que nous suivons dispense de préciser quels sont les auteurs, quelle est leur sincérité, quand ils ont publié leurs travaux. Elle recherche seulement la *raison suffisante* des caractères propres à leur œuvre et de l'accueil qu'elle a reçu. Ne s'appuyant plus sur la moralité des témoins, mais sur une proportion de cause à effet, elle mène à une conclusion *de science,*

Les deux méthodes sont valables. Sur la seconde, couramment employée dans les recherches modernes, voir *La démonstration par convergence d'indices probables*, dans notre *Etude comparée des religions*, t. II, appendice.

3. Ce document, que M. A. von HARNACK estime rédigé « vers 50 ou plus tôt » (*Neue Untersuchungen zur Apostelgeschichte*, Leipzig, 1911, p. 87, note 1, a été dégagé par lui d'une comparaison minutieuse du I^er^ et du III^e^ évangile (*Sprüche und Reden Jesu, ibid.*, 1907, p. 88 sq.) : à son avis les auteurs de ces deux textes l'auraient utilisé. De nombreux travaux ont été publiés sur le sujet. Nous signalons entre tous l'étude très pénétrante du R. P. LAGRANGE, *Evangile selon saint Matthieu*, Paris, Lecoffre, 1923, p. CXXXIII-CXLVI.

Par abréviation du mot *Quelle*, ce texte est couramment appelé « la source Q » (dans les références Q).

4. « Jésus leur répondit : Allez, rapportez à Jean ce que vous entendez et ce que vous voyez : les aveugles voient; les boîteux marchent; les lépreux sont guéris; les sourds entendent; les morts ressuscitent; les pauvres sont évangélisés »; *Matth.*, XI, 2-11; *Luc*, VII, 18-28; = *Q.* 14. — Ces paroles font allusion simultanément à diverses prophéties, dans lesquelles ISAÏE annonce les temps messianiques; *Isaïe*, XXXV, 4 sq.; XXI, 19; LXI, 1 sq.

On voit combien de miracles sont présupposés. La source *Q* rapporte, immédiatement avant, la guérison du fils du centurion : *Matth.*, VII, 28; VIII, 5, 10-13; *Luc*, VII, 1-10 = *Q.* 13. — Pour expliquer la mention des résurrections, les synoptiques rapportent aussi, avant l'ambassade des disciples, la résurrection de la fille de Jaïre : *Matth.*, IX, 18 sq.; *Marc*, V, 22 sq.; *Luc*, VIII, 41 *sq.* Mais M. A. von HARNACK juge que ce récit n'appartient pas à la source *Q*. On voit par ce seul exemple quelle difficulté présente la restitution d'un tel document et combien arbitraire est le principe de M. von HARNACK de ne lui attribuer que les passages exclusivement propres aux I^er^ et III^e^ évangiles : il suffit que le II^e^ ait utilisé une tradition parallèle, ou le texte même de *Q* d'une façon plus libre, et que les analogies verbales soient moins frappantes entre le I^er^ et le III^e^, pour qu'un récit soit déclaré absent de la source *Q*. Le plus qu'on puisse dire est qu'on n'a plus le moyen de prouver ni sa présence dans le texte, ni son absence.

Des miracles nombreux sont aussi présupposés par les anathèmes à Corozaïn; *Matth.*, XI, 21-23; *Luc*, X, 13-15 = *Q.* 23.

5. L'étude de ces apocryphes est des plus aptes à

faire sentir l'immense distance qui les sépare à tous égards des textes canoniques. — On pourra consulter sur ce sujet F. NAU, art. *Apocryphes*, dans A. D'ALÈS, *Dictionn. apologetique*, 1909, t. 1, col. 173-189; plus complet, É. AMANN, dans L. PIROT, *Dictionn. de la Bible*, Supplément, 1926-28, t. 1, col. 460-533.

6. « Si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu...

Dirons-nous que l'histoire de l'Évangile est inventée à plaisir? — Mon ami, ce n'est pas ainsi qu'on invente et les faits de Socrate, dont personne ne doute, sont moins attestés que ceux de Jésus-Christ. Au fond, c'est reculer la difficulté, sans la détruire. Il serait plus inconcevable que quatre hommes d'accord eussent fabriqué ce livre, qu'il ne l'est qu'un seul en ait fourni le sujet. Jamais des auteurs juifs n'eussent trouvé ni ce ton, ni cette morale; et l'Evangile a des caractères de vérité si grands, si frappants, si parfaitement inimitables, que l'inventeur en serait plus étonnant que le héros »; J.-J. ROUSSEAU, *Emile*, l. IV, dans *Œuvres*, Paris, 1822, t. VII, p. 246-249.

7. Visant les rudiments d'évangiles qui auraient précédé nos textes actuels, RENAN écrit : « On ne se faisait nul scrupule d'y insérer des paragraphes, de combiner diversement les récits, de les compléter les uns par les autres. Le pauvre homme qui n'a qu'un livre veut qu'il contienne tout ce qui lui va au cœur. On se prêtait ces petits livrets; chacun transcrivait à la marge de son exemplaire les mots, les paraboles qu'il trouvait ailleurs et qui le touchaient. *La plus belle chose du monde est ainsi sortie d'une élaboration obscure et complètement populaire* »; *Vie de Jésus*[13], Paris, 1863, Introd., p. LV sq. — Nous soulignons les derniers mots. Ils constituent déjà, pour un esprit réfléchi, une bonne réfutation des assertions sans preuve qui les précèdent. Que seraient devenues l'Iliade, l'Enéide la Divine Comédie, si des anonymes les avaient retouchées à leur gré?

Une épreuve facile permettrait de voir ce que valent les deux premières hypothèses. Que l'on essaie de composer une histoire de Jésus-Christ, en cousant bout à bout ce que rapportent les apocryphes des diverses périodes de sa vie (voir plus haut la note 5), ou simplement de compléter le récit des évangiles canoniques, soit en utilisant tels quels les apocryphes, soit en insérant dans le texte ces « paroles » ou « sentences du Seigneur » que nos érudits ont glanées chez les écrivains ecclésiastiques ou retrouvées sur les papyri fournis par les décombres de diverses cités égyptiennes. De ces « sentences du Seigneur », dont on

attendait merveille, le « style » est si différent qu'à peine oserait-on, avec quelque certitude, attribuer l'un ou l'autre au Jésus des évangiles. Voir E. JACQUIER, *Les sentences du Seigneur extracanoniques,* dans *Revue Biblique,* 1918, t. XV, p. 93-135; L. VAGANY, article *Agrapha,* dans L. PIROT, *Dictionn. de la Bible,* Supplément, 1926, t. I, col. 159-198.

8. Le prologue de saint Luc manifeste explicitement l'intention de mettre au point des narrations inexactes : « Puisque nombre de gens ont entrepris de composer une relation des choses dont on a parmi nous pleine conviction, conformément à ce que nous ont transmis ceux qui furent, dès l'origine, témoins oculaires et ministres de la parole, je me suis décidé, moi aussi, après avoir repris toutes choses avec soin, dès le début, à écrire un récit ordonné, afin que tu voies la solidité de la catéchèse qui t'a été proposée », I, 1-4. — Même si saint Luc n'en avertissait, les caractères de son évangile, étudiés dans la première partie de cette conférence, suffiraient à révéler qu'un contrôle sévère a été exercé. La remarque vaut pour les trois autres récits.

Un auteur qui a consacré de longues années à en vérifier les assertions, sur les lieux mêmes, Sir W. RAMSAY, ne craint pas d'affirmer, au sujet des *Actes des Apôtres :* « Vous pouvez traiter les paroles de Luc avec plus de rigueur qu'on ne le fait pour tout autre historien. Elles supportent l'examen le plus pénétrant et le traitement le plus sévère, à condition toutefois que le critique connaisse le sujet et ne dépasse pas les limites de la science et de la justice »; *The bearing of recent discovery on the trustworthiness of the New Testament*[4], Londres, 1920, c. VI, p. 89; « l'autorité de ce récit est sans égale; *Luke's history is unsurpassed in respect of its trustworthiness* »; *ibid.,* p. 81. — Il est peu probable qu'un tel écrivain ait adopté, dans son évangile, des procédés différents.

9. — L'objection peut-être la plus grave contre l'indépendance des évangélistes se tire des « doublets », c'est-à-dire de la répétition, en diverses parties de leur texte, de passages presque identiques : certains critiques concluent qu'ils ont copié servilement leurs sources, sans même remarquer qu'elles se répétaient. — L'utilisation de sources écrites demeurant indéniable, on peut observer : 1° que Jésus a pu prononcer en des circonstances différentes des paroles identiques (quel maître ne *doit* se répéter, surtout à l'égard de disciples rebelles à son enseignement!); 2° que les évangélistes ont pu, très légitimement, présenter telles paroles *dans leur cadre historique,* en racontant les

circonstances mêmes dans lesquelles elles furent prononcées, et les reproduire ensuite, *dans un cadre purement logique*, en rapprochant, comme ils le font souvent, des propos tenus à des époques diverses, mais ayant trait à des sujets identiques ou semblables. Pour plus de détails, F. PRAT, *Les doublets et la critique des évangiles*, dans *Revue biblique*, 1898, t. VII, p. 541-553; J. C. HAWKINS, *Horae synopticae*[2], Oxford, 1902, p. II, sect. IV, p. 80-106.

10. Y compris celui de la Résurrection, qui sera étudié plus tard.

11. M. SEIGNOBOS, dans Ch. LANGLOIS et Ch. SEIGNOBOS, *Introduction aux études historiques*, Paris, 1899, l. II, c. VIII, p. 173.

12. « L'accord est universel sur ce point, écrivait le Baron CARRA DE VAUX; la question générale d'authenticité ne se pose pas »; article *Coran*, dans VACANT-MANGENOT, *Dictionn. de théologie catholique*, t. III, *col.* 1773. — Fr. SCHWALLY s'applique à prouver que l'édition d'OTHMAN n'était qu'*une simple copie* de la première, dont la veuve de Mahomet, HAFSA, conservait le manuscrit (bien que la nomination d'une commission spéciale pour un tel travail paraisse peu nécessaire); Th. NOELDEKE, *Geschichte des Qorâns*, 2e édit. par Fr. SCHWALLY, 3 vol., Leipzig, 1909-1926, t. II, p. 47 sq. Aussi déclare-t-il inadmissible la tradition d'après laquelle le texte de HAFSA aurait été détruit lui aussi, plus tard, *parce qu'il présentait des divergences; ibid.*, p. 114. Au surplus, dans cette hypothèse, toute l'exactitude du Coran repose sur la fidélité du seul ZEID, et le rôle qu'on lui prête sur une tradition qui n'est pas indiscutable; cf. M. D'HERBIGNY, *L'Islam naissant*, Rome, Institut oriental, 1929, p. II, *La Formation du Coran*, p. 49-96.

Le lecteur qui voudrait s'édifier encore, en comparant avec celle des évangiles la valeur des Ecritures bouddhiques, pourrait consulter L. DE LA VALLÉE POUSSIN, *Bouddhisme, Opinions sur l'histoire de la dogmatique*, Paris, Beauchesne, 1909, p. 29-53.

Le livre sacré de la Perse, l'*Avesta*, a subi des remaniements. Les Gâtha en constituent la partie la plus ancienne. « On voit mal, dit un spécialiste, comment on pourrait établir qu'elles sont l'œuvre d'un seul auteur »; A. MEILLET, *Trois conférences sur les Gâtha*, Paris, Geuthner, 1925, p. 25.

13. Une tradition rapporte que PIERRE, ayant eu connaissance du travail de MARC, ne voulut « ni l'interdire,

ni l'encourager »; voir EUSÈBE, *Histoire ecclésiastique*, l. VI, c. XIV, PG, t. XX, col. 552. Comme ce laisser-passer équivalait à une approbation, EUSÈBE peut dire ailleurs, sans contradiction, que PIERRE approuva, l. II, c. XV, col. 172. — D'après PAPIAS, si le livre était sans erreur, il était cependant mal ordonné, *ibid.*, l. III, c. XXXIX, col. 300.

14. « Il y a soixante ans, écrit un des chefs de l'école protestante libérale, M. A. von HARNACK, D. Fr. STRAUSS croyait avoir détruit presque à tous égards jusqu'à l'historicité des trois premiers évangiles. Le travail critique de deux générations a réussi à la rétablir, pour une large part... Les évangiles, pour l'essentiel de leur contenu, appartiennent à la période primitive du christianisme, à sa période judaïque, à cette courte période que nous pouvons désigner comme la période paléontologique... Le caractère unique des évangiles est aujourd'hui généralement reconnu par la critique. Avant tout, ils se distinguent de la littérature postérieure par la manière de raconter... Ce genre littéraire, créé en partie par imitation des procédés narratifs usités dans les écoles juives, en partie d'après les nécessités de l'enseignement catéchétique, cette forme d'exposition simple et émouvante, après quelques dizaines d'années, n'aurait pu être reproduite dans sa pureté. Lorsqu'il eut pénétré dans le vaste territoire du monde gréco-romain, l'Evangile s'appropria les formes littéraires de la Grèce; le style de l'Évangile fit alors l'effet de quelque chose d'étranger, mais de sublime. La langue grecque cependant n'est posée sur ces écrits, pour ainsi dire, que comme un voile transparent. Leur contenu se laisse retraduire sans grand effort en hébreu ou en araméen. Il est impossible de méconnaître que l'on a devant soi, en substance, une tradition primaire [ou originelle, *primäre*] »; A. von HARNACK, *Das Wesen des Christentums*, 60 à 65e mille, Leipzig, 1913, 2e conf., p. 14.

15. S'il s'agissait de comparer la dignité et la valeur propres de l'Evangile et de l'Eucharistie, aucune hésitation ne serait possible : l'hostie, contenant Jésus en personne (son corps, son âme, sa divinité), l'emporte évidemment sur le livre qui nous donne seulement le récit de sa vie. Il en va autrement, si l'on compare, comme nous le faisons dans ce passage, les consolations et les forces que peuvent procurer « ces deux trésors », dans l'hypothèse où nous ne pourrions obtenir que l'un ou l'autre. Dans ce cas, *comme Jésus, par sa divinité, habite déjà réellement, physiquement, dans l'âme de ceux qui l'aiment*, on pour-

rait préférer à la consolation de le posséder dans l'hostie, *sans le bien connaître*, la joie d'obtenir, par la méditation aimante du texte évangélique, *la connaissance des plus intimes pensées de son Cœur*, non certes pour s'arrêter à cette connaissance, mais pour s'unir à Lui, par une imitation de plus en plus généreuse, ce qui est le but même de la communion eucharistique.

Pour comprendre les raisons d'une telle préférence, il convient de considérer, d'une part, ce que serait devenue la tradition concernant les actes et les discours du Sauveur, si elle n'avait été de bonne heure fixée par écrit, dès lors à quelles illusions pourrait porter la dévotion eucharistique, si elle n'était dirigée, contrôlée par l'Evangile, — d'autre part, quel stimulant peut apporter la méditation d'un texte, non seulement riche en détails authentiques, mais inspiré, c'est-à-dire à la rédaction duquel l'Esprit-Saint a collaboré en vue d'assurer la connaissance et l'amour de Jésus.

La méditation de l'Evangile, comprise comme nous venons de l'indiquer, dès lors infailliblement secondée par la grâce, peut-elle préparer, de manière aussi efficace que l'Eucharistie, l'*union spirituelle* de Jesus et de ses fidèles? — C'est ce qu'il semble impossible soit d'affirmer, soit de nier, car le privilège de l'Eucharistie, comme sacrement, de produire la grâce, ne peut annihiler l'efficacité singulière de l'Evangile à développer l'amour de Jésus. En tous cas, on entrevoit pourquoi la Providence n'a pas voulu nous donner l'un de ces trésors sans l'autre.

VI^e^ Conférence

L'HYPOTHÈSE D'UNE ALTÉRATION DE LA TRADITION

24 Mars 1929

Non enim doctas fabulas secuti notam fecimus vobis Domini Nostri Jesu Christi virtutem et praesentiam.

Ce n'est pas sur la foi de fables ingénieuses que nous vous avons annoncé la puissance et l'avènement de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

II^e *Ep. de s. Pierre*, I, 16.

Eminence,
Messeigneurs,
Messieurs,

Jusqu'ici, tout en réfutant les objections qui se rencontraient sur notre chemin, nous nous sommes efforcés surtout de mettre en lumière les preuves que négligent ou déforment les adversaires de la foi chrétienne. Avec profit, ce semble, nous examinerons aujourd'hui une hypothèse à la démonstration de laquelle ils consacrent tous leurs efforts : celle d'une altération de la tradition évangélique dans la Grande Eglise.

Dès l'abord, il nous faut reconnaître, loyalement, ce que cet essai d'explication présente de vraisemblance, si l'on se borne à considérer de façon très générale les déformations dont témoigne l'histoire des religions, des mythologies et des légendes.

Toute tradition, à moins que des témoins très judicieux ne la fixent par écrit dès la première heure, se maintient difficilement. Peu à peu, les détails s'estompent dans les mémoires; on les restitue comme on peut. S'il s'agit d'hommes plus ou moins extraordinaires, leurs défauts s'effacent; on ne voit plus que les beaux côtés de leur caractère et leurs actions d'éclat. Des rumeurs vagues se transforment en certitudes. Des faits plus ou moins déformés passent pour des faits nouveaux. Inconsciemment, bien des narrateurs enjolivent. D'autres, en sûreté de conscience, affirment comme certaines les preuves nécessaires à légitimer leur propre conviction : ce qui a dû être, pensent-ils, a certainement été. D'autres inventent sans scrupule ce qui peut glorifier leur idole. Parfois, des récits très anciens, plus ou moins merveilleux, sont adaptés à quelque héros plus récent : les légendes cristallisent autour de leur nom. Des phénomènes de ce genre s'observent encore de nos jours. Ne devaient-ils pas se produire plus souvent à une époque plus crédule que la nôtre?

La conservation des doctrines présente des difficultés analogues. Instinctivement, on prête à autrui les idées que soi-même on approuve. Tout homme qui cherche à interpréter la pensée d'un maître s'expose à la déformer. S'il vise à la compléter, à l'ordonner en un système d'ensemble, les risques augmentent. Or, les enseignements de Jésus, à coup sûr, n'étaient pas proposés en une synthèse ordonnée; de plus, la nécessité d'expliquer sa mission surnaturelle déchaînait la spéculation.

Votre bon sens vous avertit toutefois, Messieurs, que nous ne sommes pas ici en présence de lois uni-

verselles et absolues. Les altérations dont nous venons de reconnaître la possibilité, la fréquence même, peuvent être, par diverses mesures, ou rendues impossibles ou tout au moins arrêtées et corrigées. Autrement, que saurions-nous jamais du passé? Mais il suffit qu'elles répondent à des tendances assez habituelles de l'esprit humain, des masses populaires surtout, pour qu'il y ait lieu d'examiner si la tradition chrétienne n'en a rien souffert. Ce contrôle est indispensable. Les apologistes catholiques, veuillez le croire, en sont pleinement convaincus. C'est précisément pour ce motif que nous allons le reprendre ce soir, sous une forme nouvelle, bien que, par plusieurs voies déjà, nous l'avons réalisé.

Trois constatations successives nous procureront une pleine sécurité. Nous verrons, tout d'abord, que des déformations nombreuses se sont produites, mais que la Grande Eglise n'a cessé de les condamner, — en second lieu, qu'une altération substantielle, au sein de cette même église, est de tous points invraisemblable, — enfin, que certaines dispositions très caractéristiques de ses propres fidèles la rendaient simplement impossible.

I. LES ALTÉRATIONS HORS DE L'ÉGLISE ET DANS L'ÉGLISE

Vous vous rappelez, Messieurs, avec quelle étonnante rapidité fut propagé l'Evangile. Il était certes impossible que ces milliers, bientôt ces millions de convertis retinssent l'enseignement qu'ils avaient reçu comme nous conservons aujourd'hui, sans y

changer une syllabe, la formule stéréotypée du Credo romain. Qu'ils vinssent du judaïsme ou du paganisme, il suffisait qu'ils fussent hommes, pour se trouver portés à compléter, à interpréter ce qu'on leur avait appris.

En fait, dès le second siècle et surtout aux âges suivants, divers évangiles paraissent qui s'appliquent à suppléer au silence de saint Matthieu, de saint Marc, de saint Luc et de saint Jean. Sur saint Joseph, sur la Vierge Marie, sur les premières années du Sauveur, ils apportent des renseignements tout neufs. Quelques récits sont au moins gracieux : tel celui qui représente l'Enfant Jésus formant des passereaux avec l'argile du chemin, puis, lorsqu'on lui reproche de travailler le jour du sabbat, frappant des mains et les envoyant gazouiller dans l'espace [1]. Tels encore, avec bien des erreurs sur les institutions juives, ceux de la présentation et des épousailles de la Vierge. D'autres ont une crudité qui nous blesse [2]. D'autres prêtent au petit thaumaturge des procédés inavouables : il frappe de mort subite des enfants qui le heurtent en passant ou le dérangent dans ses jeux et son maître d'école qui a porté la main sur lui, à tel point que ses parents ne veulent plus le laisser sortir de la maison [3]. Le plus ancien vraisemblablement de ces évangiles apocryphes, celui de Pierre, amplifie le récit de la résurrection qu'il trouve dans les textes canoniques : deux hommes descendent du ciel; d'elle-même, la pierre qui fermait le sépulcre s'écarte devant eux; quand ils ressortent, un troisième personnage se tient au milieu d'eux. La stature de ces deux hommes est telle que leur tête atteint les nues; celle du troisième les dépasse. Une

voix retentit : « As-tu prêché la nouvelle aux morts? » — « Oui, répond, derrière le groupe, l'arbre de la croix [4]. »

A côté de ces écrits, assez soucieux en général de l'orthodoxie, un bon nombre d'autres se proposent de justifier les doctrines des hérétiques. Leur âge est donc exactement celui des sectes qu'ils favorisent. Tous sont postérieurs à nos quatre évangiles.

De ces hérésies nous avons parlé, dans notre seconde conférence, quand nous avons étudié la fermentation du monde gréco-romain.

Vous vous en souvenez sans doute : la plupart, avec une assurance étrange, imaginent des séries de générations divines qui auraient donné naissance à des êtres supérieurs, les éons. Parmi ces éons, elles assignent à Jésus une place variable.

Marcion, de son côté, eut l'audace de s'appuyer sur saint Paul pour présenter le Christ comme envoyé par le dieu suprême contre le dieu de l'Ancien Testament.

Remontons plus haut. Avant même que les gnostiques aient abouti à des systèmes bien caractérisés, les docètes trouvèrent de nombreux partisans. Comme les orthodoxes, ils attribuaient au Sauveur une dignité suréminente; mais, pour ce motif même, ils estimaient impossible qu'il se fût souillé en prenant un corps comme le nôtre : le sien, pensaient-ils, ne pouvait être qu'apparent. Cette opinion les entraînait à remanier sur divers points l'histoire évangélique.

A une époque plus proche encore des origines, vers 61-62, certains fidèles de Colosses mêlèrent la foi commune à des rêveries juives et orientales sur les anges [5].

Cérinthiens, Elcésaïtes, Nicolaïtes, très mal connus encore, tentèrent d'introduire d'autres fantaisies.

Ainsi, Messieurs, des spéculations audacieuses, parfois fort incohérentes, des légendes sans garantie eurent une floraison inouïe, surtout dans les sectes du IIIe et du IVe siècle; mais, dès le IIe, voire dès le premier, certaines ont pris naissance au sein même de la Grande Eglise. La tradition chrétienne, transmise de génération en génération par des hommes, n'a donc nullement échappé à la condition ordinaire des traditions humaines. Loin de chercher à le dissimuler, les apologistes catholiques souhaitent vivement que ce point soit pleinement reconnu. Ils estiment en effet qu'il peut contribuer de façon très efficace à manifester la valeur exceptionnelle de la tradition consignée dans les quatre évangiles, précisément parce que ce sont les seuls évangiles qu'ait retenus la Grande Eglise, alors qu'elle condamnait avec rigueur les narrations et les spéculations fantaisistes dont nous venons de parler.

Dans ces dernières paroles, deux assertions vous surprennent sans doute, si elles ne vous heurtent. N'est-il pas en effet trop facile de dire : « Tout ce que l'Eglise a rejeté est altération, tout ce qu'elle a conservé tradition authentique! » N'est-il pas trop commode de prétendre : « De nombreuses déformations se sont produites, chez les autres, non chez nous! » — Oui, Messieurs, ces deux propositions sont simplistes en apparence, provocantes par là même; mais, vous l'avez deviné, si je les ai formulées avec cette netteté, c'est que, dans le cas présent à tout le moins, de très graves raisons les imposent l'une et l'autre. Voyez plutôt.

Pourquoi appeler déformation ce que la Grande Eglise a condamné?

Si je répondais : « Parce qu'elle l'a condamné », le préjugé serait évident; mais je réponds : « Parce que, du seul point de vue critique, toutes et chacune des opinions qu'elle a proscrites accusent des caractères indéniables d'inauthenticité ».

Les résumerai-je, ces caractères, en quelques mots? — Ces spéculations sur la matière, comme principe du mal, sur les êtres intermédiaires, éons, anges, puissances, révèlent l'influence de conceptions iraniennes, platoniciennes, pythagoriciennes, philoniennes. Jamais un Juif fidèle aux enseignements de la Bible ne les eût proposées. Sans qu'il soit même nécessaire de discuter leur valeur philosophique, il suffit d'observer qu'elles varient de secte à secte, de disciple à maître, pour comprendre qu'elles ne dérivent pas d'une source unique, Jésus, mais d'une source multiple, le cerveau des hérésiarques.

Ces légendes plus ou moins merveilleuses sur Joseph et Marie, sur le Christ et ses apôtres, Renan les a jugées en ces termes : « Ce sont de plates et puériles amplifications, ayant le plus souvent les évangiles canoniques pour base et n'y ajoutant rien qui ait du prix ». On a voulu satisfaire la curiosité, glorifier de saints personnages; mais le style de ces miracles indique assez clairement d'où on les a tirés [6]. Retournant le mot de Rousseau, nous pouvons dire : « C'est exactement ainsi qu'on invente [7] ».

A ces indices accusateurs ajoutez encore ceux-ci : à l'exception du seul évangile des Nazaréens, qui différait fort peu de l'évangile de saint Matthieu,

si même il en différait dans sa rédaction originelle, ces textes fournissent d'autant plus de détails qu'ils sont plus tardifs; enfin, au lieu d'avoir reçu l'approbation de toutes les églises archaïques, chacun d'eux n'a obtenu qu'une diffusion fort restreinte. En voici une preuve évidente : des évangiles canoniques nous possédons près de cinq mille manuscrits, de dates diverses; pour les apocryphes, il est rare que nous en ayons un seul de complet; parfois leur titre seul a survécu.

Dès lors, Messieurs, vous jugerez sans doute acceptable, elle aussi, la seconde formule que j'avançais tout à l'heure : des altérations se sont produites, mais sans affecter l'enseignement officiel de la Grande Eglise.

Insisteriez-vous et prétendriez-vous, comme tels de nos adversaires, qu'elles ont dû corrompre ces croyances elles-mêmes? — Pourquoi, je vous prie?

Un homme, je suppose, se dit largement instruit par l'expérience. Arrivant dans une ville, il y trouve des associations diverses. « Oh, dit-il dès l'abord, chacune, j'en suis sûr, doit compter parmi ses membres des impudiques, des fourbes, des gens véreux! » Vous vous étonnez. « Oui, reprend-il, toutes, sans exception : les hommes sont partout les mêmes! » — Ne répondriez-vous pas à ce fin psychologue : « Mon ami, où prenez-vous une telle assurance? Si vous disiez que le mal germe en toute terre, quelque précaution que l'on prenne pour prévenir son éclosion, on pourrait vous suivre; mais en affirmant qu'il fleurit partout, en proportions égales ou presque égales, vous manquez de prudence. Il est des sociétés où l'on cultive le vice, d'autres où on le tolère par impuissance, d'autres

enfin d'où on l'exclut avec la dernière rigueur. L'oubliez-vous? »

De même manière, Messieurs, nous ne nions nullement que certaines déformations de la tradition n'aient pris naissance dans la Grande Eglise, car le goût du merveilleux, l'intempérance des spéculations sont choses simplement humaines; mais nous affirmons qu'elle a su en préserver sa doctrine officielle, et cela pour des raisons bien simples : c'est qu'elle les a constamment combattues, avec une sévérité sans égale, et que son enseignement authentique présente des caractères tout différents.

De vrai, dans la période archaïque que nous avons étudiée ensemble, depuis les épîtres de saint Paul jusqu'au grand traité d'Irénée contre les hérésies, édité vers la fin du IIe siècle, nous avons rencontré à satiété ces recommandations d'une orthodoxie inquiète : « Gardez-vous à droite! Gardez-vous à gauche! Fuyez l'hérétique comme Satan lui-même! » Dès qu'une opinion s'écartait de la foi des Douze, nous l'avons vu dénoncée avec une violence que notre époque a peine à comprendre, à tel point qu'il nous faudra tout à l'heure la justifier. Dans toutes les communautés primitives, si distantes qu'elles fussent les unes des autres, quels que fussent leurs fondateurs, nous avons constaté une unanimité de foi que peut seule expliquer la conservation rigide d'une tradition originelle. Examinant les quatre évangiles que ces communautés, de manière exclusive et spontanée, ont agréés comme authentiques, nous avons dû leur reconnaître une sobriété, une élévation avec laquelle ne peuvent rivaliser ni aucun des apocryphes, ni aucune théologie des sectes séparées. Ainsi, le texte même des apocryphes

les accuse; rien ne les garantit, sauf la secte particulière qui les a vus naître; — pour les canoniques, leur texte même les recommande; l'approbation universelle des églises les couvre, approbation d'autant plus décisive qu'elles ont rejeté avec plus de rigueur des narrations et des doctrines manifestement suspectes. Que peut-on requérir de plus? Si donc, malgré tout, on assure que le goût de la spéculation et du merveilleux a corrompu jusqu'aux croyances de ces communautés si judicieuses à la fois et si intransigeantes, ne sommes-nous pas en droit d'affirmer que c'est par suite d'un parti pris? Et ce parti pris nous est-il difficile d'indiquer quel il est, d'où il procède? La tradition de la Grande Eglise affirme le miracle; or, d'après certains philosophes, le miracle ne peut être. La tradition attribue à Jésus un enseignement précis; or, ces mêmes philosophes ne peuvent admettre ni révélation, ni dogmes. Il leur faut donc maintenir que la tradition de la Grande Eglise, elle aussi, a été viciée. Puisqu'il le faut, ils le font, non seulement sans preuve, mais contre un ensemble de preuves qu'on jugerait péremptoire partout ailleurs. Le cas est clair, je pense. Dès lors, de ces philosophes ou de nous, catholiques, héritiers de la Grande Eglise, qui donc a droit de parler au nom de la Critique et de l'Histoire?

II. INVRAISEMBLANCE D'UNE ALTÉRATION SUBSTANTIELLE

L'apriorisme que nous venons de constater, Messieurs, nous permettrait d'arrêter ici notre étude; mais il nous est facile de la compléter, en exami-

nant quelles invraisemblances multiples le rationalisme doit négliger, pour affirmer qu'une déformation substantielle a trouvé place jusque dans la foi de la Grande Eglise.

Une altération substantielle, ai-je dit. Vous l'avouerez, en effet : il serait sans importance que tel ou tel récit de miracle fût légendaire, que telle ou telle maxime de morale, d'ailleurs raisonnable, ait passé du bouddhisme ou de l'hellénisme dans les évangiles. Qu'une contamination aussi limitée se soit produite, rien absolument ne le prouve; mais quand la démonstration en serait faite, en quoi le sens du christianisme en serait-il modifié? — Il en irait tout autrement, certes, si le Christ n'avait rien enseigné, sauf, peut-être, la paternité de Dieu, la proximité du jugement dernier, ou quelque vague idéal de justice et de charité, — s'il n'avait rien fondé, c'est-à-dire s'il n'avait pas institué une église destinée à continuer son apostolat, — s'il n'avait opéré tout au plus comme miracles que certaines guérisons de lunatiques. Laissons donc les questions accessoires; occupons-nous uniquement de l'essentiel.

Très tôt, disent nos adversaires, un mouvement d'idéalisation s'est dessiné; les quatre évangiles en exposent le résultat; la tradition qu'ils décrivent est déjà très évoluée. — Soit!

Oublions pour un instant, si vous voulez, les arguments que nous avons déjà invoqués. Pour juger cette thèse, bornons-nous à considérer l'*aboutissement* de cette évolution prétendue, l'*époque* à laquelle elle se serait produite, les *lieux* qui l'auraient vue naître, les *causes* qui pourraient en rendre compte.

Son aboutissement quel est-il au juste? — On nous renvoie aux évangiles; ouvrons-les. Si nous les analysons avec quelque soin, trois choses nous frappent, aussi inattendues les unes que les autres : une réserve extrême, aux endroits précis où la fantaisie aurait dû se donner carrière, — une délicatesse singulière, en ce qui concerne la piété et la vertu, — à d'autres égards, une audace inouïe.

Et d'abord, ces rêveurs, — j'entends les évangélistes et les premiers fidèles dont ils ont accepté les illusions, — ces rêveurs ont respecté les faiblesses du Christ et maintenu toutes les ignominies qu'il avait subies.

Plusieurs fois, rapportent-ils, Jésus a fui devant ses ennemis; on l'a traité de buveur, de séducteur, de possédé; il fut excommunié par les prêtres, traité de fou, crucifié entre deux voleurs. Comment n'ont-ils pas oublié ces détails gênants? S'ils en gardaient le souvenir, comment ont-ils pu idéaliser, diviniser leur maître?

Dans les inventions qu'on leur prête, ils ont négligé par contre les plus belles occasions de mise en scène : l'incarnation d'un dieu, sa naissance, sa résurrection, son ascension. — Un ange vient avertir la vierge destinée à devenir la mère du Messie. « La vertu du Très-Haut, lui dit-il, vous couvrira de son ombre ». C'est tout. Les mythologies ont traité des sujets semblables. De quelle manière toute différente! — Neuf mois plus tard, l'enfant vient au monde. Sa mère l'enveloppe de langes et le dépose dans une crèche. Ils le font naître dans une étable, les maladroits! S'ils songent à faire intervenir des anges, c'est pour annoncer la nouvelle à quelques

bergers des environs [8]! — Sans mentionner un seul miracle, ils résument trente ans de sa vie en cette phrase : « Il était soumis à ses parents ». Un dieu obéissant, quel prodige en effet! Mais des prodiges de ce genre ne pouvaient suffire aux auteurs d'apocryphes. Vous avez vu, tout à l'heure, ceux qu'ils ont imaginés. — A l'aurore de la Pâque, rapportent les évangiles canoniques, la terre tremble, un ange resplendissant apparaît; les gardes terrifiés s'enfuient; le tombeau reste vide. Quel cortège d'anges et de saints accompagnait l'âme du Sauveur? Par quelle action subite ou progressive a-t-elle vivifié ce corps glacé? Quels rayons de gloire lui a-t-elle conférés? Nul ne l'a vu; nul ne l'a dit. — A quarante jours de là, après avoir conversé affectueusement avec ses disciples, le Sauveur s'élève de terre. Au bout d'un instant, une nuée le dérobe aux regards. La féerie est finie. Les Psaumes permettaient de l'achever : « Ouvrez-vous, portes éternelles, chantent-ils! Laissez passer le roi de gloire [a]! » On n'y a pas songé... Franchement, quelle stérilité d'imagination! Inventant des thèmes superbes, ces dramaturges sont incapables d'en exploiter un seul!

Phénomène aussi étrange : l'air qu'ils respiraient, en des cités toutes païennes, leur a communiqué, assure-t-on, le goût maladif du merveilleux; mais alors, comment cet air vicié a-t-il pu laisser subsister en eux, s'il ne l'a développé, le goût d'une morale de tous points opposée à celle du paganisme? Quel remède inconnu les a immunisés? S'ils ne l'ont pas créée cette morale, comment du moins ne l'ont-ils pas accommodée aux mœurs de leur temps? Com-

a. Psaume XXIII, 7, 9.

ment surtout ont-ils réalisé ce tour de force de l'exprimer si pure, précisément à l'occasion des prodiges qu'ils imaginaient. Car tel est bien le cas : les miracles des évangiles ne sont jamais rapportés uniquement en tant qu'œuvres curieuses ou extraordinaires, mais aussi et surtout, ce semble, en raison de la leçon morale qu'ils suggèrent ou de l'ineffable bonté dont Jésus témoigne en les accomplissant. Comment enfin ces gens ont-ils soit créé, soit simplement respecté le type idéal du Christ? Nous l'avons déjà décrit; nous n'en parlerons plus; mais pouvons-nous oublier sa pureté, sa majesté, sa simplicité, le charme indicible qu'il dégage? Quels artistes que ces pagano-chrétiens!

D'une sobriété singulière dans l'invention, d'une délicatesse morale plus rare encore, les évangélistes sont par ailleurs d'une audace inouïe.

Ils proclament l'adoration du Dieu unique et pourtant, de multiple manière, même dans les trois premiers évangiles, — je le prouverai plus tard, — — ils affirment la divinité de cet humble juif, fils d'un charpentier. Ils n'ont pas senti la contradiction de ces deux doctrines, bien qu'elle fût évidente, si le Christ devait son rang à la fantaisie de ses adorateurs! Ils ne l'ont pas sentie, bien que les Juifs fussent là pour la leur reprocher comme le pire des crimes!

Ils osent de même promettre l'éternité à une église à laquelle, paraît-il, Jésus n'avait pas même songé. L'illusion se comprend, direz-vous; combien de gens sont portés à croire immortelle la société ou l'œuvre qu ils ont fondée ou contribué à fonder! — Soit; mais voici où la hardiesse des évangélistes dépasse sûrement la mesure commune : tout en an-

nonçant que jamais les portes de l'enfer ne prévaudront contre cette église, ils interdisent d'assurer son triomphe par la force et prophétisent en même temps épreuves sur épreuves. Pour faciliter les conversions sans doute, ils prêtent au Sauveur des paroles comme celles-ci : « Ils m'ont persécuté; ils vous persécuteront de même [b]. Vous serez à tous un sujet de haine à cause de moi [2] ». — Que les rationalistes ne répliquent pas : « Cela, du moins, le Christ l'avait dit ». Ce serait rendre leur thèse plus inadmissible encore. Si Jésus, en effet, avait tenu pareils propos, il faudrait conclure qu'il a dit et fait bien autre chose. On n'attire pas les oiseaux du ciel avec des grains d'aloès. On ne s'agrège pas des disciples, on ne soulève pas l'enthousiasme des foules, en leur promettant tout uniment la haine et la persécution! Si jamais on leur fait entrevoir des épreuves, ce ne peut être qu'après avoir conquis une autorité extraordinaire... Cette autorité, comment le messie exsangue des rationalistes l'aurait-il donc obtenue!

Voilà, Messieurs, en raccourci, à quel terme est venue aboutir l'imagination des premiers fidèles.

Poursuivons cette étude et considérons en quelles circonstances se serait produit ce mouvement unique en son genre.

L'idéalisation d'un chef est certainement très concevable dans l'enivrement du succès. Elle se comprendrait pour Jésus, assurément, si les armées chrétiennes, comme celles de l'Islam, après la mort

b. Jean, XV, 20; *Matth.*, X, 24, 25; V, 10-12; *Marc*, X, 30.
c. Matth., XXIV, 9; *Marc*, XIII, 13; *Luc*, XXI, 17.

de Mahomet, avaient conquis d'année en année de nouveaux empires, ou encore si les empereurs de Rome, dès les premiers temps, avaient brodé la croix sur leurs étendards; mais l'Eglise a attendu trois siècles ces heures de triomphe; elle a grandi jusque-là dans de continuelles alarmes. Vous devinez son désespoir, quand Jésus eut été excommunié par les prêtres, crucifié comme un bandit. L'annonce de la résurrection aurait-elle pu vraiment rendre courage à ses disciples, si elle n'avait eu pour garant que des hallucinations inconsistantes? L'illusion aurait-elle résisté aux contradictions violentes qui suivirent les premières prédications? Admettons-le, si invraisemblable que ce soit. Du Christ ressuscité au Christ Fils de Dieu, égal à son père, il y a loin encore! Les succès de l'Evangile pouvaient, il est vrai, autoriser quelques espoirs; mais combien devait les tempérer la rigueur des persécutions. En 36, le diacre Etienne est martyrisé à Jérusalem; en 62, Jacques le mineur. En 64, sous Néron, une « multitude immense » de martyrs périssent en des supplices si atroces qu'ils attirent sur eux, dit Tacite, la pitié des païens eux-mêmes. En 67, Pierre et Paul, les deux colonnes de l'Eglise, sont emportés dans la tourmente. En 70, Jérusalem est prise, son temple détruit. A cette date, peut-on dire, les deux centres du mouvement chrétien, Rome et Jérusalem, sont en feu. Est-ce avant que le Christ a été divinisé et qu'on a conçu ce rêve d'une église destinée à braver les siècles? — Il était trop tôt, car son œuvre semblait encore mal assurée. Est-ce après? — Il était bien tard, ce semble, car son œuvre, frappée de deux coups mortels, pouvait paraître proche de sa ruine. Rien ne retient l'élan des âmes vers un idéal comme

les sacrifices qu'il impose; rien ne dégrise les imaginations comme la contradiction que leur apporte la réalité. Dès lors, vous l'avouerez, ce n'est guère au milieu des bourrasques du premier siècle que la société chrétienne a pu se trouver portée à majorer la dignité de son fondateur, à amplifier ses intentions, à nourrir des espérances que sa parole n'aurait pas garanties. C'est déjà merveille qu'elle ait gardé son souvenir et maintenu son culte, puisque les autres messies apparus en Judée, vers le même temps, après une répression sanglante, sont disparus sans retour.

En quelles régions d'ailleurs aurait donc commencé la transformation dont on nous parle? — Partout à la fois? — Ce serait bien la solution la moins acceptable, vu la multiplicité des changements qu'on lui attribue, la diversité des communautés palestiniennes, syriennes, égyptiennes, phrygiennes, grecques et latines, où elle eût dû naître, l'uniformité des conceptions auxquelles elle est venue aboutir et leurs caractéristiques si originales, que nous venons de considérer. L'évolution, par conséquent, si tant est qu'elle ait existé, doit être le fait ou de quelques communautés particulières ou de quelques personnalités plus marquantes. — Seulement, contre cette hypothèse se présente aussitôt une objection décisive. De ces initiateurs audacieux on devrait retrouver la trace, car, d'une part, il était impossible que leurs opinions fussent agréées sans discussion par des églises si disparates, si jalouses de leurs traditions; de l'autre, si par extraordinaire nulle opposition n'avait eu lieu, ces opinions étant devenues l'orthodoxie officielle, il était

impossible qu'on ne leur en fît gloire. Or, on cherche en vain l'homme ou la communauté de la Grande Eglise qui ait suscité ces controverses ou acquis une telle notoriété. Le seul théologien sur lequel les soupçons puissent se poser est saint Paul. Or, nous avons dû reconnaître en lui le champion de la foi commune.

Il ne nous reste qu'à examiner d'où pourrait provenir l'évolution de la conscience chrétienne.

Que la Grande Eglise ait simplement maintenu ses traditions ou qu'elle les ait idéalisées, en majorant la puissance, la dignité, l'enseignement du Christ et ses visées, de toute nécessité il faut bien trouver, aux origines, une cause proportionnée à de tels résultats, une cause capable d'expliquer à la fois une orientation si spéciale de la piété, des rêves si démesurés, une apothéose si audacieuse, un enthousiasme capable de résister aux pires épreuves. C'est une énigme. Or, vous en conviendrez, Messieurs, plus rigides sont les systèmes rationalistes, c'est-à-dire plus large est la place qu'ils font à l'idéalisation, plus l'énigme est insoluble. Qu'on puisse découvrir dans les spéculations de l'Orient certaines spéculations sur le « Premier Homme », les « messies », les « dieux sauveurs », en devient-il plus aisé de comprendre comment, après être demeurées stériles pendant des siècles, elles ont pu se fixer soudain sur la personne d'un homme dont la morale était toute contraire, dont les idées messianiques trompaient les espérances de son propre peuple, dont la tombe, selon toute prévision, eût dû rester exécrée, comme celle d'un scélérat [9]? De vrai, plus on refuse à Jésus cette doctrine qui séduisait, ces

miracles qui l'autorisaient, cette affirmation de sa divinité qui rendait ses abaissements aussi aimables que ses gloires, ses plus dures exigences aussi acceptables que ses bienfaits, ses promesses, contre toute évidence de la prudence humaine, aussi croyables, aussi assurées que la parole même de Dieu, plus les faits que nous venons de résumer demeurent inintelligibles. Ces faits exigent un homme extraordinaire. On nous présente un homme de notre taille, un Juif pieux et doux, si vous voulez, mais si peu accommodé aux mœurs de son temps que les siens ne l'ont pas reçu et que les étrangers se sont immédiatement dressés contre lui. Bien plus, comme si la disproportion entre les effets et leur cause n'était pas assez forte, certains rationalistes diminuent Jésus à plaisir. D'aucuns lui prêtent l'erreur manifeste d'avoir annoncé la fin du monde comme imminente [10]. D'autres prétendent qu'il s'est tout au plus laissé appeler Messie ou qu'il n'a pris ce titre qu'à certaines heures d'exaltation. A un étage inférieur encore de la critique, d'autres sont allés jusqu'à parler de sa folie. Les espérances chrétiennes auraient donc résisté à toutes les désillusions! Ce fourbe ou ce fou aurait trouvé des dupes capables d'inventer des fables, de les opposer avec intransigeance à des rêveries samaritaines et gnostiques aussi légitimes que les leurs, et de mourir avec joie pour en attester la vérité, assurés que jusqu'à la fin des temps leur héroïsme trouverait des imitateurs! Vraiment, Messieurs, jugerait-on de pareilles thèses admissibles, s'il s'agissait de tout autre que de Jésus-Christ?

Ainsi, que nous considérions soit le terme auquel

ce prétendu mouvement d'idéalisation serait venu aboutir, c'est-à-dire la narration évangélique, sa sobriété, sa morale si pure, ses espérances audacieuses, — soit la rigueur des temps, moins propre assurément à favoriser ce mouvement qu'à l'arrêter net, en effaçant le souvenir d'un maître si austère, — soit l'impossibilité où nous sommes de découvrir ou l'homme ou le groupe de fidèles qui l'auraient inauguré, — soit enfin le Christ rapetissé qu'on nous dit capable de le provoquer, — les invraisemblances éclatent de toute part, d'autant plus évidentes qu'on prend soin de comparer la tradition officielle de la Grande Eglise avec les rêveries des apocryphes et les spéculations des hérétiques, son histoire avec leur histoire. La psychologie sur laquelle nous nous sommes appuyés n'est-elle pas très simple, très humaine ? N'est-ce pas celle qui règle encore nos attitudes et celles de nos contemporains, en matière de foi et de pratique religieuse? D'où vient, dès lors, que des hommes très érudits, très judicieux en d'autres domaines, n'en tiennent aucun compte? J'ai parlé de parti pris, de préjugés, d'idées préconçues. C'est à regret, veuillez le croire, que j'emploie ces mots. Mais, je vous le demande, en voyez-vous d'autres qui soient, tout ensemble, moins sévères et aussi justifiés [11]?

III. IMPOSSIBILITÉ D'UNE ALTÉRATION SUBSTANTIELLE

En déclarant invraisemblable une altération notable de la tradition, au moins dans la Grande Eglise, nous sommes restés, Messieurs, fort au-des-

sous de la vérité. C'est *impossible* qu'il faut dire. Pour nous en convaincre, il nous suffira d'examiner, durant les courts instants qui nous restent, l'argument principal des adversaires de la foi chrétienne.

Tout amour, disent-ils, transforme son objet; il l'idéalise; pour justifier l'estime et l'affection qu'il lui porte, consciemment ou inconsciemment, il se donne les preuves dont il a besoin. Or, Jésus a été aimé plus qu'aucun homme peut-être ne l'a jamais été. — Ce dernier point est indubitable; mais le principe qu'on invoque l'est beaucoup moins. Cette lente modification des souvenirs, ces enjolivements insensibles se constatent souvent, il est vrai, dans les masses populaires et chez des témoins éloignés, beaucoup moins chez les esprits éclairés et chez les familiers qui ont approché les grands hommes de près, de trop près parfois. Les vétérans de Napoléon, par exemple, ont pu prêter à leur héros des propos et des exploits imaginaires; ses maréchaux par contre savaient à quoi s'en tenir. Les douze apôtres ont vécu de même dans l'intimité de Jésus et le rôle de premier plan qu'ils ont joué, aux débuts du christianisme, leur permettait d'arrêter l'éclosion des légendes [12].

Ajoutez à cela que douze individus, surtout lorsqu'il s'agit de conceptions religieuses, n'évoluent pas comme un seul homme. La preuve en est qu'il vous serait presque impossible de rencontrer, chez les gnostiques, un disciple qui ait retenu fidèlement les doctrines de son maître, chez les luthériens du XVI[e] siècle, deux réformateurs dont les spéculations soient identiques, dans les sectes illuministes, deux visionnaires qui s'accordent entre eux.

Laissons toutefois ces considérations accessoires pour entrer dans le vif de la question.

« Les premiers chrétiens, disent les rationalistes, ont transformé l'histoire authentique de Jésus, parce qu'ils aimaient ». Affirmons à l'encontre :« Il l'ont maintenue avec la dernière rigueur, parce qu'ils aimaient ». L'antithèse est complète et sonne comme une gageure. Cette gageure, Messieurs, je la tiens et ce qui me rend aisé de la tenir, c'est que le Christ est venu inaugurer ou tout au moins restaurer sur terre la forme d'amour et de piété la plus propre à prévenir toute altération de la tradition.

Pour éclairer ce point capital, distinguons avec soin divers types d'amour.

Il est un *amour de convention* ou *d'étiquette* qui se borne à répéter de temps à autre, à l'honneur de Dieu ou des dieux, les usages que la coutume a établis. Quand le feu a consumé les victimes, quand les lustrations et les gestes rituels ont été accomplis, païens et pharisiens se tiennent satisfaits et vivent à leur guise. — Ce formalisme que ne vivifie aucune ardeur de l'âme, cette dévotion sans dévoûment, vous savez avec quelle sévérité Jésus les a condamnés.

L'*amour de complaisance* consiste en une admiration sincère. Il s'accompagne d'ordinaire d'un sentiment de bienveillance, se traduit en paroles élogieuses, parfois même en des actes de zèle destinés à promouvoir la glorification de la personne aimée. Dans ce sentiment, dans ces paroles, dans ces actes, il trouve une satisfaction très douce, qui l'arrache en quelque sorte aux banalités de la vie. Il s'en contente; souvent il s'en grise. Pour cette raison

même, l'exagération lui est habituelle. Voilà proprement l'amour qui déforme. — Or, Jésus a dénoncé son insuffisance. Des enthousiastes lui prodiguent des titres flatteurs. « Non, leur répond-il, ceux qui me disent : Seigneur! Seigneur! n'entreront pas tous dans le royaume des cieux [d] ». Des paroles et des sentiments, c'est trop peu pour le satisfaire.

Une dernière forme d'amour consiste dans l'abandon de ses goûts et préférences en vue de plaire à un être chéri; d'un mot, c'est l'*obéissance*. Celle-là Jésus la réclame : « Pourquoi, dit-il, m'appelez-vous Seigneur, Seigneur, et ne faites-vous pas ce que j'ordonne [e]... Celui qui entrera dans le royaume des cieux, c'est celui qui accomplit la volonté de mon père [f]... M'aimer, c'est connaître mes commandements et les observer [g]. »

Ces déclarations sont précises. Des illusions toutefois demeuraient à craindre, chez ceux qui l'avaient approché de plus près. Il insiste donc. Le voici qui se présente comme le juge du dernier jour : « Vous vous mettrez alors à me dire, explique-t-il : « Nous avons mangé et bu en votre compagnie; vous avez enseigné sur nos places publiques. » Je vous répondrai : « Je ne sais d'où vous êtes. Retirez-vous de moi, artisans d'iniquité [h]! » Plus facilement encore, ceux à qui il accordait le don des miracles, en vue d'autoriser leur mission, pouvaient prendre le change. Observez donc, je vous prie, l'énergie de

d. Matthieu, VII, 21; *Luc*, VI, 26; *Q*. 12.
e. Luc, VI, 46.
f. Matthieu, VII, 21.
g. Jean, XIV, 21 sq.; XIV, 15; VI, 31 sq.; XV, 10, 14.
h. Luc, XIII, 26-27.

ces paroles : « Beaucoup me diront alors : « Seigneur, Seigneur, n'avons-nous pas prophétisé en votre nom, opéré en votre nom de nombreux prodiges? » — Pour ces privilégiés, vous attendez sans doute, Messieurs, quelque condescendance. Eh bien, écoutez cette réplique terrible : « Je leur répondrai, dit Jésus : « Je ne vous connais pas! Eloignez-vous de moi, vous qui pratiquez l'iniquité [i]! » Le cas qu'il fait de ces merveilles? Mais jugez-en par ces quelques traits : il promet à ceux qui croiront en lui d'accomplir des œuvres plus étonnantes que les siennes [j]; seulement, il avertit ses apôtres de n'en tirer aucune vanité, de se réjouir uniquement de ce que leurs noms soient inscrits, dans les cieux, sur la liste des prédestinés [k].

Ainsi, aimer Dieu ou l'aimer lui-même, c'est obéir aux ordres de son Père et aux siens. Telle est la grande leçon qu'il a pris soin d'inculquer de toute manière. Elle se trouve consignée avec plus de relief précisément chez celui qu'on appelle « le disciple de l'Amour » et que certains accusent tout spécialement d'avoir altéré la tradition : saint Jean. « La charité, dit-il, — [et dans ce mot se confondent l'amour du Très-Haut et l'amour du Christ,] — la charité, c'est de vivre selon ses principes. Vivre de la sorte, voilà le commandement que vous avez appris dès le début [l]... Celui qui garde sa parole, en lui l'amour de Dieu est parfait [m]. » D'un mot, « le disciple de

i. Matthieu, VII, 22.
j. Jean, XIV, 12.
k. Luc, X, 20.
l. II *Jean,* 6.
m. I *Jean,* II, 3-7; V, 3.

l'Amour » se distingue entre tous comme « le docteur de l'obéissance ».

Ne craignez pas, Messieurs, que ces maximes elles-mêmes ne soient une invention tardive de la conscience chrétienne. Elles sont exprimées dans les évangiles trop souvent et de manière trop variée; elles sont trop mêlées à leur trame et d'ailleurs trop opposées aux conceptions de la morale païenne, pour qu'un tel soupçon soit possible. Au surplus, votre propre conscience ne vous dit-elle pas qu'après tout le Sauveur ne pouvait parler d'autre sorte? Ne vous oblige-t-elle pas à reconnaître que l'obéissance est la seule preuve décisive d'un attachement sincère et parfait, parce que seule elle immole au bon plaisir d'autrui ce à quoi nous tenons plus qu'à toute autre chose : notre volonté propre? N'est-ce pas sur ce principe que vous réglez vous-mêmes votre conduite dans vos rapports avec vos intimes? Toute affection qui ne conforme pas sans réserve les désirs de l'aimant à ceux de l'aimé, au point de lui faire abandonner ses préférences personnelles, peut bien être une amorce de l'amour véritable; à coup sûr, elle n'en réalise ni la perfection, ni même la notion exacte.

Si la marque authentique de l'amour est l'obéissance, inversement, le plus sûr moyen de se faire obéir est de se faire aimer, quitte à marquer, par des déclarations précises, qu'on n'attache de prix qu'à la soumission totale. Or, telle a été manifestement la tactique prudente et suave du Sauveur. Qu'il se soit prononcé sur le sujet sans équivoque possible, vous venez de le voir. Qu'il se soit fait aimer, le prosélytisme ardent qui a permis au christianisme de se répandre avec une rapidité si éton-

nante, le zèle des Douze et celui des apôtres bénévoles qui les ont secondés, le martyre qu'ils ont subi, sans que l'évangélisation du monde en fût ralentie, tout cela le prouve à l'évidence. L'obéissance devait s'ensuivre tout naturellement, c'est-à-dire la conservation jalouse des leçons de Jésus, la fidélité à son souvenir, l'observation de ses préceptes.

Et l'on voudrait que les évangélistes et leurs informateurs, bien que Jésus à plus d'un égard ait déprécié les miracles, se soient permis de remanier sans scrupule la tradition primitive, pour en accroître le merveilleux? On voudrait qu'ils aient transposé l'idée messianique, en attribuant à leur maître, au lieu de l'annonce du jugement dernier, la fondation de l'Eglise! On voudrait qu'ils aient mis sur ses lèvres des doctrines empruntées aux sages de la Grèce, bien plus, qu'ils soient allés jusqu'à commettre cette abomination de faire de lui, au-dessous, voire à côté du Père éternel, un dieu ! Est-ce là vraiment tenir compte des caractères qui distinguent l'amour chrétien? Non, certes! L'amour-obéissance que le Christ avait inculqué, par ses exemples aussi bien que par ses discours, ne pouvait aboutir qu'à une seule formule : « Gardons la tradition! » Or, précisément, nous l'avons vue, dans notre troisième conférence, articulée avec la dernière énergie par tous les orthodoxes, depuis le converti de Damas, saint Paul, jusqu'au philosophe-martyr, saint Justin, jusqu'à l'évêque de Lyon, saint Irénée, dans la voix de qui résonnent ensemble celles de l'Orient et de l'Occident.

Prétendre qu'un amour identifié de la sorte à l'obéissance pût prévenir chez tous et chacun des

fidèles de la Grande Eglise la moindre altération des croyances primitives, nous n'y pouvons songer. Bon nombre d'évangiles apocryphes et la plupart des hérésies sont nées chez elle; il est d'ailleurs impossible que les idées directrices agréées par un grand corps social s'imposent avec une force égale à chacun de ses membres. Mais ce que nous pouvons, ce que nous devons dire, c'est que, dans cette Eglise à tout le moins, des âmes aimantes devaient veiller, avec passion, à ce qu'on gardât pure de tout alliage la foi des premiers jours. Or, il s'en est trouvé, puisque les principes de Jésus sur l'amour véritable ont été conservés, puisque les apocryphes ont été exclus des textes officiels, puisque toutes ces spéculations des sectes, samaritaines, gnostiques, marcionite, où l'influence de la philosophie profane est si sensible, ont été condamnées, dès qu'elles ont osé s'exprimer au grand jour, puisqu'aucun qualificatif n'a paru trop violent pour stigmatiser des sacrilèges capables de déformer l'enseignement du Christ, sous prétexte de l'interpréter ou de le compléter.

De cette sévérité, Messieurs, certains historiens modernes se scandalisent. Parce qu'ils découvrent encore chez divers hérésiarques des préoccupations morales, une attitude religieuse, ils reprochent aux docteurs de la Grande Eglise des excès de langage et des injustices. Ce peut être, à vrai dire; mais ces critiques, pour juger de la sorte, ne déplacent-ils pas la question? Les écrivains ecclésiastiques ne se préoccupaient que d'une chose : la religion de Jésus-Christ. Avec perspicacité, ils prévoyaient la ruine des communautés chrétiennes, si ces théologies frelatées passaient en franchise. Ils ne pou-

vaient oublier ni le mot du Sauveur, « Qui n'est pas avec moi est contre moi; qui n'amasse pas avec moi dissipe [n] », ni l'exemple de saint Paul, appelant sur sa propre tête les foudres du ciel, s'il osait jamais altérer la doctrine qu'il avait prêchée [o]. Pour ces héritiers des apôtres, modifier la doctrine authentique de leur Maître, faire de lui un ange ou je ne sais quelle divinité secondaire dans l'interminable série des éons, c'était les frapper au cœur, parce que c'était leur ravir le Christ de l'histoire, la vie de leur vie. Que telle de leurs paroles ait dépassé leur pensée, ou leur pensée la stricte mesure de la justice, un fait reste clair : s'ils avaient lutté avec moins d'ardeur, il ne resterait de Jésus, à l'heure présente, que ce qui subsiste de lui chez plusieurs sectes : un fantôme ou une contrefaçon.

CONCLUSION

Voici terminée, Messieurs, la tâche que nous nous étions assignée pour cette année.

Revoyons rapidement, si vous voulez bien, le chemin parcouru et précisons les résultats auxquels nous sommes parvenus.

Notre première conférence a simplement posé le problème, en montrant le désarroi actuel des esprits. Elle a préparé de loin la solution, en signalant les causes qui rendent impossible la reconnaissance d'une révélation surnaturelle quelle qu'elle soit : très spécialement certaines philosophies agnostiques de notre temps.

n. Matthieu, XII, 30; *Luc,* XI, 23; *Q.* 29.
o. Galates, I, 8.

Nous avons abordé ensuite la vérification de l'histoire évangélique. Sans présupposer autre chose que la pure possibilité de faits miraculeux, nous avons constamment agi comme le font les historiens et les juges consciencieux, appelant à notre barre indifférents, amis et ennemis, contrôlant l'une par l'autre chacune de nos enquêtes.

Dès notre seconde conférence, la confrontation des sectes plus ou moins apparentées au christianisme nous amenait à constater qu'elles affirmaient ou présupposaient, en substance, ce que rapportent les évangiles.

Dans la troisième, nous arrivions à la même conclusion, en interrogeant les communautés orthodoxes, strictement unies par leurs croyances, malgré des causes multiples de désaccord, malgré l'autonomie presque absolue dans laquelle elles ont vécu.

Revenant alors du second siècle aux toutes premières manifestations de la vie chrétienne, quelque vingt ans après la Passion, nous avons surpris les églises en pleine période de crise. Divisées sur la question des pratiques mosaïques, elles nous sont apparues unanimes dans leur foi, qu'elles fussent fondées par les Douze, ou par quelque disciple, ou par saint Paul, de persécuteur devenu le plus zélé des apôtres. Dès ce moment, avant même que nous ayons ouvert les évangiles, la tradition qu'ils consignent se trouvait mise hors de doute, quant à ses traits essentiels.

Examinant enfin ces textes vénérables, leurs caractères et les approbations indépendantes qui ont ratifié leur récit, nous leur avons reconnu une valeur hors de pair.

L'étude que nous avons entreprise ce soir a complété cette démonstration. On pouvait croire que nous réclamions gratuitement, pour la tradition chrétienne, un vrai miracle de préservation. Nous avons concédé au contraire qu'elle avait subi, à bien des égards, la loi commune, qu'elle eût péri vingt fois, si d'ardents polémistes n'avaient combattu, dès qu'ils l'avaient vue poindre, toute tentative d'innovation. Si donc nous affirmons que l'histoire et la doctrine de Jésus, par exception, se sont maintenues intactes, dans l'enseignement officiel de la Grande Eglise et là seulement, c'est uniquement parce que nous avons rencontré dans cette église seule, pour en assurer la conservation, des précautions vraiment exceptionnelles. — On pouvait être tenté, malgré tout, d'attribuer à la thèse rationaliste quelque probabilité; nous l'avons reconnue au contraire des plus invraisemblables, dès qu'on l'examine en détail. — Enfin, une considération que nous n'aurions pu faire valoir plus tôt, car elle eût paru sans force, nous a fait pénétrer au plus intime de l'histoire. Elle nous a révélé la pédagogie du Christ, instaurant comme type de l'amour l'obéissance et s'appliquant ensuite à se faire aimer. Nous avons découvert, par le fait, la cause profonde qui éclaire la rigidité et la vitalité intense de la tradition orthodoxe : l'amour du Christ animant, dirigeant les chefs, les docteurs et la masse anonyme de la Grande Eglise.

Que tenons-nous en fin de compte entre les mains : les enseignements d'un Homme-Dieu et le récit de ses actions? — Pas encore, Messieurs! Nous possédons seulement l'histoire authentique

d'un homme qui s'est affirmé dieu et qu'on a cru dieu.

Cette condescendance inouïe du Très-Haut s'abaissant jusqu'à sa créature, pour lui apprendre comment il veut en être servi et aimé, vivant un instant comme elle et mourant pour elle, est-ce un rêve? Est-ce une réalité? — Nous ne le savons pas encore; mais le problème se pose ou plutôt une espérance illumine déjà nos cœurs, comme les premières lueurs de l'aube, à l'horizon, rassérènent le voyageur qui marche dans la nuit.

La multiplicité des religions devient fréquemment pour nos contemporains une cause de doute. Voyez, disent-ils, c'est partout même chose : miracles, révélations, incarnations divines. Imaginations que tout cela! Illusions pures! — Non, Messieurs. Toutes ces opinions, fussent-elles aussi semblables qu'on l'affirme, attestent au moins une persuasion invincible de l'humanité : jamais, en quelque temps et sous quelques cieux que ce soit, elle n'a pu croire que son créateur l'eût abandonnée, qu'un père pût se désintéresser de ses enfants. Dès lors, croyez-vous vraiment que Dieu puisse rester au-dessous de l'idée qu'on s'est faite de sa bonté, que le cœur de l'homme, en somme, puisse être plus compatissant que le cœur de Dieu! Non, non! Le cri de la terre, soyez-en sûrs, a percé les cieux. Quelque réponse a dû descendre jusqu'à nous!

En voici quelques premiers signes : les évangiles font vibrer en nous ce qu'il y a de plus intime et de plus pur; avec eux nous sortons des rêves mythologiques et des légendes inconsistantes; nous

sommes dans la pleine lumière de l'histoire; ce sont des faits avérés qu'ils relatent.

Quand nous reprendrons notre enquête, Messieurs, nous nous interdirons de découper arbitrairement ces récits dont l'autorité nous est apparue si incontestable. S'il est nécessaire, nous interrogerons, pour en préciser le sens, les témoins héroïques qui les ont contrôlés, parce qu'ils en savaient plus qu'eux, ayant conservé au plus profond de leur âme la tradition vivante des premiers jours, et bientôt, j'en ai la pleine assurance, à la seule condition que vous appeliez vous aussi la lumière d'En-Haut, bientôt vous adorerez à deux genoux, si déjà vous ne l'avez fait, comme votre Seigneur et votre Dieu, cet homme, le seul de qui les esprits les plus éclairés à la fois et les plus avides de perfection morale, puissent entendre de telles paroles sans détourner la tête avec pitié, ce Jésus qui a dit : « Je suis l'alpha et l'oméga, le principe et la fin de toutes choses. Je suis la voie, la vérité et la vie ».

NOTES

1. *Evangile arabe de l'enfance*, c. XLVI, dans C. DE TISCHENDORFF, *Evangelia apocrypha*[2], Leipzig, 1876, p. 205; cf. c. XXXVI, p. 200.

2. E. AMANN, *Le protévangile de Jacques*, Paris, Letouzey, 1910, c. XIX sq., p. 250 sq.

3. *Evangile arabe de l'enfance*, c, XLVI, XLVII, XLIX, dans C. DE TISCHENDORFF, p. 205 sq.

4. E. HENNECKE, *Neutestamentliche Apokryphen*, Tubingue, 1904, p. 31.

5. Sur les spéculations des Colossiens, F. PRAT, *La théologie de saint Paul*[15], t. I, l. IV, c. II, p. 335 sq.; sur le texte difficile, *Col.*, II, 15, F. PRAT, *Le triomphe du Christ sur les principautés et les puissances*, dans *Recherches de science religieuse*, 1912, t. III, p. 201-229.

6. E. RENAN, *Vie de Jésus*[13], Introduction, p. 88. — RENAN ajoute : « Au contraire, j'ai été fort attentif à recueillir les lambeaux, conservés par les Pères de l'Eglise, d'anciens évangiles qui existèrent autrefois parallèlement aux canoniques et qui sont maintenant perdus, comme l'*Evangile selon les Hébreux*, l'*Evangile selon les Egyptiens*... Mais il faut avouer que, dans l'état où ils nous sont arrivés, ces évangiles sont inférieurs, pour l'autorité critique, à la rédaction de l'*Evangile de Matthieu* que nous possédons. »

Depuis les travaux de SCHMIDTKE et de H. WAITZ, l'origine des deux évangiles « selon les Hébreux » et « selon les Egyptiens » s'est notablement éclairée; voir M.-J. LAGRANGE, dans *Revue biblique*, 1922, p. 161-181, 321-349; E. AMANN, *Apocryphes du Nouveau Testament*, dans L. PIROT, *Dictionn. de la Bible*, Supplément, 1926, t. I, col. 470-476.

7. Voir V[e] Conférence, note 6.

8. Sur les objections que soulèvent les récits de s. MATTHIEU et de s. LUC concernant les premières années du Christ, A. DURAND, *L'enfance de Jésus-Christ*, Paris, Beauchesne, 1908.

9. Sur ce sujet, B. ALLO, *Le scandale de Jésus*, Paris, Bloud, 1927, c. I, p. 15-56.

10. Sur cette question, d'ailleurs très complexe, de la « parousie », on consultera surtout — pour les trois premiers évangiles, le R. P. LAGRANGE, *Revue biblique*, 1906, p. 382 sq., 561 sq.; *Evang. selon s. Marc*[2], Paris, 1929, p. 310 sq.; *Evang. selon s. Matthieu*, Paris, 1923, p. 454 sq.; *Evang. selon s. Luc*, Paris, 1921, p. 520 sq. ; — pour s. Paul, le R. P. PRAT, *Théologie de s. Paul*, t. I[15], p. 90-99; t. II[14], p. 450-465; — pour s. Jean, le R. P. ALLO, *L'Apocalypse*, Paris, 1921, p. CIV-CXXVII.

Etudes d'ensemble, HUGUENY, dans *Revue du clergé français*, 1907, t. XLIX, p. 366 sq.; A. DURAND, dans *Revue pratique d'apologétique*, 1908, t. VI, p. 862 sq.; A. LEMONNYER, dans A. D'ALÈS, *Dictionn. apologétique*, 1911, t. I, col. 1911-1928.

Sur le décret de la Commission biblique du 18 juin 1915, *Ami du clergé*, 1920, t. XXXVII, p. 257-266.

11. Le parti pris est d'ailleurs avoué aussi nettement qu'il peut l'être, en des déclarations comme celle-ci : « Le premier principe de [la critique] est que le miracle n'a point de place dans le tissu des choses humaines, pas plus que dans la série des faits de la nature; la critique... commence par proclamer que tout dans l'histoire a une explication humaine »; E. RENAN, *Etudes d'histoire religieuse*[4], Paris, 1859, préface, p. VII. *Commencer par proclamer* la solution qu'on préfère est-ce d'un historien ou d'un philosophe?

Voici le même parti pris exprimé en termes aussi clairs. Renonçant à faire dériver le christianisme des cultes d'Eleusis et des « mystères » que l'on connaît assez bien, M. Salomon REINACH, en désespoir de cause, en appelle à ceux qu'on ne connaît pas encore. Il ajoute ingénuement : « A cette religion de mystères obscurs se rattache le christianisme. Alors même que nous n'aurions aucun indice pour rendre cette hypothèse vraisemblable, *il faudrait* y recourir, — [nous soulignons,] — pour établir, en dehors de toute intervention transcendante, la continuité du fait religieux »; *Revue archéologique*, 1920, p. 150.

12. « La prérogative des apôtres est le nœud véritable de la question de l'origine de l'Eglise : par cette prérogative s'explique le fait initial que le christianisme est une société, et non une pure prédication, une société réglée et régie, et non une « anarchie charismatique » [cette formule est de M. A. von HARNACK, *Entstehung und Ent-*

wickelung der Kirchenverfassung, Leipzig, 1910, Introd., §. 4, p. 17-18]; par cette prérogative s'explique que la prédication de l'Evangile se soit fixée en une « règle de foi », en une « tradition apostolique », et que les autorités dans lesquelles s'est prolongée et continuée celle des apôtres aient été considérées comme une « succession apostolique ». Le second siècle en cela n'a pas créé des assertions dont il n'avait pas besoin; il n'a fait que prendre une conscience plus claire de ce dont ses presbytres gardaient le souvenir »; P. BATIFFOL, *L'Eglise naissante*, Introd. pour la 5e édit., (dans la 7e édit., Paris, Lecoffre, 1919, p. XXVI).

Cette introduction, où Mgr BATIFFOL discute les idées de M. A. von HARNACK, est à lire en entier.

TABLE ANALYTIQUE

PREMIÈRE CONFÉRENCE

La confusion de Babel

Le désaccord actuel des opinions sur la personne de Jésus et sur son enseignement fait du monde une sorte de Babel. On pourrait croire la révélation chrétienne illusoire ou si vague que chacun soit en droit de l'interpréter à sa guise. Non, Dieu a parlé clair; mais diverses causes peuvent empêcher de reconnaître, soit totalement, soit partiellement, le fait et le sens de son intervention. De ces causes, la première conférence étudiera trois catégories; elle précisera par là même les conditions d'une étude vraiment scientifique ..... p. 13

I. — **Les dispositions morales.** — Certains psychologues modernes expliquent la foi, toute foi, par « la volonté de croire ». Logiquement, ils devraient donc expliquer l'incrédulité par « la volonté de ne pas croire ». Toute exagération écartée, l'influence des instincts et des prédispositions affectives sur le choix des opinions et des croyances est indéniable; pour une large part, elle rend compte des attitudes adoptées à l'égard de Jésus et de la foi chrétienne. Toutefois, l'idéal de chacun dépend tellement de la famille, de l'école, du milieu, que les responsabilités individuelles sont indiscernables. Le catholique ne peut donc se croire autorisé à incriminer personne; par contre, tout homme prudent doit examiner s'il ne cherche vraiment rien d'autre que la Vérité et la Justice ..... p. 15

II. — **Les philosophies modernes.** — Elles ont un rôle aussi manifeste. Miracle et révélation, d'après le rationalisme, sont impossibles; d'après l'agnosticisme, indiscernables. En conséquence, avant tout examen des faits évangéliques, toute affirmation de miracle ou de révélation se trouve condamnée comme illusoire ou mensongère. Il reste cependant à justifier par « la Science » ces conclusions proprement philosophiques. Pour juger de l'arbitraire avec lequel on interprète les documents, il suffit de considérer l'extrême diversité des « reconstructions historiques » échafaudées ces derniers temps ou de parcourir le riche musée des prétendus « Christs de l'histoire » ..... p. 22

III. — **Procédés de travail défectueux.** — Les déformations de l'histoire sont favorisées surtout (non exclusivement) : *a. par l'abus de la critique interne,* qui consiste à régler les questions d'histoire par l'examen exclusif des documents écrits, sans prêter attention suffisante aux faits extérieurs, à la vie intime des sociétés d'où les textes sont issus, — *b. et par l'abus de la méthode comparative,* qui consiste à tenir pour identiques des idées ou des faits rapprochés seulement par des analogies superficielles. La comparaison, qui a rendu dans les autres sciences de si grands services, parce qu'on la pousse jusqu'aux détails, devient, dans la science des religions, une méthode de confusion, parce qu'on se contente d'y regarder en gros ..... p. 29

Conclusion. — Chacune des causes étudiées suffirait à rendre méconnaissable la révélation la plus évidente. La confusion actuelle qu'elles ont créée entraîne par ailleurs les plus graves conséquences : morcellement et rivalité des églises, empêchant les hommes de travailler ensemble, non plus à la tour de Babel, mais à l'édification de la cité future, au vrai progrès de l'humanité. Par une critique plus scientifique, revenons à Jésus-Christ ..... p. 36

Plan des cinq conférences suivantes ..... p. 38

Notes de la première conférence ..... p. 40

DEUXIÈME CONFÉRENCE

La fermentation du monde gréco-romain

Pour réagir contre l'abus de la critique interne, dans les trois conférences suivantes, on établira la substance de l'histoire évangélique (les faits majeurs de la vie du Christ, les traits principaux de son enseignement), sans consulter les quatre évangiles, en prenant soin de confronter, comme on le fait dans les enquêtes judiciaires, les témoins les plus opposés (amis, ennemis, indifférents) et en abordant le problème par trois voies différentes (méthode des recoupements).

Dans la présente conférence, on étudiera d'abord le mouvement du monde jusqu'à la mort de Marc-Aurèle (180) ..... p. 41

I. — **Confrontation des témoins.** — *a. Parmi les indifférents* (les païens), Celse, le Voltaire du IIe siècle, renseigné par des Juifs, admet les grands faits de la vie du Christ, explique ses miracles par la magie, etc.; le sophiste grec Lucien railie les chrétiens qui adorent un crucifié; le Syrien Mara le nomme un sage législateur que Dieu a vengé; Tacite note sa mort sous Pilate; Pline le jeune le dit adoré comme un Dieu... — *b. Les amis* (les fidèles des églises orthodoxes) parlent comme les catholiques d'aujourd'hui. — *c. Parmi les ennemis* les premiers hérétiques (valentiniens, basilidiens, marcionites, etc.), malgré leur extrême indépendance, reçoivent le récit évangélique comme véridique et présentent le Christ comme un être divin (éon), supérieur au Dieu de l'Ancien Testament; — les Juifs sont incapables de produire contre la tradition chrétienne aucune preuve historique; ils se contentent d'attribuer les miracles de Jésus à la magie, sa naissance à un adultère, etc.; — les Samaritains, leurs rivaux, se donnent divers messies, à l'imitation du leur; les disciples de Simon le mage disent leur maître apparu en Judée comme Fils, en Samarie comme Père. ..... p. 46

II. — **Résultats de l'enquête.** — *a.* Singulière légèreté de ceux qui nient l'existence du Christ; une telle fermentation du monde suppose, dit Renan, *l'entrée en scène d'un homme « de proportions colossales »*. Indubitables

aussi sa mort sous Pilate et le sens général de son enseignement moral. — *b.* Puisque des témoins si opposés l'affirment, il est aussi certain *qu'il a revendiqué pour lui une mission surnaturelle et une dignité divine* (dans un sens qui reste à préciser). — *c.* Le même accord oblige à reconnaître *son pouvoir extraordinaire* (non chaque miracle de détail) *et sa résurrection.* Si on le nie, ce ne peut-être qu'en raison du postulat rationaliste; mais alors on installe dans l'histoire un miracle invraisemblable : Jésus a été cru messie et dieu, sans rien accomplir des prodiges qu'on attendait, uniquement pour avoir apporté au monde la morale qu'il était le moins prêt à recevoir, et cela bien qu'il eût déçu les espérances d'Israël et de ses disciples, et malgré l'ignominie de sa mort ..... p. 58

Conclusion. — Ainsi, dès cette première étude, quelques faits de première importance apparaissent certains. Les conférences suivantes fourniront le moyen de contrôler ces conclusions ..... p. 69

Notes de la seconde conférence. ..... p. 71

TROISIÈME CONFÉRENCE

Le témoignage des églises orthodoxes

Dans la précédente conférence, les fidèles des églises orthodoxes ont été traités provisoirement en suspects. En réalité, trois séries de faits suffisent à établir, du seul point de vue critique, l'autorité exceptionnelle de leur témoignage et, du même coup, la vérité de l'histoire évangélique. Ce sont : les sacrifices qu'ils ont acceptés, leur culte de la tradition, l'unanimité absolue de leurs communautés ..... p. 77

I. — **Les sacrifices acceptés.** — La déposition d'un témoin est d'autant plus digne de créance qu'elle lui a plus coûté, parce qu'elle suppose un contrôle d'autant plus sérieux. Or, il en a coûté : *a.* à de nombreux fidèles, *d'affreux supplices et la mort; b.* à tous, *l'acceptation de persécutions toujours menaçantes; c.* à tous encore, *la soumission aux prescriptions d'une morale très sévère.* La prédication chrétienne faisait dépendre ces diverses obli-

gations de la vérité des faits évangéliques. On réfléchit en pareil cas : on demande double preuve, avant d'accepter double charge ..... p. 81

II. — **Le culte de la tradition.** — Nul témoin plus sûr que celui dont la devise est : « Les faits, rien que les faits ». Ce fut celle de toutes les communautés orthodoxes, qui reconnaissaient comme règle souveraine et exclusive « la tradition ». Pour que nous puissions avoir pleine confiance en leurs assertions, il faut que le culte de la tradition soit chez elles rigoureux et primitif. Il l'est. *a. Sa rigueur* nous est révélée par l'insistance des pasteurs sur la fidélité à « l'enseignement des Douze », par la conduite prescrite à l'égard des hérétiques, par la vigueur des écrits dirigés contre les novateurs, par l'usage des certificats d'orthodoxie (lettres de communion). — *b. Il est primitif,* puisqu'il est attesté dans les écrits les plus anciens, intimement lié d'ailleurs à l'opinion des orthodoxes sur le Christ (Dieu et docteur infaillible), et commun à toutes les églises sans distinction ..... p. 88

III. — **L'unanimité des églises.** — En toute enquête historique ou judiciaire, l'accord de témoins nombreux et indépendants fait preuve. Or, les églises archaïques, fondées par des convertis de la première heure, sont : *a. nombreuses,* vu l'extrême rapidité avec laquelle s'est propagé le christianisme; *b. indépendantes,* vu la diversité des tempéraments nationaux, des préjugés de race, des philosophies régnantes, la vanité que les églises tirent de leurs origines respectives, l'autonomie dans laquelle elles ont vécu en fait (bien que dépendantes, en droit, du primat romain), leur appel aux révélations directes de l'Esprit; *c. leur unanimité* pourtant est absolue, sur tous les points essentiels, alors que les sectes hérétiques manifestent la plus grande diversité et une étonnante mobilité. ..... p. 97

Conclusion. — Ces trois ordres de considérations, pris à part, ont chacun leur force. Ils sont décisifs par leur ensemble, d'autant qu'ils se contrôlent réciproquement. Le témoignage des églises orthodoxes est donc bien hors de pair et suffisant par lui-même..... p. 107

Notes de la troisième conférence..... ..... p. 110

QUATRIÈME CONFÉRENCE

Saint Paul et la tradition primitive

La conférence a pour but d'établir une contre-épreuve des deux précédentes, en interrogeant un témoin imbu d'abord contre le christianisme des pires préjugés, étranger à toutes les causes d'illusion par lesquelles on prétend expliquer la foi des premiers disciples, appartenant à une période plus archaïque, épié par d'implacables adversaires

Par pure complaisance, on utilisera seulement les épîtres incontestées (51-58)..... p. 115

I. — **Le témoignage de Paul en faveur des douze apôtres.** — *a. Sa teneur :* Paul mentionne quelques faits essentiels (avec insistance sur la résurrection); plus grave sa méthode apologétique (prouvant la mission du Christ par l'accord des événements que chacun sait avec les Ecritures qui les avaient prédits). Que son enseignement soit exactement celui des Douze, cela ressort de ses déclarations explicites, mieux encore de sa fermeté à proscrire toute faction, même en sa faveur, et de la règle qu'il s'impose de n'annoncer l'Evangile qu'en des régions où nul ne l'a prêché avant lui. — *b.* Pour comprendre *la valeur* de son témoignage, il suffit de considérer : sa conception de la foi (une obéissance à l'enseignement public de Jésus, non un sentiment, une expérience, une spéculation), l'idée qu'il se fait de sa responsabilité (sa prédication, dit-il, serait une folie et un faux témoignage, si elle n'était fondée sur l'histoire), la conviction que suppose son zèle extraordinaire. Dans ces conditions, à lui seul, cet apôtre suffirait à prouver la vérité de l'histoire évangélique.... ..... p. 121

II. — **Le témoignage des Douze en faveur de Paul.** — Si l'accord entre elles et lui est parfait, l'autorité de saint Paul se trouve renforcée par celle de toutes les églises; or, cet accord est rendu manifeste par deux faits : *a.* Au début de sa carrière, *l'Apôtre avait tout contre lui :* blessant au vif les Judéo-chrétiens, parce qu'il déclarait abrogés les rites mosaïques, n'ayant pas vu le Christ comme les

Douze, ayant d'abord persécuté les fidèles, éveillant défiance et jalousie par sa ferveur de converti et ses succès même, faisant le jeu de ses adversaires en abordant les problèmes les plus ardus. Il est bien le dernier à pouvoir risquer des innovations (surtout la divinisation de Jésus!), sans provoquer des protestations. — *b.* Cependant, *il a eu pour lui l'Eglise entière;* de fait, le point unique sur lequel on l'ait attaqué, c'est l'abrogation de la Loi; toutes les communautés ont reçu les épîtres signées de son nom (sauf quelques-unes l'épître aux Hébreux); toutes l'ont associé dans leur culte au chef des apôtres, saint Pierre ..... p. 132

Conclusion. — La contre-épreuve est donc décisive : la foi de Paul, identique à celle des Douze, est l'expression d'une tradition primitive et authentique. Dès lors, avant tout examen des évangiles, leurs assertions capitales se trouvent mises hors de doute. Il reste légitime de chercher à les compléter, illégitime de les contredire ..... p. 143

Notes de la quatrième conférence..... p. 147

CINQUIÈME CONFÉRENCE

Valeur historique des évangiles

On n'entend nullement établir que les évangiles soient des « biographies scientifiques », au sens moderne; ce sont des « résumés de catéchèse », mais relatant des faits authentiques. Par pure complaisance encore, on n'arguera ni de la date, ni des auteurs que leur assigne la science catholique. Deux ordres de preuves : internes et externes. ..... p. 151

I. — **Caractères internes des évangiles.** — Ce sont ceux qu'on tient partout ailleurs comme manifestant des relations « historiques ». Quatre principaux : *a. Cohérence du récit :* dès qu'on admet la haute valeur de la « source Q » (de 50 ou plus tôt, d'après Harnack), les faits évangéliques s'enchaînent naturellement. — *b. Archaïsme des* institutions décrites, des sentiments exprimés, des spécu-

lations théologiques. — *c. Uniformité du « style »* ou du type moral, d'un bout à l'autre des quatre récits (dans un genre si difficile, retouches, surcharges, fictions seraient aisées à discerner). — *d. Accord avec l'histoire générale :* seul cet ensemble de faits explique la fermentation des premiers siècles ..... p. 156

Alors, trois hypothèses : ou libre fiction; non, dit Rousseau, ce n'est pas ainsi qu'on invente; — ou remaniement, enjolivement de l'histoire; non, car le « style » est uniforme; — ou relation consciencieuse; c'est la solution qui s'impose ..... p. 165

II. — **Contrôles subis par les évangiles.** — Partout, l'accord de témoins indépendants fait preuve. Or: *a. nombre de récits* se trouvent garantis par plusieurs évangélistes, dont l'indépendance est attestée par la diversité de leur caractère et de leurs fins, par la liberté avec laquelle ils traitent leurs devanciers, loin de les copier servilement, et par leurs divergences même, qui ne sauraient prouver en aucune manière soit leur insincérité, soit leur désaccord. — *b. L'ensemble des évangiles* a subi le contrôle et rencontré l'approbation des églises : approbation d'autant plus convaincante qu'elle fut unanime, exclusive et spontanée (à la différence du Coran) et qu'on chercherait vainement à l'expliquer soit par l'arbitraire des églises, soit par un instinct « mystique » (les sectes sont là pour révéler les instincts du temps!), soit par le nom des auteurs présumés (bien des écrits attribués à des apôtres ont été rejetés ou contestés), soit par l'incertitude des croyances antérieures (on prêchait donc le Christ jusque là, sans rien dire de lui!), bref par toute autre chose que par l'exacte concordance entre les évangiles et les traditions primitives des églises..... p. 168

Conclusion. — Sans être des « histoires », les évangiles sont des écrits d'une valeur historique indéniable, dès lors aussi précieux à quelques égards pour les croyants que l'Eucharistie : le Christ y parle encore..... p. 179

Notes de la cinquième conférence..... p. 183

SIXIÈME CONFÉRENCE

L'hypothèse d'une altération de la tradition

Dans les conférences précédentes, on a insisté surtout sur les preuves positives. On examinera dans celle-ci, par manière de contre-épreuve, l'hypothèse à laquelle les adversaires, sous des formes diverses, consacrent tous leurs efforts. Trois constatations successives permettront de la juger. ..... p. 191

I. — **Des déformations nombreuses se sont produites.** — *a. En nombre de cas,* elles sont évidentes : dans les évangiles apocryphes, « plates et puériles amplifications », dit Renan; dans les spéculations gnostiques sur les généalogies des êtres divins (les éons); dans la théologie de Marcion (le Christ envoyé par le Dieu ineffable contre le dieu de l'Ancien Testament); chez les docètes (le corps du Christ pure apparence), etc. — *b.* Mais, du seul point de vue critique, *on doit nier que des altérations de ce genre aient trouvé place dans la doctrine officielle de la Grande Eglise,* parce que son enseignement présente des caractères tout différents, parce qu'elle a combattu avec la dernière rigueur ces légendes et ces spéculations justement suspectes, parce que toutes ses communautés, si dispersées qu'elles soient, sont unanimes dans leurs traditions. Si l'on néglige de telles garanties, ce ne peut être qu'en raison d'un parti pris ..... p. 195

II. — **Une déformation substantielle apparaît invraisemblable,** au moins dans l'enseignement officiel de la Grande Eglise, si l'on considère : *a. le terme* auquel cette déformation est venue aboutir (les évangiles canoniques, leur sobriété dans les cas les plus favorables à l'idéalisation, leur morale anti-païenne, le genre et l'audace de leurs espérances, etc.), — *b. l'époque* à laquelle l'idéalisation se serait produite (au milieu de persécutions qui dégrisent, avant les grands succès), — *c. le lieu* où elle aurait commencé (introuvable bien qu'il dût être glorifié comme le centre de l'orthodoxie), — *d. l'absence de motif proportionné* (car, plus on appauvrit le Christ de ses dons

extraordinaires, moins il devient apte à provoquer l'enthousiasme). . . . . p. 202

III. — **Une telle déformation était simplement impossible,** dans la Grande Eglise, vu la forme d'amour que Jésus y avait implantée : *a. Il condamne l'amour d'étiquette* (le formalisme). — *b. Il déclare insuffisant l'amour de complaisance* qui s'en tient aux paroles et aux sentiments. — *c. Il identifie l'amour avec l'obéissance* et, pour se faire obéir, s'applique à se faire aimer. Or, sa tactique a été efficace, au moins auprès de ceux qui ont dirigé et contrôlé l'évolution de la Grande Eglise, puisque, chez elle, ses principes sur l'amour véritable ont été conservés, et la tradition érigée en règle souveraine, avec une rigueur qui étonne, dès qu'on n'en saisit pas la raison cachée. . . . . p. 212

Conclusion. — On n'affirme donc une exception dans la Grande Eglise qu'en raison des garanties exceptionnelles que présentent sa doctrine, sa mentalité, son histoire.

Résumé de l'année. Ordre suivi. Certitude critique des résultats. . . . . p. 220

Notes de la sixième conférence. . . . . p. 225

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
50 EXEMPLAIRES SUR VÉLIN PUR FIL LAFUMA,
NUMÉROTÉS DE 1 A 50.

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 1er JUILLET MCMXXIX
PAR
L'IMPRIMERIE FRANÇAISE DE L'ÉDITION
12 RUE DE L'ABBÉ-DE-L'ÉPÉE
A PARIS

252.2
P 65
31084
30184
PINARD DE LA BOULLAYE, S. J.
AUTHOR
Jesus et l'Histoire
TITLE (Conferences de Notre-Dame de Paris, 1929)
DATE LOANED
BORROWER'S NAME
STORAGE - CBPL
3018